
U d'/ of Ottawa
39003001040194



LA PHILOLOGIE CLASSIQUE

CE

LA

PHILOLOGIE CLASSIQUE

SIX CONFÉRENCES

SUR

L'OBJET & LA MÉTHODE DES ÉTUDES SUPÉRIEURES

RELATIVES A L'ANTIQUITÉ GRECQUE ET ROMAINE

PAR

Max BONNET

Professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier.

PARIS

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK

11, RUE DE LILLE, 11

1892



AVERTISSEMENT

Je ne dirai pas qu'en publiant ce cours je cède à des sollicitations. Je crois au contraire qu'on me trouvera présomptueux, et trop indulgent envers mes modestes leçons. Tout au moins, dira-t-on, il eût convenu de les remanier et d'en faire un livre. Je ne le pense pas. Je tiens à répandre les idées qui y sont exprimées. Ces idées, je n'ai la prétention ni de les appuyer sur des recherches savantes et originales, ni de les présenter avec l'habileté que d'autres sauraient y mettre. Les lecteurs auxquels je destine ce petit volume sont nos étudiants des Facultés des lettres, et les professeurs de l'enseignement classique secondaire. Ceux d'entre eux que je puis raisonnablement espérer de convaincre ne me demanderont ni agréments ni appareil d'érudition.

Mon idée principale, qui est de considérer la philologie comme science appliquée, m'a été sug-

gérée, il y a bien des années, par la définition que F. Schleiermacher a donnée de la théologie dans son esquisse intitulée : *Kurze Darstellung des theologischen Studiums*, Berlin, 1811. Voir Max Bonnet, *De Claudii Galeni subfiguratione empirica,* Bonn, 1872, p. 82 : *Philologia quae quidem classica dicitur non est historiae una pars sed multis diuersisque constat artibus quarum congregandarum et una disciplina complectendarum nulla alia fuit causa quam quod litteris graecis latinisque ad homines erudiendos uti solemus.* Des idées analogues, mais non sans doute de même origine, ont été exposées par L. Lange, *Ueber das Verhältniss des Studiums der classischen Philologie auf der Universität zu dem Berufe der Gymnasiallehrer,* Leipzig, 1879, et par H. Usener, *Philologie und Geschichtswissenschaft,* Bonn, 1882. Pour tout autre renseignement bibliographique je renvoie à E. Hübner, *Bibliographie der klassischen Alterthumswissenschaft*, Berlin, 1889 ; A. Bœckh, *Encyklopädie und Methodologie der philologischen Wissenschaften,* p. p. Bratuscheck, 2e éd. p. Klussmann, Leipzig, 1886 ; Iwan Müller, *Handbuch der klassischen Alterthumswissenschaft,* Munich (Nördlingen), 1886 et suiv.; W. Freund, *Triennium philologicum,* 2e éd.,

Leipzig, 1879 et suiv.; et S. Reinach, *Manuel de Philologie classique*, 2e éd., Paris, 1883 et 1884.

Ces conférences ont été données de décembre 1890 à février 1891. La première a été publiée dans la *Revue Internationale de l'Enseignement*, du 15 mai 1891.

M. B.

Montpellier, août 1891.



LA PHILOLOGIE CLASSIQUE

PREMIÈRE LEÇON

Qu'est-ce que la Philologie?

Messieurs,

Je désire inaugurer la nouvelle position que j'occupe cette année dans notre Université par quelques leçons d'un caractère plus général que celles que j'ai faites jusqu'ici. Je me suis borné presque exclusivement à étudier avec vous des textes d'auteurs anciens. Il est probable que je reviendrai à cette habitude et m'y tiendrai, sauf exception. Car la connaissance directe des auteurs est à la fois le point de départ et le but, la raison d'être et, pour ainsi dire, le cœur de nos études ; c'est ce qui ressortira, je l'espère, de ce cours même. Mais s'il est bon de se tenir toujours près du centre, il faut savoir souvent rayonner ; il est permis de faire quel-

quefois le tour du cercle. C'est à en faire le tour que je vous invite dans cet entretien et les suivants.

Je ne prétends pas, vous m'entendez bien, dans l'espace de quelques heures, vous faire parcourir en tous sens le champ de nos études. Je ne viens pas vous enseigner en ce peu de temps une science dont vous ne connaîtrez jamais que des fragments, lors même que vous y consacreriez toute votre existence; et j'espère qu'une notable partie de votre vie y sera employée : il n'y a de bon professeur que celui qui reste étudiant. Mon but n'est pas si chimérique. Je vous propose seulement de vous élever assez haut, pendant quelques instants, pour prendre une vue à vol d'oiseau de ce champ dont nous cultivons ensemble une parcelle chaque année : les études relatives à l'antiquité classique. Je voudrais vous faire voir quel est l'objet, ou quels sont les objets de ces études; quelle place elles occupent dans l'ensemble de la science; quel est le lien qui les unit entre elles; dans quel esprit, d'après quels principes, par quelle méthode elles doivent être cultivées.

Vaut-il bien la peine, me direz-vous peut-être, de s'arrêter à ces généralités? Quel intérêt y a-t-il à définir la science dont on s'occupe, à la considérer en quelque sorte du dehors, pour en tracer les contours? — Quel intérêt il y a? J'ai peine à en concevoir un plus grand. Ce qui élève l'homme au-dessus de la machine, c'est d'avoir conscience de ce qu'il fait; ce qui distingue l'homme intelligent

de celui qui ne l'est pas, l'homme qui pense de celui qui ne pense pas, c'est de comprendre ce qu'il fait, de savoir en quoi consiste son travail, à quoi il sert, et comment il s'harmonise avec celui des autres. Or, s'il est un travail qu'on ne devrait pas accomplir inconsciemment, un travail qui devrait être intelligent et réfléchi, n'est-ce pas le travail scientifique? Que l'artisan, le cultivateur, le commerçant se livrent à leurs occupations comme leur père l'a fait, comme le fait leur voisin, sans se demander quelle fonction ils remplissent dans l'ensemble des choses, peut-être n'en sera-t-on pas choqué. Que l'artiste même et le poète produisent sans savoir pourquoi ni comment, déjà Platon l'expliquait en disant que c'est un dieu qui les pousse. Mais quand on fait par excellence le travail de la pensée, qui est de connaître et de comprendre, comment peut-on supporter de le faire sans penser, sans savoir ce qu'on fait, et sans en voir clairement la raison? Je n'ignore pas qu'il y a des savants distingués qui montrent de l'indifférence ou même du dédain pour ces questions générales de méthode. — « Vous voulez écrire une thèse sur la philologie? me disait, il y a plusieurs années, un vieux professeur de Sorbonne. Faites-nous donc plutôt un bon ouvrage de philologie. Moi, quand on me demande : Qu'est-ce que la philologie? je réponds : C'est ce que je fais. » — Je dus écouter ce maître respecté; mais ce n'est pas seulement la distance de son œuvre à la mienne, qui m'empêche de répondre comme lui. Il y a d'autres savants, et des plus

illustres, qui ont traité certaines de ces questions d'une manière peu satisfaisante, et qui n'en ont pas moins été au premier rang dans leur partie. Mais ces grands esprits ont senti l'importance du problème qui se pose devant nous, puisqu'ils s'en sont occupés. Et si leur génie les a fait marcher droit au but qu'ils n'apercevaient pas aussi distinctement que tels de leurs confrères moins éminents, nous qui ne pouvons nous vanter d'avoir un pareil guide, nous devons nous assurer, d'avance et toujours de nouveau, de la direction à suivre. Tel est bien, à ce qu'il semble, le sentiment de la plupart de ceux qui s'adonnent à nos études. Elles forment, sous le nom de philologie classique, ou science de l'antiquité, car ces deux noms ne désignent qu'une seule et même chose, une science spéciale, dont on cherche depuis longtemps la place sur la carte topographique de la science universelle. Il ne se passe guère d'année qui ne voie paraître un discours ou un mémoire nouveau sur le sujet. Déployons à notre tour cette carte, et voyons sous quelle latitude et sous quelle longitude doivent s'accomplir nos explorations.

I

La science universelle se divise naturellement, d'après son objet, en sciences de la nature et sciences morales; ces dernières comprenant tout ce qui dépend de l'action de l'homme dans le monde,

les premières tout le reste, sauf les mathématiques, qui créent pour ainsi dire elles-mêmes leur objet et ne servent que d'instrument à la connaissance de la réalité ; et la philosophie, qu'on peut considérer soit comme couronnement de l'édifice, coupole immense qui abrite le tout et l'enceint, soit comme construction provisoire, destinée à faire place tôt ou tard à une aile nouvelle du palais de la science. Les sciences morales, c'est d'une part l'histoire, dans son acception la plus large, c'est-à-dire la connaissance de tout ce que l'esprit humain a produit, de tout ce que l'activité humaine a accompli jusqu'à ce jour, et l'observation de ce qui se passe encore sous nos yeux parmi les hommes ; c'est, d'autre part, une science mal définie et plus mal nommée, philosophie de l'histoire, éthique, sociologie, qui cherche à discerner les lois présumables d'après lesquelles s'accomplit l'action de l'homme sur la nature et sur lui-même, et d'après lesquelles, par conséquent, se déroulent les destinées de l'humanité. Encore sont-ce là bien moins deux sciences distinctes que deux aspects d'une seule et même science ; la première n'étant que vaine curiosité et polymathie oiseuse, si elle ne sert à alimenter la seconde et à lui donner une base expérimentale, faute de quoi celle-ci a dû trop longtemps laisser le champ libre à des rêveries philosophiques ou religieuses. Pour mieux me faire comprendre au moyen d'une comparaison, la première est à la seconde ce que l'ancienne histoire naturelle, purement descriptive, est à la science biologique de nos jours. En

attendant que l'histoire tout entière se constitue en science sous ce nouvel aspect, certaines branches de l'histoire sont parvenues déjà à former des sciences partielles, qui, non contentes d'établir les faits particuliers, commencent à rechercher les lois qui les régissent; telle, à côté de l'histoire des langues, la linguistique; telle encore, quoique beaucoup moins avancée, à côté de l'histoire religieuse, la science des religions.

L'histoire communément ainsi dite, l'histoire considérée essentiellement comme étude des faits du passé, a deux grandes divisions qui se croisent : la division chronologique en périodes, et la division par champs d'activité humaine : histoire politique, histoire religieuse, histoire de l'art, de la littérature, du langage, des sciences, des mœurs, des institutions, du commerce, de l'industrie. Chacune de ces divisions peut encore se subdiviser, d'après les nations dont on étudie l'histoire séparément. Enfin, il faut ajouter un certain nombre de sciences composées de connaissances diverses, qu'on a appelées les sciences auxiliaires de l'histoire, comme l'épigraphie, la paléographie, la numismatique. Essayez maintenant de dresser le tableau de la science historique, en représentant, d'une part, toutes ces divisions et subdivisions par autant de bandes longitudinales, d'après les objets, et latitudinales, d'après les époques, en réservant, d'autre part, une place suffisante aux sciences auxiliaires, et un espace considérable à la science historique conçue de la seconde manière, comme essai de for-

muler des lois plutôt que de recueillir et décrire des faits. Puis, jetons un regard sur l'affiche de notre Faculté ; voyons quels sont, parmi les cours qu'on y trouve annoncés, ceux qui concernent l'étude de l'antiquité classique. Ce sont d'abord tous ceux dans lesquels on expliquera des auteurs grecs ou latins; puis l'histoire de la littérature grecque et de la littérature latine; la grammaire grecque, la grammaire latine; la métrique ; l'histoire grecque, l'histoire romaine ; les institutions grecques et romaines ; l'archéologie ou histoire de l'art antique ; l'épigraphie grecque; enfin la paléographie en tant qu'elle sert à déchiffrer des textes qui remontent jusqu'à l'antiquité. Voilà déjà bien des cours divers, et cependant nous verrons qu'il en manque encore plus d'un pour faire la somme des études relatives à l'antiquité classique : l'histoire des religions anciennes, et l'épigraphie romaine, pour n'en pas nommer d'autres. Ces sciences si variées, relatives à l'antiquité gréco-romaine, toutes comprises aujourd'hui sous la désignation commune de philologie classique, où sont-elles marquées sur le tableau que nous venons de dresser? Elles y sont étrangement disséminées; et il est naturel qu'on se demande quelles sont les raisons qui ont fait assembler des éléments si disparates. Passe encore pour les institutions, l'histoire des littératures, l'histoire de l'art : on peut dire que ce sont des divisions longitudinales de l'histoire grecque et romaine. Je le veux bien. Mais remarquez que les cours qui traitent de ces sujets ne sont pas principalement

destinés aux historiens; c'est à vous, étudiants ès lettres, qu'ils s'adressent; à vous, philologues. Pour l'historien, toutes les civilisations successives qui ont abouti à l'état de choses présent sont importantes dans la mesure où elles y ont contribué ; le monde gréco-romain n'est pour lui qu'une étape ; il n'a pas lieu d'en faire le centre de ses études, à moins que son goût personnel ne l'y porte. Et puis la grammaire grecque et latine! Vous ne trouverez sa place précise nulle part sur notre carte ; si vous tenez à lui en assigner une, c'est dans la région de la linguistique qu'on pourrait la marquer; région située, vous vous le rappelez, au milieu d'un espace presque tout en blanc, comme était le centre de l'Afrique dans mon enfance. La métrique n'en sera pas loin, si toutefois vous réussissez à lui trouver un lieu ; elle sera comprise dans la poétique, ou peut-être dans la rythmique, qui sont l'une et l'autre des subdivisions de l'esthétique, ou science des beaux-arts. Enfin l'explication des auteurs, exercice pratique plutôt que science, centre autour duquel se groupent, après s'en être successivement détachées, les différentes sciences dont nous venons de parler, n'est-il pas clair, qu'on perdrait sa peine à la chercher sur la carte de la science universelle? Vous le voyez, Messieurs, il n'y a pas là d'unité naturelle ; c'est en vain que depuis F.-A. Wolf on a tenté par mille subtilités d'en découvrir une. Avouons-le franchement, sans fausse fierté : l'unité de la philologie classique est de pure convention ; cette science est formée d'un faisceau de branches

très diverses de la science universelle. Par quel motif les a-t-on assemblées? Voilà tout ce qu'on peut raisonnablement demander.

Je n'y vois qu'une raison, une seule du moins qui suffise à expliquer, d'une part, l'immense développement que la philologie a pris et continue de prendre; d'autre part, les limites qu'elle a toujours respectées, l'ordre systématique qu'elle a su se donner, au moins dans ses grandes lignes; la cohésion de ses parties; l'accord qui s'établit de plus en plus même sur son nom; enfin un fait que je dois me contenter d'indiquer ici, mais que la suite de ce cours mettra en lumière, je veux dire la méthode particulière que la philologie impose à chacune des sciences qui concourent à la former; autant d'effets que ne pouvait produire, si répandu qu'il fût, l'amour des choses grecques et romaines, ni aucune autre cause purement personnelle. Il doit en exister une plus générale, plus puissante. Nous allons la découvrir sans peine. Elle est si manifeste, qu'on s'étonne seulement de la voir si souvent méconnue. C'est à vous-mêmes, Messieurs, que je la demanderai. Pourquoi êtes-vous venus à notre Faculté? Pourquoi suivez-vous les cours dont nous avons parlé? Voilà toute la question. Et la réponse n'est pas moins facile à trouver. C'est que vous désirez vous consacrer à l'enseignement, et plus spécialement à l'enseignement classique; or, pour suivre cette carrière dans nos établissements publics, il faut être licencié ès lettres, et, si possible, agrégé; pour acquérir ces titres, on subit des épreuves sur les con-

naissances qui s'acquièrent à la Faculté; ces connaissances enfin sont exigées, parce qu'elles sont nécessaires au futur professeur, et elles lui sont nécessaires, parce que l'enseignement classique consiste essentiellement à faire connaître aux élèves les auteurs grecs et latins, et par eux l'antiquité grecque et romaine dans tout ce qu'elle a d'éminemment propre à former l'esprit de la jeunesse.

Telle est, dans toute sa naïveté, l'explication que nous cherchions. On a groupé un certain nombre de sciences diverses, séparées les unes des autres par leur classification naturelle, et l'on en a fait un tout, compris sous le nom plus ou moins approprié de philologie classique, parce que ces diverses sciences sont nécessaires à ceux que leurs fonctions appellent à faire servir l'antiquité classique, et particulièrement les auteurs anciens, à l'éducation des jeunes générations.

Rien ne sera plus propre à confirmer cette pensée que de jeter, comme nous devrons le faire dans un prochain entretien, un rapide coup d'œil sur l'histoire de la philologie. Ce sont en effet, déjà dans l'antiquité, les *grammatici*, c'est-à-dire précisément ceux que nous appelons aujourd'hui les philologues, qui, tout en accomplissant des travaux bibliographiques ou littéraires de diverse sorte, s'adonnèrent à l'enseignement; c'est à eux que fut confiée, et en Grèce et à Rome, la première instruction de la jeunesse. A la Renaissance des lettres, quoiqu'il n'y eût pas lieu de distinguer encore strictement les différents degrés de l'enseignement, c'est bien en

vue de l'enseignement, de l'éducation, de la culture générale, qu'on se porta avec tant d'enthousiasme vers l'étude des littératures anciennes. C'est pour éclairer, pour approfondir, pour féconder la lecture des grands écrivains classiques, considérés comme éducateurs et inspirateurs des nations nouvelles, qu'on s'appliqua de plus en plus, dès l'origine de ce grand mouvement, à connaître la vie antique sous toutes ses faces. De nos jours enfin, qu'est-ce qui a provoqué ce développement extraordinaire, on serait parfois tenté de dire excessif, de la philologie classique, si ce n'est que, dans presque tous les pays civilisés, on a reconnu toujours plus clairement la nécessité de préparer par de fortes études spéciales les hommes chargés de cette partie de l'éducation de la jeunesse qui est fondée sur la connaissance des auteurs anciens?

Un fait d'où l'on a souvent tiré des conclusions toutes différentes, me paraît éminemment propre au contraire à nous confirmer dans notre manière de voir; c'est l'existence d'autres sciences désignées par ce même nom de philologie, comme la philologie orientale, la philologie romane. Parlons de cette dernière, dont les origines récentes permettent de porter un jugement sans se livrer à de longues et lointaines recherches. L'événement qui a donné lieu à la création de la philologie romane, c'est l'application faite aux langues romanes de la méthode exacte de la linguistique. En soi, cet événement était un élargissement d'une science existante plutôt que la création d'une science nouvelle. Toute

application de la même méthode à un groupe de langues de plus constituera, pour la science pure, un événement semblable. Pourquoi celui-ci est-il devenu le point de départ de la formation d'une science indépendante, fort étendue, essentiellement différente de celles qui ne sont que de simples provinces de la linguistique ? Pourquoi à l'étude grammaticale des langues romanes a-t-on joint l'histoire des littératures romanes, les travaux de critique et d'interprétation des textes; puis encore — voyez les manuels de philologie romane récemment publiés — l'histoire de la philologie romane, la méthodologie de la philologie romane, la métrique et la stylistique romanes; enfin, notez bien ceci, l'histoire des nations romanes, l'histoire de leur civilisation, de leurs arts, de leurs sciences; toutes choses qui sont à cent lieues de la linguistique ou science du langage? Pourquoi, sinon pour cette raison, évidente, il me semble, que dans le pays natal de la philologie romane, et dans les autres pays du Nord, puis chez nous aussi, quoique naturellement à un point de vue différent, certaines langues romanes et les œuvres classiques de certaines littératures romanes font l'objet d'un enseignement régulier dans les classes, et que, une fois l'étude scientifique de ces langues trouvée, on en a profité pour donner aux professeurs chargés de les enseigner une instruction qui les mît à la hauteur de leurs collègues, professeurs des langues classiques? Je crois que, s'il nous manquait une preuve concluante, c'est ici, c'est dans cette frap-

pante analogie entre les deux philologies, classique et romane, que nous la trouverions.

II

Si l'histoire de la philologie, de même que l'organisation de nos Facultés des lettres, paraît nous donner raison, il ne faut pas nous dissimuler que les objections abondent. Je n'en examinerai que deux en ce moment. La première est une protestation de sentiment plutôt qu'un argument contraire. Elle vient du côté des partisans de la science pure, de la science désintéressée, comme l'on dit, de ce qu'on appellerait plus justement, par imitation d'un mot fameux, la science pour la science. Comment? s'écrieront-ils avec indignation, vous voulez que la science que nous cultivons avec amour, la science qu'ont illustrée les Aristarque et les Pétrarque, les Scaliger et les Bentley, les Heinsius et les Bœckh, la science qui a pour objet les plus belles et les plus grandes choses que le monde ait vues, ne soit qu'une vulgaire science appliquée, qu'elle ait une utilité pratique, qu'elle devienne un gagne-pain? Que ces idéalistes si respectables se rassurent. Je partage leur sentiment. J'irais peut-être plus loin que certains d'entre eux. Je ne puis souffrir d'entendre placer aucun bien au-dessus de la vérité, qui est l'objet de la science. J'estime que connaître et comprendre est un besoin primordial de la na-

ture humaine, aussi bien qu'agir et jouir. La science a son but en elle-même, et c'est l'abaisser que d'en faire uniquement ou principalement l'auxiliaire soit d'intérêts matériels, soit d'ambitions personnelles ou patriotiques, soit même de la vertu. Moi aussi j'adopte la devise de la science pour la science. Mais n'oublions pas que science et enseignement ne sont pas une seule et même chose. Il existe des corps dont la mission propre est de produire la science, ce sont les Académies ou Instituts; il en est d'autres qui sont chargés de la transmettre d'une génération à l'autre, ce sont les Facultés ou Universités. De fait, et peut-être ne serait-il pas trop difficile d'expliquer ce fait, ce sont aussi ces dernières qui produisent le plus de science, et dès qu'elles cessent d'en produire, elles deviennent promptement impropres à la transmettre. Mais enfin les établissements d'enseignement n'ont pas été créés, en général, pour distiller la science pure, ni même pour initier à ses mystères des hommes qui à leur tour ne feraient que de la science. Je me méfierais, à vrai dire, d'une école ayant une pareille destination. Je la soupçonnerais d'être l'œuvre d'idéologues, agissant d'après des théories préconçues, et non d'après l'observation des conditions réelles de la vie scientifique. En réalité, les Facultés et les Universités du monde entier ont été fondées pour former les jeunes gens à certaines vocations, aux vocations de médecin, avocat, prêtre, professeur ; les unes savent concilier cette tâche avec celle qu'elles ont librement

assumée de faire progresser la science, tandis que d'autres se bornent à donner un enseignement d'un caractère beaucoup plus général et sans application pratique : ce n'est pas, il s'en faut, dans les Universités de cette dernière sorte que le niveau scientifique est le plus élevé.

Je me rappelle avoir entendu tenir ce propos : « Les Facultés de droit et de médecine ne sont à proprement parler que des écoles professionnelles; les seules véritables Facultés sont celles des lettres et des sciences. » Gardez-vous, Messieurs, d'appréciations de ce genre. Pour avoir un idéal élevé et de hautes ambitions — et cela, nous devons, nous voulons l'avoir pour notre Faculté — il n'est besoin de se laisser aller ni à l'orgueil ni au dédain d'autrui. En tout cas, soyons dans le vrai. Eh bien! en vérité, depuis que nos Facultés des lettres et des sciences ont des élèves qu'elles préparent à une vocation utile et honorable, ont-elles fait plus ou moins qu'avant pour la science pure? La réponse, ce me semble, ne saurait être douteuse. Quelle est d'ailleurs la différence à établir entre une école professionnelle et une Faculté? Car l'une et l'autre préparent à des carrières déterminées pour lesquelles certaines connaissances scientifiques sont exigées. La différence, nécessairement relative, la voici, si je ne me trompe. L'école professionnelle se contente d'inculquer à ses élèves des connaissances toutes faites, la Faculté initie les siens à la science qui procure ces connaissances; elle leur fait part des procédés et des méthodes aussi bien

que des résultats ; elle les rend capables non seulement d'acquérir, mais de produire le savoir dont ils auront besoin dans la pratique de leur vocation ; elle leur donne enfin la haute intelligence des faits qu'elle enseigne, en montrant, outre l'application qu'on en pourra faire, la place qu'ils occupent dans l'ensemble des choses.

A ce dernier point de vue, qui n'aperçoit aussitôt l'avantage qu'il y a à réunir plusieurs Facultés en une Université ? Je ne puis, en effet, me persuader qu'une Université soit, comme on le pense assez généralement, une *uniuersitas litterarum,* un laboratoire de la science universelle, où toutes les sciences particulières seraient représentées, et cela dans la proportion exacte de leur importance. Aucune Université existante ne répond à cette définition. En Allemagne, par exemple, en Scandinavie, en Suisse, en Autriche, en Italie, toutes ont leurs Facultés de médecine et de droit, qui donnent au pays des médecins, des magistrats et des avocats, et dans leurs Facultés de philosophie des sections de philologie, de mathématiques, de sciences naturelles, où se forment les futurs professeurs ; des sections de sciences politiques, où se préparent les administrateurs et les hommes d'État. Aucune ne donne au cymrique ou au lithuanien la même place qu'au latin, bien que ces langues soient aussi importantes que le latin au point de vue purement scientifique. Aucune ne fait de l'anatomie humaine ou du droit civil du pays une simple subdivision de l'anatomie générale et de la théorie générale du

droit civil. Non, ce qu'une Université peut offrir mieux que des Facultés isolées, ce n'est pas le spectacle actuel de toute la science humaine, ni de la science détachée de toute application ; c'est la notion, c'est l'idée de la science universelle, dont les principales parties du moins y sont représentées, c'est la vue des points de contact entre chaque science particulière et ses voisines, et du rapport qui existe entre chaque science appliquée et les sciences pures dont elle est tributaire. Combien déjà au milieu de nous les idées ont dû s'étendre et s'éclaircir à cet égard, quand on a vu se grouper en un seul Institut de botanique, et cependant s'y maintenir distinct, le triple enseignement de botanique des Facultés des sciences, de médecine et de pharmacie ; quand les différents enseignements de zoologie, de physique et de chimie, par une concentration analogue, ont affirmé leur unité, sans rien sacrifier de leurs caractères particuliers !

Mais, je le répète, dans les Universités comme dans les Facultés isolées, il n'y aura jamais qu'un petit nombre de chaires consacrées à des sciences qu'on n'étudie que pour elles-mêmes, sans application prévue. L'immense majorité des enseignements aura toujours pour objet les sciences dont la connaissance sert à l'accomplissement de certaines fonctions et à l'exercice de certains arts; en d'autres termes, les sciences appliquées. La science universelle, la science pure, n'a guère de place, même dans une Université, que comme but suprême, comme idéal commun, comme principe régulateur,

qui domine tout, pénètre tout, et communique à tout sa noblesse et sa grandeur. On comprend qu'il en soit ainsi. Les conditions de la vie moderne l'exigent. Nous n'avons ni une facilité d'existence, ni une population d'esclaves, qui nous permettraient de nous livrer exclusivement à la contemplation et à la recherche de la vérité. Les plus grandes et les plus riches nations ne pourraient fournir le contingent d'élèves nécessaire à des établissements d'instruction qui ne mèneraient à rien, comme on dit, dans lesquels on ne ferait que de la science pour la science. Car, dans les pays les plus riches, les familles assez fortunées pour laisser leurs fils sans profession ne seront jamais qu'une minorité, et en général ce n'est pas dans cette minorité que se trouve le plus de goût pour l'étude. Enfin, le goût y fût-il, qui peut savoir d'avance s'il aura les aptitudes nécessaires pour faire un savant ? Les succès de lycée ne prouvent pas grand'chose à cet égard, et il n'est pas rare que la science inspire des passions malheureuses. C'est à la Faculté, recherchée d'abord en vue d'un but pratique, que s'opérera ensuite la sélection effective, et que se décideront les véritables vocations. Ce qui s'impose de la sorte, c'est aussi ce qu'on doit désirer, et ce qui assurera à la nation deux avantages immenses : d'une part tous les hommes voués aux carrières libérales auront été, pendant quelques années au moins, témoins du travail scientifique, ils y auront pris part, en une certaine mesure ; ils en emporteront dans la vie un aperçu, une notion générale, un

souvenir; et d'autre part, les mieux doués d'entre eux pour ce travail voudront s'y dévouer entièrement, et s'attacheront d'une façon durable à des maîtres dont la plus haute ambition et la meilleure récompense sera de gagner des adeptes à leur propre culte. Parmi cent jeunes gens venus à l'Université pour se faire avocats ou médecins, il y en aura toujours quelques-uns, si l'enseignement est ce qu'il doit être, qui estimeront dans le droit et la médecine la science plus que le métier; et ce seront les plus capables des cent. Il n'est pas sûr qu'un enseignement créé tout exprès attirât plus d'élèves, ni surtout d'aussi bien doués. Quant à moi, j'avoue que je ne partage pas le désir que je vois exprimer à d'autres, de n'avoir que des élèves qui ne se destineraient à aucune carrière, qui n'étudieraient que par goût et pour leur propre satisfaction. Je n'aurais guère plus de confiance en de tels élèves qu'en ces étudiants à vue bornée qui n'écoutent dans une leçon que ce qui sera demandé à l'examen. Si ces derniers pèsent lourdement sur une Université, les premiers ne sont guère propres à la faire prospérer. Ils ont leurs défauts aussi, dont le plus grave est qu'ils restent le plus souvent amateurs. Or, il est bien rare, dans l'état d'avancement où la plupart des sciences sont aujourd'hui parvenues, que les amateurs rendent vraiment service. Ce que je souhaite à nos Universités, c'est d'avoir beaucoup d'élèves qui y fassent des études professionnelles, mais qui les fassent dans un esprit scientifique.

La seconde objection se présente sous forme de

conséquence tirée de notre thèse même. Alors, nous dira-t-on, si la lecture des auteurs anciens dans l'original venait à disparaître du programme de l'enseignement secondaire, la philologie classique périrait du même coup? Assurément, Messieurs. Le jour où l'on ne ferait plus ni grec ni latin au lycée, l'affiche de la Faculté des lettres serait diminuée d'un bon tiers, à moins que par hasard un cours de grec ou de latin y figurât temporairement, comme on a vu inscrit pendant quelques années, au programme de notre Faculté, un cours d'arabe. Le jour où il n'y aurait plus de malades au monde, on continuerait sans doute à étudier l'anatomie, l'histologie, la physiologie, mais on ne concentrerait plus que par exception cette étude sur le corps humain, et l'on ne grouperait plus ces sciences avec tant d'autres, si diverses, pour les enseigner ensemble, comme on le fait aujourd'hui à la Faculté de médecine. Il y aura de même, longtemps après la suppression de l'enseignement classique secondaire, des savants qui se feront une spécialité de l'étude de l'antiquité ; il y aura des hellénistes et des latinistes, comme il y a aujourd'hui des égyptologues, des assyriologues, des sinologues et des américanistes. Mais cet ensemble d'études particulier dont nous parlons, la philologie classique telle qu'elle est aujourd'hui constituée, n'aura plus sa raison d'être, et aussi ne sera plus.

Cette disparition de la philologie serait-elle un grand malheur? Non pas, au point de vue de la science pure. Sans doute l'activité exceptionnelle

qui se porte de nos jours sur ces études se ralentirait singulièrement. Mais en tant qu'il est nécessaire de connaître le monde gréco-romain pour comprendre l'évolution du genre humain, dans la mesure où l'histoire des Grecs et des Romains importe à l'histoire générale, il y aura toujours des savants qui l'exploreront. La science ne manquerait pas son but parce que la philologie viendrait à périr. L'humanité n'y perdrait-elle rien à d'autres points de vue ? La civilisation, la culture générale, la pratique même de la recherche scientifique n'en seraient-elles pas atteintes ? C'est une tout autre question, et que nous n'avons pas à résoudre ici. Mais s'il se produisait un amoindrissement de ce genre, comme je ne peux m'empêcher de le croire jusqu'à preuve du contraire, ce ne serait pas tant à cause de la disparition de la philologie, que par suite de l'abandon des études classiques dans l'enseignement secondaire. Le droit et la médecine, la philosophie et l'histoire, la physique et la chimie souffriraient, non pas peut-être directement de ce que certains enseignements seraient retranchés de la Faculté des lettres, mais de ce que les jeunes gens venant du lycée ne seraient plus préparés de la même manière aux études supérieures.

Mais, je le répète, cette question ne nous touche pas. Le fait est qu'encore aujourd'hui, malgré tout ce qu'il a eu à souffrir, et de ses ennemis et de certains de ses amis, notre enseignement secondaire, celui du moins qui prépare les futurs élèves des Facultés, est fondé en bonne partie, j'ose dire en

sa meilleure partie, sur les études classiques. C'est de ce fait, bon ou mauvais, que nous partons. Tant que ce fait subsistera, il y aura lieu de préparer des professeurs capables de donner cet enseignement; il sera utile de maintenir nos études dans les Facultés.

III

Ces études, que doivent-elles être? Telle est la question à laquelle ce cours est destiné à répondre. Nous ne l'aborderons que brièvement aujourd'hui, et d'une manière générale ou, pour ainsi dire, négative. Nous dirons surtout ce qu'elles ne doivent pas être, sauf à faire voir plus en détail dans la suite ce qu'elles doivent être.

A première vue, il peut sembler que, pour bien enseigner le latin et le grec, pour bien expliquer les textes à ses élèves, on n'ait qu'à bien apprendre les deux langues anciennes, à étudier les auteurs qu'on lit dans les classes, à s'exercer à les expliquer comme cela se fait en classe. On pourrait croire, en d'autres termes, que l'enseignement supérieur n'est qu'un enseignement secondaire continué, complété, perfectionné. Longtemps en effet on l'a entendu ainsi. C'est dans cette pensée qu'on a fondé jadis une École normale supérieure, qui devait être au lycée ce que l'école normale ordinaire est à l'école primaire. Heureusement elle a beaucoup dévié de la ligne qui lui était tracée; qui sait même si elle ne finira pas un jour, pour achever de se dégager

de l'erreur qui lui a donné naissance, par se fondre dans l'Université de Paris? C'est grâce à la même façon de voir qu'un document officiel déclare expressément que « les connaissances qu'on exige du candidat » à la licence ès lettres « sont celles mêmes que comporte l'enseignement secondaire », et recommande avec insistance à l'examinateur de ne pas sortir des questions élémentaires en grammaire, en métrique, en histoire littéraire. C'est encore la même erreur qui a présidé à l'institution des agrégations de grammaire et des lettres, les épreuves de ce double concours consistant presque exclusivement en exercices d'écoliers, thèmes et versions, dissertations improvisées; une seule épreuve, récemment instituée et insuffisante, permettant aux jurys de s'assurer si les candidats sont à même de faire un travail autre que de seconde main. Je dis erreur, si haute que soit l'autorité que je contredis, parce que je ne puis m'empêcher d'y voir une erreur. Pour bien enseigner dans les classes, il ne suffit pas de savoir ce qu'on doit enseigner, ni de savoir davantage. Il faut encore savoir mieux et souvent savoir autre chose.

Savoir mieux, c'est-à-dire n'avoir pas seulement appris, mais avoir trouvé; ou du moins, puisque la plupart des choses qu'on peut enseigner aux enfants sont toutes trouvées, savoir trouver; savoir où puiser des informations sûres; savoir les vérifier, si digne de confiance qu'en soit l'auteur; savoir se former une opinion propre sur les sujets controversés; savoir faire la lumière sur les points

où elle ne serait pas encore faite ; savoir juger les livres qu'on mettra entre les mains des élèves ; savoir en un mot être son propre maître avant d'être le maître de nos enfants.

Savoir autre chose, c'est savoir, par exemple, déchiffrer les manuscrits, non point tant pour y découvrir la bonne leçon en un lieu donné, ce qu'on n'aura pas bien souvent l'occasion de faire, que pour être capable de choisir la bonne leçon parmi les variantes des manuscrits déjà déchiffrés, ou de la deviner d'après les traces qu'elle y aura laissées. C'est savoir lire les inscriptions, moins pour pouvoir à l'occasion en publier de nouvelles, que pour être à même de tirer des recueils épigraphiques déjà formés les précieux éclaircissements qu'ils fournissent aux textes classiques. C'est connaître les œuvres d'art antiques, non seulement pour y suivre le développement des idées et des croyances dont nous trouvons d'autre part l'empreinte dans les monuments écrits, et pour y observer mille détails des mœurs et de la vie privée, qui servent à éclairer les textes, mais surtout afin de voir de ses yeux, pour ainsi dire, et mieux comprendre la vie des peuples anciens par un de ses côtés les plus importants. C'est connaître toute la littérature grecque et latine, avoir lu, et parfois avoir étudié dans le menu détail, des auteurs qui jamais ne figureront au programme du lycée, des auteurs même qui, s'ils étaient nos contemporains, ne mériteraient pas de fixer notre attention, mais qu'il n'est pas permis de négliger, parce que dans

ces littératures anciennes, aujourd'hui toutes fragmentaires, la moindre relique peut servir à la reconstruction de l'ensemble.

Si les études relatives à l'antiquité qu'on fait à la Faculté ne doivent pas être une simple prolongation de celles du lycée, ni servir seulement à les compléter et les perfectionner, il est pourtant inévitable, puisque les unes sont faites pour les autres, que les unes se ressentent de ce que seront les autres. Pour dire comment doit se former le professeur de lycée, il faut savoir ce qu'est le lycée.

On peut assigner à l'enseignement classique secondaire trois fonctions, qui ne s'excluent pas, mais qu'il faut se garder de confondre. La première serait de faire des honnêtes gens, comme on disait sous l'ancien régime; de cultiver l'esprit et le goût d'une jeunesse qui formerait l'élite intellectuelle de la nation, et qui y conserverait les traditions d'une société polie et éclairée. La seconde consisterait à rendre les jeunes gens qui désirent suivre certaines carrières déterminées capables de se livrer avec fruit aux études spéciales qui y mènent. La troisième enfin aurait pour but de préparer les élèves directement à leurs carrières et de les munir d'avance de toutes les connaissances qui pourront un jour leur être utiles dans la pratique de la vie. Le premier de ces types d'enseignement est celui du passé, d'un passé dont beaucoup voudraient faire durer au moins l'apparence, mais qui ne reviendra pas. Le troisième est celui de l'avenir, s'il faut en croire tant de prophètes qui l'annoncent,

l'un d'eux, hier encore, du haut d'un trône. Le second est celui qui me paraît approprié au moment présent, et qui, j'ose malgré tout l'espérer, finira par s'imposer à notre génération : l'enseignement classique étant rendu à lui-même, débarrassé des élèves incapables qui l'encombrent, purifié, fortifié et considéré exclusivement comme préparation aux études qui se font dans les Facultés et dans les hautes Écoles. Telle est, si je ne me trompe, à peu de chose près, l'idée que se font du rôle de l'enseignement secondaire classique les meilleurs juges en la matière ; tel est de fait, et autant que les circonstances le permettent, son rôle principal dès aujourd'hui, puisque la majorité des élèves sortant des classes de rhétorique et de philosophie, c'est-à-dire la majorité de ceux qui poussent jusqu'au bout les études classiques, passe de là dans les Facultés. Comment répondre mieux au besoin de tant de futurs étudiants, qu'en les préparant à devenir de bons étudiants ?

Ici, Messieurs, se présente une question que sans doute vous prévoyez, et que je ne pourrais sans quelque affectation passer sous silence. On a coutume de la formuler en ces termes : Qu'est-ce qui doit l'emporter dans les études relatives à l'antiquité, de l'érudition ou du sentiment littéraire ? Quelle part convient-il de faire à chacun ? Et suivant que vous pencherez d'un côté ou de l'autre, vous serez réputé philologue ou littérateur. Commençons, je vous prie, par écarter du débat un mot qui ne fait que le dénaturer, le mot d'érudition. L'éru-

dition, c'est, sinon le savoir lourd, indigeste, inintelligent, du moins le savoir qui reste attaché au détail, sans vues d'ensemble, sans perspective; c'est le savoir estimé pour sa quantité plutôt que pour sa qualité, pour sa rareté indépendamment de son utilité. Or il est faux de fonder sur le plus ou moins de savoir la distinction entre philologues et littérateurs. Pour les uns comme pour les autres, beaucoup savoir est extrêmement précieux, sans être absolument indispensable; il n'en faut faire ni honneur ni reproche aux uns plutôt qu'aux autres. Bien savoir, savoir avec intelligence, avec choix, avec ordre et méthode, avec la vue nette de la valeur relative de chaque connaissance et de la place qui lui revient, c'est l'ambition du philologue pour le moins autant que du littérateur. L'amour non raisonné et le dédain frivole des faits précis, l'oubli et l'abus des idées générales, sont des défauts qu'on a pu se reprocher de part et d'autre; ce ne sont pas, heureusement, des caractères distinctifs. La question qui est au fond de la controverse doit être posée tout autrement. Cette question, c'est de savoir si vraiment nos études peuvent et doivent revêtir un caractère scientifique, comme je l'ai supposé jusqu'ici, ou si la connaissance et l'intelligence de l'antiquité n'est que le moyen, le développement des aptitudes littéraires, le but. En d'autres termes, puisque la production littéraire est du domaine de l'art, si nous devons enseigner, si vous devez étudier, une science ou un art.

Si des trois fonctions possibles du lycée que nous

distinguions tout à l'heure, on admet que la première est la vraie; si le professeur de lettres est chargé uniquement de développer chez ses élèves le goût, le talent, le style, et plus généralement les qualités qui donneront à leur esprit de l'agrément, il sera évidemment préférable de faire de ce professeur aussi avant tout un artiste, un écrivain, un littérateur, et, en ce qui concerne les études grecques et latines, un humaniste.

Il n'est pas si facile de se prononcer si, comme nous l'avons affirmé, la fonction essentielle du professeur de lettres est de former des étudiants. Même alors on pourrait penser, et je comprends que de très bons esprits soient de cet avis, qu'il suffit des cours de mathématiques, de sciences physiques et naturelles, si nombreux aujourd'hui dans toutes les classes, pour donner aux élèves des habitudes d'esprit scientifiques. On pourrait donc, semble-t-il, même dans cette hypothèse, faire servir l'étude des auteurs anciens à cette éducation purement littéraire, qui, pour être insuffisante aujourd'hui à elle seule, ne doit pourtant pas disparaître. Et ainsi nous serions ramenés à la même conclusion : c'est des littérateurs, des humanistes, que les Facultés des lettres doivent former.

Mais la prémisse n'est pas admissible. Les mathématiques et les sciences physiques et naturelles ne suffisent pas à l'éducation scientifique. Ce n'est pas tout que l'esprit géométrique ; il faut encore, pour faire un bon étudiant, de quelque Faculté que ce soit, l'esprit de finesse. Ce n'est pas assez, même

pour étudier la chimie ou la physique, ni à plus forte raison la médecine, le droit ou l'histoire, de posséder les notions qu'on peut donner à de jeunes élèves sur les choses de la nature, toutes relativement simples, planes, rectilignes; il faut encore avoir quelque habitude des choses de l'esprit, qui sont infiniment plus complexes, pleines de replis et ondoyantes, dont l'étude exige par conséquent des méthodes et des procédés plus variés et plus délicats.

Mais, dira-t-on, c'est précisément cet esprit de finesse qui est une aptitude littéraire. Ce n'est pas le talent seulement, le style, les facultés pour ainsi dire actives ou productives, que nous entendons développer par l'étude des auteurs anciens; c'est encore, et c'est peut-être principalement, le goût, qui n'est qu'une des formes du jugement, c'est-à-dire de la faculté importante entre toutes dans la recherche scientifique; et c'est sur des choses de l'esprit que nous voulons l'exercer.

Je reconnais, Messieurs, qu'il y a dans cette façon de voir une bonne part de vérité. Mais elle prête aussi à bien des objections, qui doivent, à mon avis, la faire rejeter. Et d'abord, parmi les objets divers auxquels peut s'appliquer le jugement, disons, pour abréger, le bien, le beau et le vrai, pourquoi s'exercerait-il presque exclusivement sur le beau, et, comme si par là le cercle n'était pas déjà trop resserré, presque uniquement sur le beau dans la littérature? M. Taine remarque quelque part que dès la classe de seconde on ne visait à

faire de lui et de ses camarades que de petits littérateurs. Vous savez si l'on est resté fidèle à ce système. Tous les ans dix mille bacheliers dissertent sur les mérites respectifs de Corneille et de Pascal, de Molière et de Bossuet. Faut-il vraiment à la France dix mille Sainte-Beuve par an? Dans ce cas, on pourrait admettre, à la rigueur, que le futur professeur dût se vouer aussi de préférence à cet hybride de la science et de l'art qui menace en ce temps-ci de dévorer l'une et l'autre, et qu'on appelle la critique littéraire. Et cependant, même dans ce cas, j'hésiterais. Je suis trop pénétré, d'après ma propre expérience et d'après les observations faites sur mes élèves, du danger qu'offre cette occupation à la jeunesse. Autant il est difficile de porter des jugements littéraires qui aient quelque valeur, autant il faut, pour le bien faire, de connaissances multiples, de vastes horizons, de finesse d'esprit, et de maturité ; autant il est facile de se persuader qu'on y réussit, autant on se contente aisément de l'émotion produite par un beau vers, de la jouissance que donne une œuvre sublime ou spirituelle, et du plaisir qu'on trouve à analyser et à exprimer ces impressions. Combien en ai-je vu, de jeunes gens livrés à cette séduction, devenir impropres à tout travail sérieux, et ne rêver plus que les succès éphémères de la presse périodique! L'École normale elle-même, fondée tout exprès pour fournir à l'Université les maîtres dont elle a besoin, n'a-t-elle pas vu, dans un temps où les études y avaient pris une direction trop exclusive-

ment littéraire, toute une série de ses meilleurs élèves tourner le dos à l'Université, faire de la critique leur métier, et, au lieu de professeurs, devenir journalistes? Enfin, sans parler de ceux que cette Sirène a égarés, ou rendus infidèles à leur mère, d'où vient, si ce n'est de son chant alanguissant, que les travaux pénibles et parfois arides qu'imposent la grammaire, la métrique, la critique des textes, rencontrent tant de répugnance dans nos Facultés des lettres? Je ne vois pas que dans la Faculté des sciences on s'étonne des efforts pour le moins aussi rudes qu'exigent les observations microscopiques, les analyses chimiques et les calculs algébriques. Chez nous, on voudrait marcher toujours sur un chemin semé de fleurs.

Mais d'ailleurs, je ne crois pas, je ne puis pas admettre que ce soit le jugement littéraire qu'il convienne d'exercer presque exclusivement, comme on le fait aujourd'hui, chez les futurs étudiants en droit, en médecine, en chimie, en mathématiques, en histoire et en philosophie. Le beau, et particulièrement le beau en littérature, est l'objet d'un domaine très limité de la science, si tant est qu'on puisse dès maintenant donner le nom de science aux théories qui s'y rapportent. Au contraire, toute science, quelle qu'elle soit, science pure ou appliquée, science universelle ou spéciale, a pour objet le vrai. Toute science observe des faits, les constate, les classe, et s'applique à en tirer des vérités générales ; enfin, à chacune de ces opérations, elle vérifie les résultats, c'est-à-dire

qu'elle fait de la critique, non pas cette fois de la critique littéraire, mais de la critique scientifique, ou plutôt de la critique tout court. Voilà, si je ne me trompe, à quoi il conviendrait d'exercer aussi le jugement de nos futurs étudiants. Non pas certes en les mêlant prématurément aux véritables recherches scientifiques : je ne voudrais pas voir la philologie s'introduire au lycée, pas plus qu'une autre science, si ce n'est peut-être dans les plus hautes classes, à faible dose, pour faire la transition des études préparatoires aux études spéciales; mais d'abord en donnant aux jeunes élèves, dans la personne de leur professeur, le spectacle de la probité scientifique absolue, qui n'est autre chose que le respect absolu de la vérité; en leur faisant sentir l'importance de l'exactitude, de la précision, de la rigueur, et dans l'observation des faits particuliers, et dans les généralisations; puis en les accoutumant eux-mêmes insensiblement, sans aucun appareil d'érudition, à observer, à comparer, à classer; à conclure, s'ils possèdent les éléments d'une conclusion, à suspendre leur jugement en l'absence de raisons suffisantes; à apprécier les arguments, à peser les témoignages; à distinguer les degrés divers de certitude et de probabilité; toutes choses auxquelles se prête admirablement l'étude des langues anciennes, et mieux encore l'explication des auteurs anciens, avec les vues qu'ils nous ouvrent sur ce monde antique, à la fois si différent du nôtre et si intimement mêlé au nôtre.

Telle étant à mes yeux votre tâche à venir, vous

comprendrez, Messieurs, que je n'hésite pas à considérer comme la chose essentielle dans vos études la science, et, dans cette science même, la méthode ; vous approuverez que je nomme l'ensemble de vos études sur l'antiquité philologie et non littérature. Ce m'est un chagrin, je ne le nie pas, de voir combien généralement ce point de vue est méconnu, et combien profondément l'idée contraire est entrée dans les esprits, dans les institutions, et jusque dans le langage, par lequel elle se transmet de génération en génération. Pour quelle autre raison cette chaire que j'ai l'honneur d'occuper porte-t-elle le titre de chaire de littérature latine? Pourquoi notre Faculté s'appelle-t-elle Faculté des lettres, par opposition à la Faculté des sciences, sa voisine et sœur, qui certainement ne se refuserait pas à partager son titre avec elle, sauf à y ajouter une marque distinctive ? Mais si invétérée que soit une idée qu'on croit erronée, il n'est jamais trop tard pour essayer de la combattre. Si ce cours pouvait amener quelques-uns d'entre vous à s'affranchir de l'opinion régnante, et, sinon à adopter celle que je défends, à s'en faire une à soi, je m'estimerais amplement payé de ma peine.

Ma profession de foi est faite, Messieurs. Ne croyez pourtant pas, je vous en prie, que je sois un contempteur de ce qu'on appelle le sentiment littéraire. Je n'aime ni le nommer ainsi ni en parler beaucoup, mais j'en fais le plus grand cas, j'ose espérer que quelques-uns d'entre vous s'en seront aperçus dans nos conférences plus intimes. Je de-

mande seulement qu'on ne confonde pas, comme il arrive trop souvent, ce sentiment lui-même avec le talent qui sert à l'exprimer, et qu'on ne lui assigne, ni au lycée ni à la Faculté, la place suprême, aux dépens de ce qui doit dominer tout dans les études, l'amour, la passion, le culte du vrai. Le sentiment littéraire a son rôle marqué dans les travaux philologiques mêmes; il y occupe une haute et large place; il intervient constamment dans la critique des textes, dans l'interprétation, dans l'histoire de la littérature, qu'il éclaire, et qui à leur tour l'affinent.

Quant à la question de l'art ou de la science dans les études, si nous avons pris parti résolument pour la science, il va sans dire que ce n'est pas pour exclure l'art. Je ne veux pas parler de l'art d'enseigner, que le professeur de mathématiques ou d'histoire naturelle doit posséder aussi bien que le professeur de lettres, et qui d'ailleurs est un don de nature plus encore qu'une aptitude qu'on acquiert. Mais nous ne pouvons contester qu'il entre plus spécialement dans les attributions du professeur de lettres et de grammaire d'enseigner l'art d'écrire, l'art de composer, en une certaine mesure l'art de parler. On peut donc admettre fort bien qu'il soit préparé par la Faculté à cette partie de sa tâche aussi. Il serait préférable peut-être que cette préparation, de même que toute l'éducation pratique des futurs professeurs, fût laissée à un cours d'études pédagogiques, et surtout d'exercices pédagogiques, qu'ils accompliraient après avoir achevé

leurs études purement scientifiques, ou encore en les interrompant, entre la licence et l'agrégation, par exemple. Mais en attendant qu'une institution de ce genre prenne naissance, il n'y a rien d'humiliant pour les Facultés à ce que des exercices pratiques s'y fassent à côté des études. Que si ces dernières elles-mêmes, ainsi qu'il ne peut manquer d'arriver dans un pays naturellement artiste comme le nôtre, contribuent à former le goût et les aptitudes littéraires du futur professeur, rien de mieux; il ne sera jamais trop bien armé pour cette partie de sa tâche. Mais que ce ne soit pas le but des études à la Faculté; que la science n'y soit pas sacrifiée à l'art, le vrai au beau. Ne laissons pas subsister le préjugé si répandu qui voit dans nos Facultés des lettres une sorte de Rhétorique supérieure.

Je me résume, Messieurs. Les études relatives à l'antiquité classique forment ensemble une science, que nous pouvons appeler philologie classique, puisque ce titre a cours, ou de tel autre nom qui vous plaira. Cette science est une science appliquée, et non une science pure. Elle se compose d'une série de sciences diverses, toutes comprises dans la vaste sphère des sciences historiques ou sciences morales. On les a groupées en vertu d'un besoin pratique, et non d'une affinité naturelle. Ce besoin, c'est la nécessité de posséder les connaissances fournies par ces diverses sciences pour faire servir l'étude des auteurs anciens à l'éducation de la jeunesse et plus spécialement, de nos jours et

dans notre pays, à la préparation des futurs étudiants de nos Facultés et grandes Écoles. De cette destination de l'enseignement classique supérieur doivent découler son organisation et sa méthode.

Mais si la définition même que nous avons donnée de nos études nous fait un devoir de n'en pas perdre de vue le but pratique, nous ne devons pas oublier davantage que chacune des sciences qu'elles embrassent peut être considérée en même temps comme science pure, et qu'il faut savoir aussi bien les envisager toutes sous cet aspect. Plus nous nous en souviendrons ; mieux nous saurons nous reporter de chaque point de notre science particulière au point correspondant de la science générale, et rester toujours en contact avec celle-ci; mieux nous réussirons à agir, même sur notre propre terrain, comme n'ayant d'autre mot d'ordre que la science pour la science, d'autre but que de toujours mieux connaître et mieux comprendre ; plus, en un mot, notre idéal scientifique s'élèvera et s'épurera, plus aussi nous pouvons être sûrs d'atteindre du même coup le but pratique de nos études. C'est dans cette pensée que je termine par un vœu déjà exprimé tout à l'heure : puissent les étudiants de notre Université apporter toujours, dans les études mêmes qui les rendront capables de bien remplir leur vocation, les hautes vues, la noble inspiration, qui feront d'eux de véritables disciples de la science, de dignes serviteurs de la vérité.

DEUXIÈME LEÇON

Histoire de la Philologie.

L'histoire d'une science, à proprement parler, ne fait pas partie de cette science. L'histoire de la chimie n'est pas de la chimie. Cependant, ce sont en général des chimistes qui l'écrivent. C'est qu'il faut connaître la chimie pour bien apprécier ses progrès, ainsi que le mérite de chacun de ses représentants. Mais il y a des sciences qui se trouvent dans un rapport plus intime avec leur histoire. On admet presque sans discussion que l'histoire de la philosophie fait partie de la philosophie. De même l'histoire de la philologie est généralement considérée comme une partie intégrante de la philologie. Nous pourrions d'autant mieux accepter cette opinion, que toute la philologie n'est, à nos yeux, qu'un assemblage de sciences diverses, et que l'histoire de la philologie a sa place assurée, de toute façon, dans l'histoire générale des sciences. Il est plus exact cependant de voir dans l'histoire de la philologie une sorte d'introduction à la philologie, faisant suite à des considérations sur son objet, sa nature et ses limites, comme celles qui ont rempli notre précédent entretien. Pour nous, en tout

cas, c'est ce que sera cette histoire. Je ne songe pas, cela va sans dire, en ces quelques leçons, à vous donner un abrégé de chacune des sciences dont se compose la philologie; j'en tracerai seulement les contours et vous en indiquerai l'objet. Je ne ferai pas d'exception pour l'histoire de la philologie. Je ne vous en présenterai que la silhouette, non pour vous en faire connaître même seulement les faits principaux, ce ne serait pas moins téméraire, en une heure, que de résumer les autres disciplines aussi rapidement; mais pour vous montrer que l'histoire de la philologie justifie la définition que j'ai essayé de vous donner de cette science.

I

C'est en Grèce que la philologie a pris naissance, de même que la plupart des sciences et des arts que nous cultivons jusqu'à ce jour. Les enfants grecs apprenaient à lire au moyen des poèmes homériques. Il fallait les leur expliquer; car si Homère n'était pas assurément aussi inintelligible pour les petits Athéniens du ve siècle que le serait la Chanson de Roland pour nos enfants, il devait leur présenter autant de difficultés au moins que nos jeunes écoliers en rencontreraient dans Joinville ou Froissart. Ils y trouvaient à tout instant des mots et des choses appartenant à une époque et à des contrées autres que la leur. Les maîtres qui possédaient la connaissance de ces mots et de

ces choses furent les premiers philologues au sens que nous avons donné à cette expression. Ils étudiaient les questions assez diverses sur lesquelles il fallait être informé pour faire servir à l'instruction et à l'éducation les monuments littéraires destinés à cet usage par la tradition et le sage assentiment de la nation. Cette étude, concentrée d'abord sur Homère, s'était étendue de bonne heure à d'autres poètes. Platon, dans le Protagoras, nous fait assister à une véritable leçon sur un poème de Simonide ; et pour expliquer ce recours à l'autorité d'un poète sur une question de philosophie, il met dans la bouche du sophiste la déclaration suivante : « J'estime que l'instruction consiste principalement à être versé dans la poésie, c'est-à-dire à être en état de comprendre ce que disent les poètes, à savoir distinguer dans leurs œuvres ce qui est bien fait de ce qui ne l'est pas, et rendre raison de ses jugements[1]. » Ceux qui savaient donner cette instruction, toute fondée sur l'étude raisonnée des poètes, ne pouvons-nous pas les appeler déjà des philologues ?

Aristote et son école rendirent les sciences en général plus systématiques, plus techniques, s'il est permis de s'exprimer ainsi ; et aussitôt après lui, les événements poussèrent dans la même voie les études dont nous venons de parler. La civilisation grecque et la langue grecque s'étaient répandues

1. Platon, *Protagoras,* 339 a (en supprimant καὶ devant ἐπίστασθαι.)

sur tout le bassin oriental de la Méditerranée; le génie grec avait entrepris de s'assimiler cent peuples, dont plusieurs déjà policés d'ancienne date. Les rois d'Égypte, de Syrie, de Pergame, qui prétendaient tous régner sur des Grecs, ne devaient rien avoir plus à cœur, pour réaliser ce désir, que de répandre parmi leurs sujets les lettres et les arts qui faisaient la gloire de leur nation d'origine. Il est permis de croire que cette préoccupation ne fut point étrangère à la création de ces grands centres de lumières, ces Museums et autres Instituts semblables, pourvus d'immenses bibliothèques, et qu'illustrèrent les Zénodote, les Callimaque, les Ératosthène, les Aristophane, les Cratès de Mallos. Ce furent leurs fonctions de bibliothécaires qui fournirent à ces savants les moyens de poursuivre leurs admirables recherches, et l'on peut dire aussi, qui leur en suggérèrent l'idée. Le catalogue de la bibliothèque d'Alexandrie devint le fondement de toute histoire des lettres grecques. Pour ne pas se laisser tromper dans leurs acquisitions, ces bibliothécaires s'exercèrent à la critique; non pas cette critique littéraire de nos jours, qui n'est qu'une sorte de miroir plus ou moins fidèle de la littérature; mais la critique philologique, dont le but est de discerner les ouvrages authentiques de ceux qui ne le sont pas, à l'aide des témoignages eux-mêmes passés au crible, et de l'étude attentive des caractères propres de chaque auteur. Pour être sûrs de faire entrer dans les collections confiées à leur garde les textes les plus purs, ils pratiquèrent cette

autre critique, d'ailleurs inséparable de la précédente, qui consiste à distinguer dans un ouvrage donné les vraies paroles de l'auteur de celles que lui prêtent les copistes. Ce sont ces travaux-là qu'on a coutume de citer surtout pour donner une idée de ce que furent les origines de la philologie. Mais tous les γραμματικοί n'étaient pas bibliothécaires, il s'en faut; et ceux qui l'étaient ne l'étaient pas uniquement. Aristarque, de même que l'avaient déjà fait Zénodote et Aristophane, prépara des éditions critiques d'Homère et d'autres grands poètes, éditions destinées sans doute à l'enseignement plutôt qu'à la simple lecture. Quant aux huit cents volumes de commentaires dont on dit qu'il accompagna ces textes, ils ne pouvaient s'adresser qu'à des hommes du métier, à d'autres γραμματικοί, qui y puisaient les notions à l'aide desquelles ils expliquaient les textes dans les écoles. Car celles-ci existaient, quoique nous soyons peu renseignés sur leur organisation. La diffusion de l'instruction qu'attestent tant d'inscriptions, tant de papyrus de l'époque, que suppose aussi et que facilitait la librairie déjà très développée, ne peut s'expliquer que par l'action de nombreuses écoles. Enfin si Ératosthène prit le titre, non plus de γραμματικός, mais de φιλόλογος, ce ne fut pas, je l'avoue, qu'il donnât à ce mot le sens que nous sommes convenus d'y attacher; ce fut plutôt, comme le dit Suétone, parce qu'il était estimé pour son érudition étendue et variée, *quia multiplici uariaque doctrina censebatur*[1]. Mais ce

1. Suétone, *De grammaticis*, 10.

qui l'amena, lui et d'autres, à sortir des limites strictes de la γραμματική, à se munir de cette érudition étendue et variée dont parle Suétone, et finalement à parcourir tous les domaines du savoir ouverts à son époque, ce fut bien, dans le principe, ce fait que la critique et l'explication approfondie des textes exigeaient une telle variété de connaissances. Et c'est aussi l'étude des textes qui bénéficia de cette immense érudition.

A Rome, c'est Cratès de Mallos qui importa, en l'an 167, cette science qu'on appelait alors γραμματική, et qui avait pour objet tout ce qui concerne la connaissance des textes sur lesquels reposait l'instruction de la jeunesse. Déjà l'étude de la langue, qui est la première condition de l'intelligence des textes, s'était développée au point de former une science à part, la grammaire, dans le sens moderne du mot. De même, la mythologie, les antiquités, l'histoire de la littérature et d'autres disciplines étaient devenues en Grèce des sciences spéciales, que traitèrent aussi les premiers *grammatici* latins. Et cependant, toutes ces études si diverses continuaient à avoir leur centre commun dans l'étude exégétique et critique des textes. *Grammaticae officia,* dit Varron, *constant in partibus quattuor, lectione, enarratione, emendatione, iudicio ;* ou encore : *grammatica scientia est eorum quae a poetis historicis oratoribusque dicuntur*[1].

1. Wilmanns, *De M. Terenti Varronis libris grammaticis,* Berlin, 1864, p. 210 et 208.

Et pourquoi apprenait-on cette science? Par goût quelquefois, le plus souvent par profession, afin d'être à même d'enseigner la jeunesse. Lisez, pour vous en convaincre, le *de grammaticis,* de Suétone; lisez surtout le premier livre de Quintilien, qui nous fait connaître avec tant de détail l'enseignement secondaire classique des Romains.

Que l'anachronisme de ce mot de secondaire ne vous choque pas trop. Depuis longtemps, une certaine distinction des degrés de l'enseignement s'était ébauchée. On faisait une différence, nous dit Suétone, entre le *litteratus* et le *litterator,* comme en grec entre le *grammaticus* et le *grammatista,* l'un étant, d'après lui, *absolute,* l'autre, *mediocriter doctus*[1]. Primitivement *litteratus,* comme γραμματικός, marque une qualité, *litterator*, comme γραμματιστής, un métier; et dans la suite ce dernier titre étant laissé à l'instituteur primaire, qui n'enseignait qu'à lire, écrire et chiffrer, c'est au-dessus de lui que s'éleva le *grammaticus,* le professeur de l'enseignement secondaire, qui était chargé de l'étude de la langue et de l'explication des auteurs. Mais ce même mot de *grammaticus* s'appliquait en outre à un troisième personnage, qui, dans la pratique, pouvait se confondre avec le second, mais qui sans doute aussi quelquefois se consacrait entièrement à cette fonction attribuée chez nous à un troisième degré de l'enseignement, appelé supérieur; je veux dire le savant qui se livrait aux recherches et écrivait des

1. SUÉTONE, *De grammaticis,* 4.

livres, qui produisait la science nécessaire au professeur du degré secondaire et l'instruisait. Tous les jeunes gens d'une certaine position sociale passaient par les mains d'un *grammaticus,* jusqu'au moment où ils entraient chez le *rhetor ;* quelques-uns, plus tard, après avoir terminé leurs études générales, venaient trouver le même homme, ou un autre plus savant, et se faisaient introduire par lui dans toutes les profondeurs et, s'il est permis de dire, les spécialités de sa science. C'est ce dont nous avons un exemple très instructif dans le cas d'Aulu-Gelle. Lui-même nous apprend le nom et les mérites des savants avec qui il noua des relations de ce genre. Il fut, autant que nous pouvons en juger, un étudiant amateur. Mais il avait certainement des camarades grammairiens ou philologues de profession. C'est parmi eux que devait se recruter le personnel des maîtres de la jeunesse.

Quant au nom, qui ne fait rien à l'affaire, ou qui fait peu, quelques-uns distinguaient le philologue du grammairien. Le premier, dit Sénèque, en commentant le *de re publica* de Cicéron, observera que le roi Servius n'a pas de mère, Ancus pas de père ; qu'on appelait autrefois le dictateur *magister populi ;* que l'on pouvait en appeler du roi au peuple, etc. Le grammairien expliquera les mots *reapse* et *sepse ;* il remarquera qu'au lieu de *creta,* en parlant du terme de la carrière, les anciens disaient *calx,* etc.[1]. A l'un et à l'autre, le même Sénèque

1. Sénèque, *Ep.* 108, 30 ; comp. 88, 3 à 8 ; etc.

reproche de poursuivre des recherches inutiles, confondant malheureusement, comme le font trop souvent les railleurs encore aujourd'hui, des questions effectivement oiseuses, puériles et absurdes avec des investigations très sérieuses, dont seule sa propre courte vue l'empêche de saisir la portée. « Rechercher lequel est plus ancien, dit-il, d'Homère ou d'Hésiode, n'est pas plus important que de savoir pourquoi Hécube, qui était plus jeune qu'Hélène, était moins bien conservée[1]. » Vous voyez se dessiner ici deux faits importants pour les études classiques. D'abord, l'antagonisme entre des tendances contraires : d'une part, l'érudition avec ses excès et son oubli des véritables intérêts de la science, et, de l'autre, le dédain à la fois de l'érudition et de la vraie science ; dédain manifesté alors par le philosophe moraliste, comme il le sera plus tard par certains littérateurs. Puis, la distinction établie entre la grammaire considérée comme science du langage seulement, et les autres connaissances nécessaires pour l'étude des textes.

Si cette distinction paraît s'affermir dans la suite, il ne faut pas oublier qu'elle était motivée par le fait que la langue des auteurs qu'on expliquait en classe était aussi la langue qu'on parlait. Il fallait enseigner par conséquent cette langue au point de vue pratique de l'emploi que les élèves auraient à en faire, quelques-uns dans des écrits, un plus grand nombre dans des discours, tous dans la con-

1. Sénèque, *Ep.* 88, 6, suiv.

versation et dans l'usage commun de la vie. Cette observation s'applique au grec presque autant qu'au latin, car, pour la plupart des Romains, depuis les derniers temps de la République, le grec était une seconde langue maternelle, qu'on apprenait souvent aux enfants avant le latin, et dont chacun était continuellement appelé à se servir. Cependant, en ce qui concerne le latin, à côté des auteurs de traités de grammaire, ou *artes*, tels que Remmius Palaemon, Terentius Scaurus, Donat, Charisius, Diomède, Priscien, la lignée des commentateurs et des critiques, dont la science est directement appliquée aux textes classiques, se perpétue également dans Asconius Pedianus, qui explique les discours de Cicéron ; dans Probus, qui établit les textes des principaux poètes, Lucrèce, Virgile, Horace ; dans Helenius Acro, dans Donat, dans Servius et d'autres, dont les ouvrages ne nous sont parvenus que dénaturés, ou ont été supplantés par des écrits apocryphes mis sous leurs noms. Les uns et les autres d'ailleurs, c'est là ce qu'il nous importait de constater, grammairiens proprement dits et commentateurs, ne perdent guère de vue dans leurs travaux l'application à faire de leur savoir, l'utilité qu'en retireront l'enseignement, l'éducation, la culture générale. Le défaut même de l'esprit romain, sa tendance trop exclusivement pratique, son peu d'attachement à la science pour elle-même, devait chez les Romains pousser la philologie dans cette voie-là, plus peut-être que sa destination naturelle ne l'exige.

Au moyen âge, c'est à peine si l'on peut parler sans impropriété de philologie. Et cependant, si nous voyons au IXe siècle les textes des auteurs latins se purifier et se multiplier; s'il se produit sous Charlemagne comme une première Renaissance, à quoi le doit-on, si ce n'est à l'intérêt que ce grand prince témoigna à l'instruction publique, et à cette circonstance que les Alcuin, les Raban Maur, pour répandre la lumière parmi leurs contemporains, voulurent recourir à cette source de lumières, les textes classiques? Si dans l'autre empire quelques-uns des monuments littéraires les plus importants du génie grec ont subsisté, le choix même qui en a été fait et les travaux dont ils furent l'objet à l'époque byzantine, les scolies et les gloses dont on les couvrit, confirment assez ce que nous savons d'ailleurs, que l'intérêt dont on les entourait était avant tout un intérêt pédagogique. Si Homère, Sophocle et Euripide, si Thucydide, Démosthène et Lucien ont survécu, c'est principalement parce qu'on en faisait un objet d'études pour la jeunesse, le véhicule de la connaissance du grec ancien et de l'antiquité classique en général. Quant à la grammaire proprement dite, elle n'avait plus d'autre visée que celle de servir à l'enseignement, pour ainsi dire, élémentaire.

La Renaissance, son nom même le dit, a été, à l'origine, une tentative de faire revivre l'antiquité tout entière, ses arts, ses lettres, ses sciences, sa philosophie, et jusqu'à ses institutions. Rienzi fut le contemporain et l'ami de Pétrarque. Mais une si

vaste entreprise et si peu naturelle ne put se soutenir. Les générations suivantes en Italie même, et plus encore les autres nations qui suivirent le mouvement, renonçant à se transformer en Grecs et en Romains, se contentèrent de devenir les disciples de ces peuples extraordinaires. Elles s'efforcèrent de tirer de leurs créations, et principalement de leurs littératures, les éléments de culture générale, les moyens de former les esprits, qui, depuis lors, sont devenus en effet le fonds commun de toute éducation soignée chez les peuples de notre race. Il ne faut pas s'attendre à trouver nettement marqués, dès ces premiers âges, les degrés qui se sont peu à peu établis dans l'instruction classique : un premier enseignement préparatoire et général, et un enseignement supérieur et spécial, destiné à former les maîtres de l'autre. Les deux choses devaient rester nécessairement confondues, tant que les hommes faits non moins que la jeunesse avaient à puiser dans cette antiquité encore peu connue les éléments mêmes d'une éducation nouvelle. Il ne faut pas s'attendre davantage à voir l'art et la science distingués avec précision dès cette époque. Cette distinction, établie de bonne heure par les grands penseurs grecs, ne fut jamais bien comprise à Rome. Elle est méconnue trop souvent encore de nos jours, et ne pouvait apparaître clairement aux hommes de la Renaissance. Chez les humanistes de la première époque, l'étude historique de l'antiquité n'avait guère été qu'un moyen; le but, c'était d'imiter les anciens, d'écrire comme eux, de faire des

vers comme les leurs. Cependant on ne put tarder à s'apercevoir que cette imitation ne s'exercerait utilement que si elle reposait sur une connaissance plus exacte des modèles à imiter. Ou plutôt, sans beaucoup approfondir le rapport qui existe entre la pratique et la théorie, par la seule force des choses, on fut poussé à s'occuper de l'une aussi bien que de l'autre.

L'un des grands intérêts, on peut dire une passion, des humanistes de la Renaissance, fut de rechercher les textes anciens et de les multiplier, d'abord par la copie, plus tard par l'imprimerie. Pétrarque, le Pogge, Énoch d'Ascoli, et beaucoup d'autres, encouragés par de riches amateurs comme Coluccio et Niccolò Niccoli, fouillèrent à cet effet les bibliothèques des couvents ; les Sweynheim et Pannartz, les Alde Manuce, les Giunta rivalisèrent de zèle et d'habileté pour faire de la typographie, nouvellement inventée, un auxiliaire de la bonne cause. Mais on ne fut pas longtemps sans s'apercevoir que les manuscrits n'étaient pas d'accord entre eux, ou encore, que les textes qu'ils renfermaient, dans bien des passages, n'offraient pas de sens, ou un sens obscur, difficile à trouver pour le commun des lecteurs. De là, en très peu de temps, un développement merveilleux de la critique et de l'interprétation des textes. A le bien prendre, on n'avait jamais cessé complètement d'en faire. Même au moyen âge, certains moines, tout en copiant, savaient fort bien observer si le texte qu'ils reproduisaient était fautif, et le corriger avec une grande ha-

bileté. De même les auteurs vraiment lus se couvraient de gloses interlinéaires et marginales, c'est-à-dire de commentaires explicatifs. Mais ce qui, dans les siècles précédents, s'était fait rarement, isolément, devint au xv[e] une pratique constante et dans laquelle certains savants atteignirent une véritable virtuosité. La critique de ce temps manquait de méthode. Elle ne consistait guère qu'en divination, et cette divination a peut-être altéré les textes autant qu'elle les a améliorés. Cependant, ce qu'elle a fait pour les corriger est très considérable. On serait étonné de voir ce que deviendraient certains auteurs si l'on en ôtait toutes les corrections dues aux Italiens du xv[e] siècle. Et la participation à ces travaux fut si générale, les corrections circulaient si rapidement d'exemplaire en exemplaire, que la plupart sont aujourd'hui anonymes, et que, dans les éditions des poètes latins, par exemple, on a adopté assez généralement cette désignation collective des auteurs d'émendations : *Itali,* c'est-à-dire quelque savant italien du xv[e] siècle. L'interprétation fut moins développée, comme elle l'est restée dans la suite ; presque toujours, pour autant qu'il est possible de séparer l'une de l'autre, la critique a tenté les philologues plus que l'interprétation. Cependant cette dernière ne fut pas négligée. Elle était surtout orale; les leçons des plus célèbres professeurs étaient consacrées principalement à l'explication des auteurs. Mais il en existe aussi des monuments écrits, comme les Miscellanées de Politien, les commentaires de Pius, etc. En tout cas,

dès la fin du xve siècle, on était loin de ne demander aux auteurs anciens qu'une jouissance fugitive ou des modèles à imiter : déjà, à côté de l'humanisme pur, apparaît la philologie ; à côté de l'intérêt artistique ou littéraire, l'intérêt scientifique.

Ce fut le cas nécessairement quand la Grèce aussi commença à renaître ; quand des Italiens entraînés par l'ardeur de leur curiosité, les Aurispa, les Filelfo, et un peu plus tard les derniers dépositaires de la tradition byzantine, chassés de Constantinople par les Turcs, apportèrent en Italie Homère et Platon, Démosthène et Xénophon. D'abord on se trouva par ce fait dans le cas d'apprendre une langue, non plus pour la parler ou l'écrire, mais seulement pour la lire, ce qui déjà suffisait pour rapprocher quelque peu l'étude de la grammaire de la méthode scientifique. Puis on se vit placé en présence d'un monde beaucoup plus oublié et plus inconnu encore que l'ancienne Rome ; il fallait de plus grands efforts, il fallait déjà de véritables recherches sur l'histoire, les institutions, la vie privée des Grecs, pour se mettre à même de comprendre leurs auteurs. Enfin ces auteurs apportaient un fonds de pensées originales et fécondes, qui demandaient à être étudiées pour elles-mêmes, à être discutées et assimilées, comme elles le furent par exemple dans la célèbre Académie platonicienne de Florence. Ce n'est pas tout. Un autre trait caractéristique de la philologie classique lui est imprimé à ce moment, c'est l'union désormais indissoluble des études grecques et des études latines.

La Renaissance italienne confirme donc notre définition de la philologie; l'antiquité classique est pour elle à la fois la source d'une culture nouvelle de l'esprit et l'objet d'études savantes. Que ce double intérêt dont on entoure l'ancienne Rome et la Grèce se confonde, peu importe, il existe, et c'est bien l'intérêt pédagogique, s'il est permis de s'exprimer ainsi, c'est cette pensée que la civilisation gréco-romaine doit nous éclairer et nous élever, qui domine même dans l'étude savante. C'est là le principe d'unité des recherches étendues à des objets si divers, langue, littérature, philosophie, institutions, vie privée, et des Grecs et des Romains. On étudie tout cela avec ardeur, parce qu'il faut connaître tout cela pour pénétrer dans l'intimité de Platon et de Cicéron, de Plutarque et de Sénèque; et l'on est résolu à entrer dans leur intimité, parce qu'on sent que de cette intimité découleront des trésors de rénovation intellectuelle et morale.

Pourtant, sur un point, il convient de faire une réserve. Une des branches de la philologie classique n'a pas poussé d'abord sur le tronc commun; c'est l'archéologie. L'archéologie proprement dite, une véritable histoire de l'art antique, n'est née que bien plus tard, nous aurons l'occasion d'en reparler. Mais, à l'époque de la Renaissance, on fut saisi d'une grande ardeur pour mettre au jour les éléments premiers, ou les matériaux, de l'archéologie, je veux dire, les monuments antiques. Le XVe et le XVIe siècle n'ont été égalés que par le nôtre pour la quantité et l'importance des œuvres d'art recueil-

lies soit par des rencontres fortuites, soit par des fouilles conduites avec plus ou moins de méthode et de suite. Mais on ne peut pas dire que ces collections aient été formées pour servir à l'intelligence des auteurs, soit directement, par les rapprochements auxquels donne lieu la similitude des sujets, soit indirectement et d'une manière générale, en faisant mieux connaître le génie des peuples anciens. C'est plus tard seulement que cette considération prit une véritable importance et amena l'union entre l'archéologie et la philologie. A l'époque de la Renaissance, elles suivirent une marche parallèle, non combinée.

II

A partir de la fin du xve siècle, la philologie classique se répand dans toute l'Europe occidentale, en même temps que l'éducation nouvelle, fondée sur une connaissance de l'antiquité qu'on s'efforce de rendre toujours plus complète et plus exacte. Elle prend son quartier général tour à tour dans quatre pays différents : la France, la Hollande, l'Angleterre et l'Allemagne, en traversant trois périodes qu'on a caractérisées assez heureusement d'un mot chacune : érudition en France, critique en Angleterre et en Hollande, histoire en Allemagne. Dans la période française, on partit de la philologie telle que nous l'avons définie, mais pour s'en éloigner peu à peu ; on s'en rapprocha dans la

période suivante, et l'on y revint définitivement dans la troisième ; ou pour mieux dire, ce n'est que dans la troisième période, qui dure encore, que la philologie répond exactement à l'idée que nous en avons donnée. Cela pour une raison bien simple : c'est d'après ce que nous voyons être la philologie sous nos yeux que nous avons essayé de la définir.

La France fut des premières à ouvrir les bras à la Renaissance. Artiste autant que l'Italie, non moins sensible au charme de l'éloquence et de la poésie, elle salua surtout dans l'antiquité retrouvée les fécondes inspirations que devaient en recevoir ses propres créations artistiques et littéraires. Mais dès l'origine aussi on comprit que pour agir fortement, pour obtenir une influence profonde et durable, les idées nouvelles devaient pénétrer jusque dans l'éducation première de la jeunesse. En même temps on se rendit compte de la nécessité de fonder cet enseignement nouveau sur une science solide, étendue, et surtout vivante, c'est-à-dire, se renouvelant, s'approfondissant et s'épurant constamment elle-même. Dès les commencements du XVIe siècle, Despautère composa en vers les manuels d'un nouvel enseignement du latin, qui détrônèrent le doctrinal d'Alexandre de Villedieu, après trois siècles d'usage, et se maintinrent eux-mêmes longtemps, mais non sans concurrence. Quant au grec, on a imprimé à Paris, de 1528 à 1590, dix-neuf alphabets grecs, comme on les appelait alors, c'est-à-dire dix-neuf grammaires grec-

ques élémentaires[1]. Ce fait à lui seul annonce une révolution dans l'enseignement. Le grec y figure désormais à côté du latin, et quoique toujours tenu au second rang, quoique réduit récemment à une existence précaire, on n'a pas osé jusqu'à ce jour l'éliminer des programmes. Les deux langues, les deux littératures, vont pendant des siècles servir de base à toute bonne éducation. Le français même ne sera appris que par le grec et le latin. Car il ne faut pas oublier que nos plus grands écrivains n'ont formé leur style, dans leur enfance et leur jeunesse, qu'au moyen de la version latine : les exercices de composition française se sont implantés tard et lentement dans nos collèges. On continue au XVIIe siècle à se nourrir du suc et de la substance des lettres anciennes. Le petit Racine se fait tancer pour lire des romans grecs, en attendant de faire applaudir des tragédies toutes pleines de l'esprit de Sophocle et d'Euripide. Quant à Virgile, Horace, Lucrèce, Cicéron, Sénèque, ils reparaissent chez Molière, chez La Bruyère, partout dans notre littérature du XVIIe et du XVIIIe siècle.

A cette place si importante qu'occupent le grec et le latin dans l'enseignement secondaire, correspond, au XVIe siècle et au début du XVIIe, l'essor magnifique que prennent les études supérieures relatives à l'antiquité classique. A la fois moins distinctes qu'aujourd'hui de l'enseignement secondaire et moins directement appliquées à l'éclairer

1. H. Omont, *Alphabets grecs et hébreux,* Paris, 1885, p. 5.

et à le fortifier, elles s'élèvent à une hauteur qui justifie amplement cette épithète de supérieures. Nous avons eu au XVIe siècle une série de philologues de premier ordre : Budé, Estienne, Turnèbe, Lambin, Casaubon, Saumaise, et celui en particulier que ses plus éminents successeurs aiment à nommer le premier de tous les temps et de tous les pays, Joseph-Juste Scaliger. Mais bien longtemps avant lui, en 1530, le roi François Ier, prenant conseil de l'illustre helléniste Guillaume Budé, fondait ce Collège royal devenu depuis le Collège de France, et destiné principalement, à l'origine, à pousser plus avant que ne pouvait le faire la Sorbonne, trop dépendante du pouvoir religieux, l'étude des langues et des littératures anciennes, particulièrement du grec. En même temps il posait le fondement de cette collection de manuscrits grecs, une des trois plus précieuses du monde, qui fait partie aujourd'hui de la Bibliothèque nationale. Enfin il créait en 1539 l'Imprimerie royale, dont la première tâche fut de contribuer à la reproduction des ouvrages grecs. La province ne voulut pas rester en arrière. Plusieurs villes firent de gros sacrifices pour leurs chaires d'éloquence et de poésie grecque et latine. Montpellier disputa à Genève le célèbre Casaubon et le posséda de 1596 à 1598. Plusieurs de ces grands savants, pénétrés du désir d'approfondir et d'étendre leur science, en portèrent les bornes bien au-delà du monde gréco-romain, et élargirent la philologie au point d'en faire presque une science historique universelle.

Le principal ouvrage de Scaliger, le *Thesaurus temporum*, est une chronologie générale de toute l'antiquité, égyptienne et orientale aussi bien que grecque et romaine. Le centre de leurs études reste cependant l'antiquité grecque et romaine. Ils ont donné des éditions critiques importantes de tous les principaux auteurs grecs et latins, des commentaires explicatifs sur plusieurs ; ils ont considérablement enrichi tous les départements de la science de l'antiquité. Ce que les Budé, les Estienne et les Casaubon ont fait pour la connaissance de la langue grecque, les Lambin et les Muret pour celle du latin, les Petau et les Scaliger pour la chronologie et l'histoire, eux tous et les Turnèbe, les Cujas, les Pithou, les Mercier, les Sirmond, les Guiet, les Saumaise, les Valois, les Lefebvre pour la critique et l'interprétation des textes, est en grande partie dépassé aujourd'hui, mais, comme ensemble, n'a guère été surpassé. La France, il faut bien le répéter, parce qu'elle l'oublie trop volontiers elle-même, a tenu pendant plus de cent ans le sceptre des études philologiques ; elle l'a tenu haut élevé, et, remarquez bien ceci, plus qu'aucune nation avant l'Allemagne en ce siècle-ci, elle en a fait une science plutôt qu'un art. Elle a senti qu'une littérature ne va pas seule, mais fait partie intégrante d'une civilisation, sans laquelle elle ne peut être ni comprise, ni jugée sainement ; qu'une civilisation toute différente de la nôtre, séparée de nous par le temps et l'espace, dont les monuments sont presque tous dans un état plus ou moins fragmentaire, ne

saurait être elle-même connue et justement appréciée que grâce à de patientes et laborieuses investigations, conduites avec la méthode la plus sévère et la plus strictement scientifique.

Comment s'expliquer qu'une fois en si bonne voie la France se soit brusquement arrêtée, et que, à partir du règne de Louis XIV et jusque près de nos jours, elle n'ait plus produit, dans les études dont nous parlons, que des savants isolés, comme Montfaucon, Beaufort, Villoison, Letronne, Léon Renier, qui ne se sont occupés chacun que d'une partie déterminée de la philologie, les uns d'archéologie ou d'épigraphie, les autres d'histoire et de paléographie ; les uns exclusivement, les autres en y joignant des études de nature différente ? La philologie classique comme ensemble a subi une longue et presque totale éclipse. Encore une fois, comment se l'expliquer ?

Une des causes est peut-être contenue dans ce fait que nous observions tout à l'heure, c'est que les études savantes se sont trop désintéressées et détachées des études secondaires. Ne trouvant plus dans celles-ci leur raison d'être et leur unité, elles se sont isolées d'abord, puis égrenées. C'est alors qu'on commence à attacher à nos études, sinon le nom d'érudition, du moins cette sorte de respect froid ou légèrement ironique que le mot et la chose font éprouver encore aujourd'hui. Et il faut avouer que les derniers grands philologues, Casaubon et surtout Saumaise, ainsi que plusieurs de leurs contemporains, ne furent pas sans donner

lieu en quelque mesure à une telle appréciation de leur science. « On est rempli d'admiration, dit Bœckh, en présence de l'érudition de ces hommes. Particulièrement en face d'un géant comme Scaliger, que nul après lui n'a égalé pour l'étendue du savoir, on se sent presque découragé. Pourtant, on se rassure en voyant que même chez lui ce qui l'emporte, c'est la quantité de la science. Quant à Saumaise, il succombe pour ainsi dire sous le poids de son érudition[1]. » Il a donc bien pu leur arriver d'accorder trop d'importance à la masse du savoir — Scaliger pourtant s'en défend[2] — et de se donner l'apparence d'une pédanterie et d'une lourdeur qui ne pouvaient convenir au génie français.

En outre, on a relevé certaines causes plus générales de cette défaveur où est tombée une science autrefois si brillante et si honorée. Je les trouve exposées dans une Revue anglaise en des termes auxquels je ne peux que souscrire. « C'est au XVIIe siècle, y est-il dit, que la France, après avoir tenu pendant longtemps le premier rang en philologie, commence à se détacher de cette science. Le vif éclat dont brille notre littérature nationale produit une sorte d'éblouissement. Toute cette poésie, toute cette éloquence, nourries du lait de la Muse antique, fixent l'attention sur la jouissance que pro-

1. Bœckh, *Encyklopaedie*, p. p. Bratuscheck, p. 303.

2. *Scaligerana* (*Vassanorum*), La Haye, 1666, p. 64, *Casaubonus doctissimus; ego eius discipulus, gustum habeo rerum, sed non doctrinam*. Et souvent il exprime son dédain pour ceux qui « ne font autre chose qu'amasser. »

curent les monuments de l'antiquité et la détournent des problèmes qu'ils posent devant nous. En même temps, le commerce qui s'établit entre la cour et les hommes de lettres, et l'intérêt dont les gens du monde croient honorer les érudits, engagent ceux-ci à prendre autant que possible les dehors et les façons de la cour et du grand monde. C'est de cette époque que datent notre peur excessive de toute apparence de pédanterie, notre fausse honte de tout appareil scientifique, enfin cette étrange et funeste prétention de n'écrire jamais pour les savants seuls, de rendre tout accessible au grand public. On voulait être honnête homme, selon l'expression du temps, et la qualité d'honnête homme, c'est Pascal qui en fait la remarque, exclut la spécialité. La science a nécessairement un côté par où elle est métier : avoir un métier répugne à qui deviendrait par là impropre à frayer avec les grands. On comprend que le XVIIIe siècle, avec sa passion des idées générales, avec ses prétentions philosophiques et son manque de sens historique, ne fût pas fait pour remettre en honneur l'étude scientifique, c'est-à-dire historique, de la civilisation ancienne. S'il a eu ses Fréret et ses Villoison, ce ne pouvait être que des exceptions. La direction générale des études était entre les mains des jésuites ou de leurs semblables, pour qui la littérature ancienne n'a guère été jamais qu'un instrument propre à donner cette éducation toute superficielle, toute verbale, qui est propre à leurs écoles. Enfin le prodigieux retentissement qu'ont obtenu

dans notre siècle certaines réputations littéraires, la considération, le renom, l'influence, que la presse peut donner même à ceux qui n'oseraient rêver la gloire, ont achevé de faire de l'art d'écrire, de ce qu'on appelle le talent, la plus enviée, la plus recherchée des facultés. Aussi ceux que leur vocation appelait à s'occuper de littérature, ne firent pas leur premier souci de comprendre les auteurs anciens, ce qui exige de pénibles travaux d'observation grammaticale et de critique des textes ; ni de tirer de ces auteurs des données exactes sur la civilisation dont leurs ouvrages sont pour nous les principaux monuments, c'est un labeur qu'on peut laisser à d'autres, quitte à venir ensuite mettre en œuvre des matériaux tout prêts. Ils s'appliquèrent avant tout à devenir écrivains eux-mêmes ; à dire des choses fines et frappantes à propos de ces auteurs ; à les goûter, à y admirer des beautés, fût-ce imaginaires, comme le *lacrimae rerum,* que Thurot raillait si agréablement ; à faire preuve d'esprit, et de ce sentiment littéraire dont chacun s'attribue volontiers le monopole, soupçonnant les autres d'en manquer s'ils n'en font pas étalage ; en un mot, à faire de la littérature au lieu de faire la science des littératures anciennes[1]. »

Nous pouvons passer rapidement sur la période anglo-hollandaise. C'est dans les Pays-Bas surtout que nous trouverions notre manière de voir confirmée. Devançant l'Italie, la Hollande avait depuis

1. *Classical Review,* II (1888), p. 49.

longtemps réformé son enseignement, et se trouva plus prête qu'aucun autre pays, vers la fin du xve siècle, à recevoir la bonne semence des lettres renaissantes. Le seul nom d'Érasme, élève de l'école de Deventer, et l'une des lumières de la Renaissance dans le Nord, suffirait à caractériser la situation. Ce solide enseignement classique secondaire offrit les moyens d'organiser de bonne heure un enseignement régulier de la philologie dans les universités de Leyde, Utrecht, Groningue, Louvain, auquel ne manquèrent jamais, durant trois siècles, des professeurs éminents, quelques-uns illustres. Il faut nommer en tête notre Scaliger, qui vécut à Leyde de 1593 à 1609; puis Juste Lipse, les trois Dousa, Daniel et Nicolas Heinsius, Jean Frédéric Gronov, Gérard Jean Vossius, les deux Burmann, Hemsterhuis, Valckenaer, et tant d'autres. Ils cultivèrent tout le champ de la philologie, concentrant cependant leurs efforts sur l'explication et la critique des auteurs, et principalement des auteurs latins ; plusieurs d'entre eux plus préoccupés de recueillir des matériaux que d'en tirer parti, d'autres, au contraire, comme Nicolas Heinsius et Jean Frédéric Gronov, devant compter au nombre des critiques les plus hardis et les plus habiles.

Les caractères dominants de l'école anglaise, représentée par l'un des princes de la philologie, Richard Bentley, puis par Markland, Dawes, Porson, et beaucoup d'autres, sont à peu près les mêmes que ceux de l'école hollandaise, si ce n'est que le grec prend ici le pas sur le latin, que le

danger de se perdre dans la masse des faits et le menu détail est beaucoup moindre, enfin que l'enseignement est moins fermement organisé ; toutes les études quelconques ont en Angleterre un caractère moins professionnel, plus libre et plus varié. Mais aussi, plus qu'ailleurs peut-être, les études classiques ont toujours été honorées comme le plus important et le plus noble des éléments d'une haute culture générale.

Nous voici arrivés, Messieurs, à la période allemande, c'est-à-dire à la période actuelle, dont les représentants les premiers en date, les plus nombreux, et, sauf quelques exceptions très importantes, les plus éminents, sont allemands. C'est en Allemagne que les études relatives à l'antiquité ont pris de la façon la plus visible le double caractère que nous leur avons assigné dans la précédente leçon, celui de science et de science appliquée. Ce caractère s'est formé peu à peu depuis les premiers temps où la Renaissance pénétra en Allemagne ; il éclata vers la fin du siècle dernier et s'affermit de plus en plus en ce siècle. La même manière de voir, ou plutôt la même manière de faire, car les théories varient beaucoup, en Allemagne aussi bien qu'ailleurs, s'est répandue dès lors, à des degrés divers, dans la plupart des autres pays, Scandinavie, Suisse, Autriche, Belgique, Italie, Angleterre, États-Unis d'Amérique, et France.

C'est en Allemagne que les idées et les découvertes nouvelles du XIVe et du XVe siècle furent le plus résolument appliquées à l'enseignement. La

Renaissance allemande fut presque toute pédagogique. Ses principaux représentants sont des régents, comme Jacob Micyllus, Jean Sturm, Jérôme Wolf, Michel Neander, Joachim Camerarius. Quant à Jean Reuchlin, dont le nom se place à côté de celui d'Érasme, s'il occupa dans la vie des positions diverses, il fut aussi professeur pendant longtemps, et exerça une action immense sur l'enseignement. La Renaissance eut une grande influence sur le mouvement religieux qui la suivit de près, la Réforme; et elle fut à son tour mise au service de la Réforme, dont on connaît le zèle pour le perfectionnement et la diffusion de l'instruction. Le second réformateur, l'ami et le conseiller de Luther, Philippe Melanchthon, mérita le nom de *praeceptor Germaniae,* tant il déploya de zèle et d'habileté dans cette œuvre. L'organisation donnée à cette époque à l'enseignement secondaire de l'Allemagne est restée telle, en somme, jusqu'à la fin du siècle dernier. Toujours dès lors, quoique le niveau de l'instruction ait beaucoup varié selon les temps et les lieux, les langues classiques, le latin du moins, restèrent en honneur dans les collèges; toujours, dans les universités, les études classiques furent cultivées dans l'intérêt de ceux qui devaient se consacrer à l'enseignement. Seulement, le fait que les écoles avaient été organisées sous l'influence de la Réforme religieuse, et le plus souvent par les autorités religieuses, fut cause que dans les universités nos études restèrent confondues en grande partie avec les études théologiques. C'étaient pres-

que toujours des étudiants en théologie qui suivaient les cours relatifs à l'antiquité et qui, dans la suite, étaient chargés de l'enseignement dans les collèges. Leurs maîtres en ces matières étaient les uns aussi d'anciens théologiens, comme Ernesti; les autres avaient fait des études de droit, comme Heyne. Différentes voies aboutissaient à l'enseignement classique; la philologie n'était pas, comme elle l'est aujourd'hui, une carrière à part. Elle le devint vers la fin du siècle dernier. C'est le 8 avril 1777 que les Allemands aiment à désigner comme le jour de naissance de la philologie classique. C'est ce jour-là qu'un jeune homme de dix-huit ans, nommé Frédéric-Auguste Wolf, obtint sur sa demande expresse, et non sans peine, d'être inscrit dans les registres de l'université de Gœttingue comme *studiosus philologiae*, étudiant en philologie. Ce n'était pas là un caprice ni un enfantillage. Wolf savait ce qu'il voulait. Trente ans plus tard, dans une œuvre magistrale, *Darstellung der Alterthumswissenschaft*, tableau de la science de l'antiquité, il a exposé sa pensée, après l'avoir mise en pratique pendant vingt ans, avec un succès immense, dans sa chaire de l'université de Halle. Ce qu'il voulait dire en demandant que les études relatives à l'antiquité classique eussent leur nom à elles, c'est qu'elles devaient avoir aussi une existence propre, comme science multiple sans doute — il la divisait en vingt-quatre disciplines — mais une en même temps, et formant un tout, un système, ayant ses limites naturelles et son centre déterminé par la

nature de son objet. Sur ce dernier point, sur le principe d'unité de cette science qu'il a postulée, et, il est permis de le dire à son honneur, qu'il a constituée, Wolf, à mon sens, n'a pas été assez explicite ni assez conséquent. Comme la plupart de ses successeurs, il a reculé devant le mot qui seul indique un véritable principe d'unité, le mot de science appliquée, ou science positive, comme on dit en Allemagne en parlant des sciences analogues, théologie, droit, médecine. Mais s'il a méconnu le principe d'unité, il a vu l'unité de nos études, qu'exprime bien ce nom de science de l'antiquité, et que Wolf définit mieux encore, en même temps que leur diversité, dans les termes suivants : « La science de l'antiquité comprend l'ensemble des études qui nous font connaître les actions et les destinées des Grecs et des Romains, leur état politique, intellectuel et domestique, leur civilisation, leurs langues, leurs arts et leurs sciences, leurs mœurs et leurs religions, leurs caractères nationaux et leurs idées, afin de nous mettre à même de comprendre parfaitement leurs œuvres et nous en approprier la substance et l'esprit, en évoquant la vie antique et en la comparant à celle des âges suivants et à la nôtre [1]. » Vous le voyez, il ne manque qu'une chose à cette définition, c'est de dire plus exactement pourquoi il nous faut cette vive intelligence des œuvres classiques, fondée sur cette

1. F.-A. Wolf, *Darstellung der Alterthumswissenschaft*, Berlin, 1807, p. 30.

exacte connaissance du monde ancien. Il nous la faut, nous l'avons vu, non seulement afin de nous approprier à nous-mêmes la substance et l'esprit des œuvres anciennes, mais particulièrement afin de pouvoir en tirer le fruit qu'on en attend pour l'éducation de la jeunesse. Et c'est bien ainsi que depuis Wolf on l'entend dans la pratique, si on ne le reconnaît pas assez en théorie. C'est sur ce fait que repose depuis cette époque toute l'organisation des études philologiques en Allemagne et dans la plupart des autres pays, chez nous-mêmes aussi, depuis que des études régulières en vue de la carrière de l'enseignement ont été organisées dans nos facultés.

Nous voilà parvenus, Messieurs, au point où il m'importait de vous mener ce soir. Un rapide coup d'œil sur l'histoire des études classiques a justifié les idées que je vous avais proposées dans ma première leçon sur la nature de ces études, sur leur unité, sur leur destination. Vous n'attendez pas de moi que je poursuive leur histoire jusqu'à nos jours ; que je vous entretienne des tendances opposées qui s'y sont encore manifestées dans les deux grandes écoles rivales de Gottfried Hermann et de Bœckh, l'une accordant la prépondérance à l'étude critique, grammaticale et littéraire des textes, l'autre appuyant davantage sur la connaissance de la vie des peuples anciens, leurs institutions, leurs arts et leurs productions de toute sorte. Je ne vous montrerai pas Frédéric Ritschl, le professeur incomparable, peuplant de ses élèves les chaires des

universités et des collèges ; exemple frappant entre tous, à cause de sa puissance exceptionnelle, de l'action que peut exercer, et que doit exercer d'après notre définition, l'enseignement supérieur sur l'enseignement secondaire. Je ne vous parlerai pas davantage de savants hors ligne, tels que Niebuhr et Otfried Müller, Welcker et Gerhard, Lachmann et Madvig, dont les œuvres n'auraient pas produit la moitié de leurs fruits sans cette alliance intime établie entre les différentes sciences qui y sont traitées, sans cet intérêt que rencontrent nécessairement les recherches et les découvertes faites sur un point quelconque d'une science auprès de ceux qui cultivent n'importe quelle autre partie de la même science. Je ne dirai rien enfin de ces œuvres collectives immenses, comme les recueils des inscriptions grecques et latines ; celui des Pères de l'Église latins, de Vienne ; les *Monumenti* de l'Institut de Rome ; ni de ce renouvellement de tous les textes grecs et latins par des éditions critiques ; ni de ces travaux innombrables déposés dans les grandes Revues philologiques et dans les monographies de toute sorte, qui ont de même renouvelé la face des questions historiques, littéraires et archéologiques ; tout autant de choses qu'il eût été impossible d'accomplir et même d'entreprendre sans cette puissante organisation du travail, qui repose sur la conception moderne de la philologie, et sans cette armée de travailleurs initiés aux méthodes et entraînés à la pratique des recherches scientifiques. Ce qui a manqué à notre Institut pour exécuter

avant l'Académie de Berlin son projet d'un *Corpus inscriptionum* latin, ce n'est pas l'état-major, c'est l'armée.

Je n'ajouterai qu'une pensée, qui m'est inspirée par la contemplation de cette activité immense, déployée en notre siècle dans le champ des études classiques, et la valeur véritablement scientifique de la plupart de ces travaux. Vous vous demanderez peut-être comment cet ardent amour de la science et de l'antiquité peut se concilier avec le but pratique que j'ai assigné à nos études ; vous croirez ou que je me suis trompé, ou qu'il a été heureux pour la philologie que Wolf et la plupart de ses successeurs en aient méconnu le but pratique ; vous penserez que j'aurais mieux fait de voiler ce point de vue que de le mettre en lumière si expressément. Je ne suis pas de cet avis, Messieurs. Si le but de vos études est de pouvoir contribuer un jour à répandre la connaissance de cette merveilleuse antiquité, et à rendre la jeune génération capable de prendre en mains, à son moment, le flambeau de la science, y a-t-il là rien qui puisse atténuer, qui ne doive pas exciter au contraire et raviver votre propre amour et de l'antiquité et de la science ? Mais d'ailleurs ce n'est pas une opinion, juste ou fausse, qui décide de ces choses-là. Soyez des esprits terre à terre, attachés aux intérêts vulgaires, et professez les plus hautes doctrines sur la science désintéressée, vous n'en serez pas moins incapables ou indignes de la servir. Au contraire ayez en vous la flamme, ayez l'amour de la vérité,

ayez la passion de connaître, et ne visez qu'à devenir de bons professeurs de sixième : c'est vous qui serez les fidèles de la science ; petite ou grande, vous apporterez votre pierre à la construction de son temple.

TROISIÈME LEÇON

Grammaire, Rhétorique et Poétique.

Après avoir défini la science de l'antiquité ou philologie classique ; après avoir vérifié notre définition par l'histoire, nous allons essayer de montrer comment les différentes parties de cette science se sont constituées ; dans quels rapports chacune se trouve avec les autres et avec l'ensemble ; enfin quelle méthode s'impose à elles par leur subordination à l'idée maîtresse qui les unit. Commençons par déterminer plus exactement que nous ne l'avons fait jusqu'ici les objets de cette science et l'ordre dans lequel il conviendra de les passer en revue.

Vous connaissez les petites éditions Hachette auxquelles le Virgile de Benoist a servi de modèle. Elles peuvent vous faire comprendre assez exactement comment la philologie est devenue ce qu'elle est aujourd'hui. Pendant longtemps, les éditions annotées n'ont renfermé que des notes. M. Benoist, après d'autres, eut l'idée de réunir, sous forme d'introductions, d'appendices et d'index, les renseignements relatifs à la personne de l'auteur, à sa langue, à sa versification, au texte de ses écrits, aux personnages, aux lieux et contrées, aux institutions

dont il parle ou dont il suppose la connaissance. Ce procédé, dans lequel je ne peux voir qu'une erreur, ou tout au moins une exagération, quand il s'agit d'éditions classiques, est pourtant tellement naturel, que c'est, à peu de chose près, celui qu'a suivi la philologie pour se constituer telle qu'elle est aujourd'hui.

Supposez, au lieu d'un seul auteur, ou de quelques livres d'un seul auteur, tous les auteurs latins réunis, et d'autre part tous les auteurs grecs. Prenez dans tous les explications que vous auriez à donner en mille passages au point de vue de la langue. Si vous y introduisez un premier classement, comme on l'a fait pour les « Remarques sur la langue de Tite-Live », vous aurez une grammaire latine et une grammaire grecque ; grammaire encore rudimentaire, peu méthodique, mais ressemblant à certains traités que nous ont laissés les anciens. Vienne ensuite l'habitude d'expositions plus systématiques, vienne surtout l'exemple et la lumière de la linguistique, et la véritable grammaire ne tardera pas à être trouvée.

Observez les procédés de composition et de style chez les prosateurs d'une part et les poètes de l'autre ; rangez vos observations dans un ordre convenable ; tirez-en les enseignements que le sujet comporte ; vous aurez un premier commencement de rhétorique et de poétique grecque et romaine.

Prenez dans tous les poètes d'une même langue les observations sur leur versification, du genre de celles qu'on groupe également dans ces petites édi-

tions sous le titre de « Particularités de prosodie et de métrique » ; réunissez tout cela, ramenez-le à des vues d'ensemble ; essayez d'en découvrir la raison : votre métrique grecque et latine sera faite, sinon parfaite.

Il n'en va pas autrement de l'histoire et de la géographie ancienne ; de ce qu'on a appelé longtemps les Antiquités, et qu'on préfère nommer aujourd'hui les Institutions ; enfin, de la mythologie. Autrefois on disait à l'enfant, en note, ce qu'il avait besoin de savoir sur Hannon, sur Eryx, sur le *iustitium,* sur Feronia, quand il rencontrait ces mots dans le texte. On les a mis ensuite, avec leur explication, dans l'ordre alphabétique. Enfin, M. Homolle, dans le troisième volume du Tite-Live Benoist-Riemann, a détaché de la table alphabétique et rangé par ordre systématique les articles relatifs aux antiquités. Il se trouve donc, à la fin du volume, un petit traité de 139 pages sur le droit public de Rome, peuple, magistrat, sénat ; sur l'administration romaine, finances, armée, marine, justice, religion ; et sur la métrologie, poids, mesures, monnaies et temps. Pourquoi s'arrête-t-on en si bon chemin ? Pourquoi ne ferait-on pas aussi bien, pour ce volume, une petite histoire romaine de l'an 211 à 201 ; une petite géographie des pays où se déroule la guerre ; une petite mythologie des divinités qui y sont mêlées de quelque manière ? On a fait mieux, Messieurs. On a réuni tous ces petits exposés fragmentaires auxquels aurait donné lieu chaque auteur ou chaque volume d'auteur, et l'on

a formé de véritables traités systématiques des antiquités ou institutions grecques et romaines; de la géographie du monde ancien; de la mythologie. Enfin, les événements de la vie publique des deux peuples classiques, dont il faut connaître la succession pour bien comprendre les récits et surtout les mentions accidentelles qu'en font les auteurs anciens; ces événements, racontés d'une manière suivie, formèrent ce qu'on appelle l'histoire grecque et l'histoire romaine.

Il n'est guère d'auteur grec ou latin qui ne parle d'aucune œuvre d'art; il en est dont l'explication exige qu'on recoure constamment à l'étude des monuments de l'art antique qui sont parvenus jusqu'à nous. La réunion des connaissances acquises à cette occasion aurait suffi à constituer une autre branche de la philologie classique, l'archéologie, si d'autres causes ne l'avaient fait naître.

Ce qui se détache le plus naturellement de l'explication d'un auteur, pour la précéder, c'est une notice sur sa vie et ses œuvres, les circonstances où elles ont été produites, les destinées qu'elles ont subies. Le jour où une série de notices de ce genre fut formée, par ordre chronologique, on eut le premier rudiment d'une histoire de la littérature, dont le besoin d'ailleurs se faisait sentir aussi au cours de l'explication, puisque les auteurs parlent les uns des autres et se trouvent les uns vis-à-vis des autres dans des rapports de dépendance divers.

On peut considérer soit comme complément de l'histoire littéraire, soit plutôt comme une nouvelle

face de l'histoire générale, l'histoire de la philosophie et des sciences dans l'antiquité. En tout cas, il est facile de voir que cette histoire aussi serait virtuellement contenue dans un commentaire explicatif général des auteurs anciens.

Enfin, le centre de toutes les études philologiques, c'est, on ne saurait trop le répéter, l'étude des textes mêmes. Cette étude n'est pas seulement, comme pour l'historien, le point de départ; c'est aussi bien le but. Notre connaissance du monde antique, pour la plus grande part, est tirée des textes; tout entière aussi elle doit servir à éclairer les textes, et particulièrement ceux qui sont les principales sources de culture générale pour les peuples modernes. L'étude des auteurs ne peut se mettre en système; elle est l'application de la science philologique et non une de ses parties. Cependant, cette application elle-même forme le sujet de certaines sciences qui montrent comment elle doit procéder; on les appelle la paléographie, la critique, l'herméneutique et l'épigraphie. La paléographie, c'est la science des écritures, comprenant les règles du déchiffrement. La critique, c'est l'ensemble des règles à observer ou des méthodes à employer pour établir les textes. L'herméneutique, c'est la science de l'explication proprement dite, de l'interprétation, ἑρμηνεία. L'épigraphie enfin, c'est de ces trois sciences ce qui concerne une catégorie spéciale de textes, les inscriptions.

Nous venons de passer en revue les diverses sciences dont l'assemblage forme la philologie clas-

sique. C'est la grammaire, la rhétorique, la poétique avec la métrique; l'histoire et la géographie du monde gréco-romain; les antiquités ou institutions de toute sorte, vie publique et vie privée; la mythologie; l'archéologie; l'histoire de la littérature grecque et romaine; l'histoire des sciences et de la philosophie; enfin la paléographie, la critique, l'herméneutique et l'épigraphie. Est-il besoin maintenant de rappeler que de ces sciences, sauf les quatre dernières, qui, par leur essence, sont des sciences d'application, chacune a en même temps sa place marquée, en dehors de la philologie, dans quelque département de la science universelle ou science pure? Nous l'avons assez affirmé dans notre première leçon; nous le ferons voir encore dans la suite à propos de chacune en particulier. Si donc désormais c'est sur l'aspect qu'elles présentent en philologie que nous insisterons surtout, n'oubliez pas, Messieurs, que ce n'en est qu'un aspect. Souvenez-vous que si la philologie est une science appliquée, elle est une science; et que toute science cesse de l'être, si elle perd de vue l'ensemble des choses et leur enchaînement naturel. Ne vous croyez pas philologues accomplis, si la philologie vous suffit; si l'étude de chacune de ses parties ne vous entraîne pas au-delà de ses limites, sur la voie qui mène, à perte de vue, au but dernier de toute connaissance.

En philologie, les sciences que nous avons énumérées, naissent, comme on vient de le voir, indépendamment les unes des autres, de l'étude même des textes; elles en sont à la fois le résultat et la

condition. Chacune donc se produisant de son côté et toutes simultanément, dans quel ordre les rangera-t-on? Comment en faire un système, dont les parties se suivent dans un ordre rationnel et semblent procéder les unes des autres? Telle est la question qu'on s'est posée souvent et à laquelle on a donné diverses réponses. Les plus connues sont celles de Wolf et de Bœckh, ce dernier surtout très préoccupé de trouver une ordonnance parfaitement logique. Ajoutez-y le plan de Freund, dans son *Triennium*, celui de S. Reinach, dans son *Manuel*, et celui d'Iwan Müller, dans son *Handbuch*. Tous ces plans sont d'autant plus artificiels qu'ils sont plus réguliers; certains sont fondés sur des considérations subtiles, si ce n'est évidemment fausses. En raison même de leur nature et de leur origine, les sciences philologiques ne forment pas tant une chaîne qu'un cercle; elles se groupent toutes autour de leur centre commun, l'étude des textes. Dans ce cercle, l'ordre de succession est peu important. Tout ce qu'on peut demander, c'est qu'il ne choque pas trop nos habitudes de répartition et de disposition logique; c'est que les sciences dont les objets se ressemblent soient groupées ensemble, par masses homogènes, sinon par séries symétriques. C'est là uniquement ce que nous nous proposerons. Nous formerons trois ou quatre grands groupes, en rapprochant les disciplines qui vont le plus naturellement ensemble. Le premier sera composé de la grammaire, de la rhétorique et de la poétique, y compris la métrique; le second, de l'histoire, des

antiquités ou institutions, et de la mythologie; le troisième, de l'histoire de l'art et de la littérature. Une dernière leçon sera consacrée à l'examen des sciences méthodologiques, telles que paléographie, critique, etc., et à quelques conseils pratiques sur l'explication des auteurs.

Dès aujourd'hui, nous allons aborder, afin de n'avoir pas l'air de la redouter, celle de ces sciences qui est, sinon la moins aimable, du moins, je le crains bien, la moins aimée, la grammaire.

I

La plupart de ceux qui ont essayé, depuis un demi-siècle, de définir et de délimiter la philologie classique, se sont attachés à la distinguer de la linguistique. Il est presque incroyable qu'on en soit encore à éprouver le besoin de justifier une telle distinction. C'est pire que si l'on avait à prévenir la confusion entre la médecine et la physiologie. Il est vrai qu'un très grand et très illustre savant a pu commettre une telle confusion. Ce n'en est pas moins une méprise énorme. Et, je le répète, confondre la linguistique et la philologie classique est pire. Le terrain commun à ces deux sciences est encore plus restreint, si possible, que celui qui l'est à la médecine et à la physiologie. On était excusable à la rigueur dans les premiers temps, quand le nom même de philologie comparée qu'on donnait à la linguistique pouvait tromper, et que, de fait,

la linguistique ne s'étendait guère au-delà du groupe indo-européen, dont le latin et le grec forment une partie considérable; quand d'autre part la philologie classique n'était pas encore en possession assurée de tout son domaine, et qu'on pouvait croire, en y jetant de loin un regard distrait, que l'étude des langues en était aussi tout ou presque tout l'objet. Mais depuis lors l'horizon de la linguistique s'est étendu; les langues aryennes n'y figurent plus au premier plan que grâce à ces circonstances fortuites, qu'elles sont les plus généralement connues, qu'on a fait sur elles les premières découvertes, et qu'elles possèdent, plus que d'autres groupes, des documents de leur état ancien. D'autre part, la philologie classique est affermie dans toutes ses positions et s'étend bien au-delà du domaine de la grammaire. Il devrait être inutile désormais de revenir sur la distinction à faire entre ces deux sciences.

En effet, si l'on considère d'abord la surface occupée par chacune, il est facile de se convaincre que le terrain qui leur est commun, l'étude des langues grecque et latine, ne forme qu'une portion relativement restreinte de chacune. Pour indiquer des mesures toutes matérielles, dans l'Encyclopédie de la philologie classique de Bœckh, 77 pages sur 803 sont consacrées à l'étude des langues anciennes; dans celle d'Iwan Müller, moins d'un volume sur neuf; dans le Manuel de M. Reinach, 50 pages sur 380. D'autre part, dans le Précis de linguistique de Frédéric Müller, ces deux langues

tiendront peut-être un centième de tout l'espace; même dans la grammaire comparée des langues indo-européennes, qu'on a trop souvent le tort de viser seule quand on parle de linguistique, le grec et le latin ne sont que deux sur huit ou neuf. Tout le reste de la philologie classique n'a aucun rapport avec tout le reste de la linguistique.

Mais cette différence d'étendue n'est que la conséquence d'une différence plus importante. La linguistique est une science dont l'unité réside dans son objet, tandis que la philologie classique n'a d'unité que par son application. Inutile d'insister davantage sur ce dernier point, à l'examen duquel nous avons consacré toute une leçon. Et quant à l'unité de la linguistique, en faut-il une démonstration expresse? Sans doute, le langage a un élément physiologique et un élément psychologique; la linguistique ne doit négliger ni l'un ni l'autre; elle confine même à l'acoustique. Mais quelle est l'action humaine qui ne se produise par des organes et ne suppose par conséquent, pour être parfaitement comprise, la connaissance du fonctionnement de ces organes? La langage n'en est pas moins une chose à part, un objet d'étude aussi nettement déterminé et délimité que les beaux-arts, par exemple, ou le droit; bien plus que la religion.

Enfin, pour autant même que l'objet de la linguistique et de la philologie classique est identique, la méthode de l'une et de l'autre est différente; en sorte que l'étude du grec et du latin en linguistique et la grammaire grecque et latine en philologie ne

se confondent pas. Elles se complètent plutôt et se prêtent un mutuel appui. C'est ce dont nous allons nous rendre compte en passant aux questions qui doivent faire le principal sujet de notre entretien d'aujourd'hui. Quelle est la place de la grammaire dans la philologie classique? Comment convient-il d'étudier la grammaire?

Le rôle de la grammaire dans nos études est capital. La grammaire est l'un des fondements, on pourrait presque dire, le fondement de toute interprétation sérieuse des textes; et quelle est la science relative à l'antiquité qui ne repose sur l'étude des textes? Dans l'histoire littéraire, songez à tous les problèmes dont la solution dépend, tout ou partie, de la grammaire. L'époque et la patrie des poèmes homériques, leur composition même, unique ou multiple et successive, est une question de grammaire, puisque c'est entre autres d'après le mélange des dialectes qu'on en juge. La chronologie des dialogues de Platon devient une question de grammaire, depuis qu'on cherche à la déterminer d'après l'emploi qu'il fait de certaines locutions, des particules, etc. L'attribution du Dialogue des orateurs à Tacite, ou celle qu'on a récemment tentée de la Guerre d'Afrique à Pollion, est encore une question de grammaire, puisque c'est en grande partie à des ressemblances ou des dissemblances de syntaxe et de vocabulaire que sont empruntés les arguments pour ou contre. Il serait facile de rappeler des faits tout aussi probants pour les autres disciplines. La grande inscription récemment trou-

vée à Gortyne, si importante pour l'histoire des institutions en Grèce, qu'en aurait-on tiré sans la grammaire pour guide dans le déchiffrement de ce dialecte peu connu ? L'inscription de Duilius avait été déclarée apocryphe d'après son caractère paléographique : voici maintenant un savant critique qui s'appuie sur des raisons grammaticales pour affirmer qu'elle remonte bien réellement au IIIe siècle avant Jésus-Christ[1], et a été seulement recopiée au Ier siècle de notre ère. On ne saurait trop se pénétrer de cette vérité que pour le philologue, et même pour le littérateur, s'ils ne veulent s'égarer ou rester à la surface, l'exacte connaissance de la grammaire grecque et latine est d'une nécessité absolue et constante dans toutes les parties de leurs études.

Ce fait, pour le remarquer en passant, suffirait à réfuter ceux qui ne voient dans la philologie qu'une science purement historique, un segment de l'histoire générale, l'histoire des Grecs et des Romains conçue largement comme histoire à la fois politique, littéraire, religieuse, etc. Concevez si largement que vous le voudrez l'histoire d'Angleterre, d'Espagne, et même d'Égypte ou d'Assyrie ; exigez que l'historien, pour faire un travail de première main, sache parfaitement l'anglais, l'espagnol, l'égyptien, ou l'assyrien ; est-ce que cependant vous oserez affirmer que la grammaire anglaise, espagnole, égyptienne ou assyrienne fasse partie de l'une de ces histoires ?

Il est un autre point de vue auquel vous avez à

vous préoccuper de connaître à fond vos deux grammaires. C'est que vous serez appelés à les enseigner. Je sais bien que les classes de nos lycées et de nos collèges sont divisées en classes de lettres et classes de grammaire. D'où l'on pourrait inférer que les professeurs de troisième, de seconde et de rhétorique, estimant la besogne faite par leurs collègues de la division de grammaire, seraient libres de se dispenser d'enseigner la grammaire. Mais s'il est une désignation impropre dans toute l'organisation de notre instruction publique, qui n'en manque pas, c'est celle-là. Elle l'est doublement, depuis qu'on commence le latin en sixième, le grec en cinquième, avec moins d'heures par semaine à y consacrer qu'autrefois. *Vtinam essem bonus grammaticus,* s'écriait le grand Scaliger, au comble de la gloire[1]. Nos collégiens, à l'âge de treize ans, après trois ans de latin, diront : Je sais ma grammaire, moi; je vais faire maintenant de la littérature? Les programmes corrigent en quelque mesure le mauvais effet que produisent les noms des divisions du lycée, en recommandant une révision de la grammaire latine en troisième, de la grammaire grecque en seconde. Usez au moins de cette concession, Messieurs, si vous voulez que vos élèves arrivent au baccalauréat avec un peu de latin et une teinture de grec. En rhétorique, si vous ne pouvez faire de la répétition de la grammaire un exercice spécial, insistez d'autant plus sur la

1. *Scaligerana (Vertuniani),* Groningue, 1669, p. 86.

grammaire dans l'explication des auteurs. Celle-ci, si elle n'est strictement grammaticale, ne peut être que ce que nous la voyons devenir davantage chaque année au baccalauréat, affaire de bonne chance, divination, passez-moi le mot, ânonnement. D'ailleurs en elle-même l'étude grammaticale des langues anciennes a son utilité, et une utilité qui devient plus grande à mesure que les élèves avancent en âge. Il n'est pas de meilleure gymnastique de l'intelligence, il est peu d'exercices aussi utiles pour préparer les jeunes esprits aux travaux qu'ils auront à accomplir une fois arrivés à leurs études spéciales. Il faut seulement que le maître se tienne également éloigné des vieilles routines et de nouveautés qui seraient au-dessus de la portée des élèves, comme en général de tout appareil d'érudition, de l'abus des termes techniques, des étymologies hasardées ou simplement inutiles, des rapprochements ingénieux plutôt que justes, de tous ces jeux de l'imagination qui ne sont nulle part plus dangereux qu'en grammaire.

Comment doit-on, à la Faculté, étudier la grammaire? Il y a trois manières de l'étudier. La première a pour but d'apprendre à parler ou à écrire les langues. La seconde se propose de rendre possible l'intelligence exacte des textes. La troisième n'a d'autre fin que la connaissance même des langues, considérées comme objet suffisamment digne par lui-même des investigations de la science. La linguistique ne connaît que ce dernier point de vue; la philologie doit les adopter tour à tour tous

les trois; mais c'est le second qui lui est vraiment propre.

Vous êtes obligés d'apprendre la grammaire, non pas pour parler grec, ni même latin, puisque cet usage est complètement aboli en France en dehors des séminaires du clergé, mais pour écrire en l'une et l'autre langue; thème grec et thème latin, dissertation latine. Et cette obligation incommode, mais salutaire, vous est imposée pour deux raisons. La première, c'est que vous serez appelés à enseigner les langues anciennes par le même procédé dans les classes. Car c'est une grande erreur, quoique très répandue aujourd'hui, de croire que le but de l'enseignement classique étant de lire les auteurs, il est inutile d'apprendre à écrire en latin. Cette erreur fait trop abstraction d'abord de l'utilité qu'a pour les enfants l'étude des langues anciennes, indépendamment du profit à tirer des auteurs. Et puis elle est en contradiction avec une expérience séculaire, c'est que des langues qui ont une grammaire aussi caractérisée et aussi différente de la nôtre que le latin et le grec, avec leur riche flexion et leur syntaxe compliquée, ne s'apprennent pas suffisamment, pour la lecture elle-même, par la lecture; il y faut des exercices d'imitation. Ce qui fait la supériorité pédagogique des langues anciennes, c'est que, grâce à leur structure grammaticale, le sens de chaque phrase peut être trouvé méthodiquement, analytiquement. Mais l'enfant ne s'empare vraiment de cette méthode et n'en prend l'habitude, qu'en s'exerçant aussi à la synthèse, en se familiarisant,

par l'imitation, avec la structure grammaticale qui doit, à la lecture, lui servir de clef. Gardez-vous donc bien, je vous le conseille et vous en conjure, de négliger le peu d'occasion que vous aurez de faire faire à vos élèves des exercices grecs et latins, des thèmes, pour employer le bon vieux mot aujourd'hui mal porté.

En second lieu, on demande aux étudiants ès lettres d'apprendre leur grammaire en vue d'écrire eux-mêmes en grec et en latin, et cela aussi je vous conseille et je vous supplie de ne pas le négliger, parce que le lycée, si bien qu'il ait résisté aux effets regrettables de certaines réformes, n'a pu vous donner une habitude suffisante de la composition latine et de la traduction en latin et en grec. Vous ne devez pas seulement posséder cet art aussi bien que vos futurs élèves, mais beaucoup mieux, puisque vous aurez à le leur enseigner, et aussi parce que vous devez vous élever bien au-dessus d'eux pour l'intelligence des auteurs. Or, celle-ci, si haut qu'on monte, gagne toujours à mesure qu'on se familiarise avec la pratique de la langue.

Mais je conviens que cette pratique n'est qu'un moyen. Le but, pour l'étudiant comme pour le collégien, c'est l'étude des textes. Que pour celle-ci une connaissance exacte de la grammaire soit nécessaire, il serait oiseux de s'arrêter à le démontrer. Mieux vaut passer tout de suite à une question plus sujette à discussion, à savoir quel est le caractère propre de cette grammaire philologique, et comment elle se distingue de l'étude des langues

grecque et latine qui forme l'un des objets de la linguistique. Quelques savants éminents prétendent qu'il n'y a aucune différence réelle ; qu'il y a lieu tout au plus à établir une division du travail[1]. Il me semble que, si la différence est moins grande qu'entre la philologie et la linguistique, elle est encore considérable, et se constate à première vue.

Le linguiste étudie les langues pour elles-mêmes, comme manifestation de l'esprit humain. Aussi, le latin et le grec n'ont pas pour lui plus d'intérêt que l'arménien ou l'albanais, s'il se borne au groupe des langues indo-européennes ; que l'arabe ou le chinois, s'il cultive un champ plus vaste. Le philologue voit dans l'étude des langues non pas exclusivement, sans doute, mais principalement, un moyen ; le moyen de connaître exactement la pensée de certains écrivains dont les œuvres sont pour nous la source d'une culture supérieure. Aussi ce sont exclusivement les langues de ces écrivains-là, le latin et le grec, qui l'intéressent directement ; les autres, pour autant seulement qu'elles servent à mieux comprendre celles-là. Dans le latin et le grec, toutes les époques ont une égale importance pour le linguiste, ainsi que tous les dialectes ; tout est pour lui sur le même plan. Pour le philologue, au contraire, l'intérêt se concentre sur certaines périodes du grec et du latin et sur certaines manières de les parler. Le linguiste aura de la préférence pour les vestiges de la langue la moins cul-

1. K. Brugmann, *Griechische Grammatik,* 2e éd., p. 3 et 6.

tivée, la moins littéraire. Le philologue portera son attention avant tout sur la langue employée dans la littérature. Enfin, tout ce qui est individuel ou personnel, dans la langue, est nul et non avenu pour le linguiste, si ce n'est en tant qu'il y observe le fait même de l'individualisation dans le langage; que l'homme qui individualise s'appelle Homère ou Chérile, Virgile ou Mévius, peu lui importe. Pour le philologue, c'est, au contraire, ce qui importe le plus, car c'est cette grammaire individuelle, s'il est permis de s'exprimer ainsi, qui lui sert le plus pour l'intelligence des écrits, pour la critique des textes, pour la détermination de l'époque, et souvent de l'auteur d'un ouvrage ; toutes choses essentiellement comprises dans sa tâche et dont le linguiste ne se soucie pas le moins du monde. Les parties même de la grammaire n'offrent pas un égal intérêt à l'un et à l'autre. La phonétique jouit en toute première ligne des faveurs du linguiste, parce que c'est là qu'il réussit le mieux à observer des faits d'une portée générale, ou des lois, comme on dit; puis vient la morphologie, tandis que la syntaxe a été jusqu'ici fort négligée. C'est juste l'inverse pour le philologue, que la phonétique touche peu, la morphologie davantage, et la syntaxe plus que le reste, parce que c'est là principalement le domaine de l'individualité.

La méthode même, la manière de traiter les questions sera différente. Soit la déclinaison latine, puisque c'est le sujet qui nous occupe cette année dans un autre cours. Le philologue commencera

par recueillir les formes existantes, en notant rigoureusement les auteurs qui ont employé celles qui ne sont pas d'un usage commun; car cet emploi contribuera à caractériser ces auteurs. Il distinguera les formes archaïques des formes classiques, post-classiques et néologiques; les formes usitées en prose et celles qui sont admises en poésie. Enfin, pour expliquer les formes, il procédera par voie analytique, en remontant dans les âges, et, s'il ne trouve pas, dans le domaine du latin, l'explication cherchée, il empruntera des lumières aux dialectes voisins, et enfin aux langues congénères. Le linguiste, au contraire, qui opère à la fois sur plusieurs langues, suivra la méthode inverse. Il commencera par rapprocher les traits communs à plusieurs langues, et, partant de là, il cherchera à éclaircir ce qui est particulier à chacune. Il suivra les transformations d'un suffixe indo-européen d'âge en âge, et finira par le reconnaître dans une désinence casuelle latine. Il sera plus curieux encore de formes rares que le philologue, mais sans se soucier de savoir qui les a employées, dans quel genre littéraire, et en vue de quel effet de style.

Mais en voilà assez sur les différences. N'oublions pas que nous avons fait un devoir au philologue d'envisager la grammaire grecque et latine non seulement d'après sa propre méthode, mais aussi à la façon du linguiste. D'ailleurs, il sera amené forcément, s'il n'a pas fait de la linguistique lui-même, à emprunter au linguiste des renseignements sur

les autres langues indo-européennes, afin d'éclairer par elles ce qui reste obscur tant qu'on s'en tient au grec et au latin seuls. Mais lui-même ne considère pas la langue uniquement comme moyen d'expression à l'usage des individus. La langue d'un peuple est une des manifestations les plus intéressantes de son esprit, et voulant connaître, comme nous l'avons dit, la vie tout entière des deux peuples classiques, il ne négligera pas plus leurs langues, chacune dans son ensemble, comme produit de l'esprit national, qu'il ne laissera de côté leur droit, leur religion ou leurs beaux-arts. Il reste toujours une nuance, vous le voyez. C'est une nation que le philologue cherche à connaître par sa langue, ce n'est pas l'être humain qu'il étudie dans le phénomène du langage. Mais c'est la langue comme telle, la langue comme produit qu'il examine, aussi bien que le linguiste ; c'est sa structure, son mécanisme, son fonctionnement. De cette similitude du but découlera la similitude de la méthode. En même temps que le but pratique des exercices écrits, en même temps que le but plus élevé de la lecture des auteurs, le philologue poursuit, dans l'étude de la grammaire, un but de science pure, et à cet effet il adopte la méthode de la science pure.

Dès l'antiquité, suivant les temps, les hommes et les circonstances, chacune des trois manières d'étudier la grammaire a été tour à tour en faveur. Platon, dans le Cratyle, nous offre un premier et bien rudimentaire essai de la troisième. C'est le langage comme phénomène et ses rapports avec la

pensée qu'il examine ; c'est l'une des fonctions de l'esprit humain qu'il veut connaître. Dans l'étroit horizon où il était enfermé, puisqu'il ne connaissait qu'une seule langue ; avec le peu de travail analytique appliqué jusqu'alors à cette seule langue, et aussi avec sa propre disposition d'esprit toute spéculative, sa tentative ne pouvait aboutir. Il a fallu le labeur de bien des siècles, et des circonstances toutes nouvelles pour qu'on pût la reprendre avec quelques chances de succès. Il nous est facile, après coup, de le comprendre. Les anciens, et aussi, jusqu'à ce siècle, les modernes, ne pouvaient guère s'en rendre compte, et ont continué à s'acharner plus ou moins inutilement sur des problèmes pour la solution desquels les éléments leur manquaient.

La grammaire proprement philologique est celle que les Grecs ont surtout cultivée, et non sans succès. Nous avons vu comment leur ancienne littérature formait en grande partie la base de l'instruction de la jeunesse. Pour faire valoir cette littérature, disons même d'abord, pour la faire comprendre, il furent amenés à en étudier la langue, à remarquer les mots ou archaïques ou de dialectes différents. D'un autre côté, s'appuyant sur l'analyse logique des philosophes, on poursuivit avec zèle la distinction des parties du discours, et l'on réussit tant bien que mal à se débrouiller dans la flexion et la dérivation. Ces divers résultats ne tardèrent pas à s'assembler en corps de doctrine, et finirent par prendre une forme systématique. Le cadre de

la grammaire telle qu'on l'expose aujourd'hui est à peu près celui qu'a tracé Denys de Thrace (environ 100 avant Jésus-Christ.)

L'étude pratique de la grammaire, qui a pour but d'apprendre à parler et à écrire une langue, s'est plus visiblement développée chez les Romains. Ceux-ci ont reçu des Grecs la grammaire savante toute faite. Ils n'ont eu qu'à appliquer à leur langue les théories des Grecs et à faire sur les poètes et les écrivains latins des observations analogues à celles que les Grecs avaient faites sur les leurs. Mais ces théories prennent plus volontiers qu'en Grèce le tour pratique de règles, de préceptes pour l'art d'écrire. Voyez la grande controverse des analogistes et des anomalistes. La question entre eux était au fond de savoir si tout dans le langage est rationnel, strictement conforme à certaines lois, comme on dirait aujourd'hui, ou s'il y a un élément irrationnel, livré au caprice de l'usage, en d'autres termes, si les exceptions grammaticales ne sont qu'apparentes, attribuables à ce que les règles sont imparfaitement formulées, ou si elles sont réelles et irréductibles. En définissant ainsi l'objet de cette fameuse controverse, je la traduis peut-être en termes trop modernes. Mais je ne crois pas exagérer en affirmant que pour les Grecs c'était primitivement et principalement une question de théorie. Elle devint beaucoup plus une question pratique chez les Romains. Ils ne se demandèrent pas tant si l'analogie règne de fait dans le langage, que si l'on doit l'observer. Les uns voulurent imposer un

nominatif *robor*, *ebor*, d'après les cas obliques, d'autres un pluriel *robura* et *ebura*, d'après le nominatif singulier. César lui-même, dans son ouvrage sur l'analogie, paraît l'avoir entendue ainsi. Les quelques fragments qu'on en possède sont des préceptes.

Chez les modernes, le point de vue pratique et le point de vue scientifique ont naturellement prédominé tour à tour suivant les préférences personnelles, et aussi suivant l'idée qu'on se faisait du but et de la nature des études classiques. Les humanistes de la Renaissance, et particulièrement de la Renaissance italienne, préoccupés de faire revivre l'éloquence romaine, convertirent la grammaire latine en un code de style cicéronien. C'est l'époque des *Elegantiae linguae latinae,* des *Cornucopiae,* etc. Nos grands philologues français du xvie siècle, en apportant plus de rigueur dans la critique et l'explication des textes, en demandant aux auteurs de leur faire connaître l'antiquité plus que de leur servir de modèles pour la continuer, furent amenés, plus encore que les derniers venus des Italiens, à développer la grammaire comme auxiliaire de l'interprétation et de la critique. L'art de parler et d'écrire en latin, et même en grec (encore aujourd'hui on fait des vers grecs en Angleterre), fleurit richement chez les Anglais et les Hollandais. Cependant eux aussi, grâce à leur ardeur pour la critique et l'interprétation des textes, contribuèrent puissamment à étendre et à préciser la connaissance de la grammaire grecque et latine

qu'on devait aux Casaubon et aux Lambin. Et cependant notre siècle a vu s'accomplir encore un double progrès de la plus haute importance : d'une part, une véritable science de la linguistique fut fondée; de l'autre, on appliqua à la grammaire proprement philologique la méthode historique.

La linguistique date de 1816, année où parut le célèbre ouvrage de Bopp sur la conjugaison indo-européenne. Elle a fait depuis lors des progrès considérables et continus, en étendue et en profondeur, mais toujours dans la ligne tracée dès l'origine, ce qui semble prouver qu'elle avait trouvé sa vraie voie. La philologie classique se tint longtemps sur la réserve, parfois même elle manifesta une sourde hostilité. Enfin cependant il fallut bien reconnaître qu'on avait beaucoup à apprendre de la science nouvelle. C'est G. Curtius, pour le grec, et W. Corssen, pour le latin, qui servirent surtout de médiateurs. Aujourd'hui, il est admis que la philologie doit emprunter à la linguistique, ou, ce qui vaudrait mieux, que le philologue doit se faire linguiste; de même que pour les institutions il doit se faire juriste, connaisseur d'art pour l'archéologie. Il est trop évident, dès qu'il s'agit de dépasser la simple constatation des faits grammaticaux, dès qu'on veut les expliquer, ne fût-ce que par une exposition rationnelle, qu'on se priverait du secours le plus précieux en refusant d'éclairer le grec et le latin par la comparaison des langues congénères. Toute la question est de savoir si la grammaire grecque et latine que nous avons à étudier n'est

que linguistique, ou si elle est aussi linguistique. Je vous ai dit tout à l'heure quelle est mon opinion sur ce point.

Quelque temps après la naissance et la première croissance de la linguistique, mais indépendamment d'elle, grâce surtout à l'influence de Lachmann et plus encore de Ritschl, la grammaire grecque et latine, obéissant à une tendance générale des sciences morales dans notre siècle, se fit grammaire historique. On peut voir jusqu'à des rudiments prendre ce titre aujourd'hui bien porté. Que signifie l'épithète nouvelle? C'est qu'au lieu de considérer le grec et le latin comme une seule et même chose respectivement pendant un millier d'années, ou même seulement pendant deux ou trois cents ans, et d'attribuer au grec, au latin, indistinctement toutes les formes et les constructions dont on trouve des exemples pendant tant de siècles, on a appris à discerner les temps. On s'est aperçu que la κοινή se distingue très sensiblement de l'attique, et que le latin du premier siècle après Jésus-Christ ne diffère pas moins de celui de Cicéron et de Lucrèce, que le français du XVIIIe siècle diffère de celui de Pascal et de Corneille. Aussi ne se contente-t-on plus de dire : le parfait grec se forme par aspiration de la consonne finale du radical, si cette finale est une gutturale ou une labiale; on dit : depuis Hérodote et les tragiques, des parfaits de cette sorte commencent à se répandre. On n'appelle plus le participe en *dus* participe futur ; on enseigne que depuis la fin du IIIe siècle après Jésus-Christ ce participe

prend la valeur d'un participe futur. Et ce n'est pas sur tel ou tel point seulement qu'on procède ainsi. La grammaire entière s'exprime avec les mêmes précautions. Vous connaissez la Syntaxe historique de Dræger, où chaque construction est suivie de siècle en siècle dans ses applications et ses modifications diverses. Les autres grammaires, sans adopter la même ordonnance, ne peuvent pourtant se soustraire à l'obligation de distinguer les âges beaucoup plus exactement qu'on ne le faisait autrefois. A plus forte raison toute recherche spéciale sur un point quelconque, soit de syntaxe, soit de morphologie, doit procéder de même. On pousse l'exactitude plus loin. Dans une même période, on remarque des différences entre les pays de même langue; d'autres, entre les écrivains; d'autres enfin entre plusieurs époques de la vie d'un même auteur. Ce n'est plus que dans les grammaires élémentaires qu'on donne les règles pour le grec, pour le latin, tout court; et là même on sous-entend qu'il s'agit du grec attique du ɪvᵉ siècle, du latin de la ville de Rome du ɪᵉʳ siècle avant Jésus-Christ. Grâce à ces habitudes grammaticales nouvelles, une notion importante s'imprime à l'esprit. Une langue ne nous apparaît plus comme une création achevée à un moment donné, qui subsiste quelques siècles, puis décline et disparaît; mais bien plutôt comme une végétation qui se renouvelle sans cesse, sans même attendre, comme les feuilles des bois, auxquelles Horace compare les expressions, le retour des années. Il ne reste qu'un pas à franchir pour

faire de cette grammaire historique du grec et du latin une histoire des langues grecque et latine. Si l'on n'a osé encore entreprendre un tel ouvrage dans son ensemble, plusieurs jalons en sont posés.

La grammaire se divise ordinairement, et assez naturellement, pour les langues à flexion, en phonétique, morphologie et syntaxe. Il serait plus rationnel de n'en faire que deux parts, phonétique et sémantique, la science des sons par lesquels nous exprimons des idées et celle du sens que nous attachons à ces sons. La morphologie se partagerait entre ces deux sciences ; la syntaxe et ce qu'on appelle aujourd'hui la sémantique, formeraient des subdivisions de la seconde. En effet, que le sens donné au son porte sur le corps du mot, que nous appelons le radical ou la racine ; qu'il porte sur les suffixes ou préfixes, dans les langues qui en ont, ou enfin sur des termes auxiliaires et sur l'ordre des mots, il n'y a pas là de différence absolue. Mais la triple division dont j'ai parlé est adoptée dans la science aussi bien que dans le rudiment et subsistera sans doute longtemps. Pourtant, sans parler d'autres inconvénients qu'on peut lui reprocher [1], le cadre qu'elle forme n'enferme pas certaines parties de la grammaire, auxquelles il a fallu faire une place à part. Je ne veux pas parler de l'orthoépie et de l'orthographe, qui ne sont que des observations de phonétique détachées de celle-ci et réunies pour

1. Comp. Max Bonnet, *Le Latin de Grégoire de Tours*, Paris, 1890, p. 329.

l'usage pratique de l'enseignement. Je veux dire surtout la sémantique, ou, comme on l'a appelée aussi, la sémasiologie.

La sémantique, ou science de la signification des mots, est encore dans son enfance. Jusqu'à nos jours, on en a pratiqué plutôt qu'étudié les principes, en composant les dictionnaires. La plupart des lexicographes n'ont guère suivi qu'une sorte d'instinct, ou des opinions tout empiriques, en étudiant la dérivation des significations diverses des mots. Dans ces derniers temps, on a cherché de différents côtés à introduire une méthode plus sévère dans ce travail, et à découvrir les lois d'après lesquelles le sens des mots se modifie et insensiblement se transforme. Il est certain qu'il y a là tout un domaine à conquérir. Mais ce sera un domaine de la grammaire, et non pas seulement d'une discipline nouvelle, la lexicographie, à laquelle on commence à accorder une place spéciale parmi les sciences philologiques, et dont je ne méconnais pas l'utilité. Il est désirable que ceux qui auront à se servir de dictionnaires toute leur vie et à apprendre à d'autres à s'en servir, soient mis eux-mêmes au courant des difficultés que rencontre le lexicographe et des principes d'après lesquels il doit s'efforcer d'en triompher.

Vous voyez, Messieurs, que la méthode grammaticale, malgré la haute antiquité de la grammaire, est encore mal assurée sur plusieurs points. On a cherché à porter remède à ce défaut en traitant à part les questions de méthodologie, et certains

savants, surtout ceux de la nouvelle école, insistent avec raison sur la nécessité de les étudier. « Il est impossible, dit M. Brugmann, de saisir les évolutions d'une langue d'après ses monuments placés les uns à la suite des autres dans l'ordre chronologique, si l'on n'a auparavant étudié à fond la nature du langage en général et les conditions de son développement[1]. » C'est fort bien pensé, sauf ce mot d' « auparavant », qui n'est pas heureux. Il faut étudier à fond la végétation en général avant de pouvoir comprendre la croissance d'une seule plante ! Et sur quoi donc étudiera-t-on cette végétation en général ? Où prendre une idée exacte de la nature du langage et de la façon dont il évolue, si ce n'est sur des langues particulières ? Si les idées générales sur ces sujets ne sont obtenues par voie inductive, si elles ne sont abstraites des faits observés, il est clair qu'elles ne sauraient être que des opinions préconçues, qui ont mille chances contre une de fausser l'observation au lieu de la diriger. Mais la vraie pensée de M. Brugmann, que nous acceptons, est sans doute un peu différente. Il veut dire d'une part que les observations du grammairien doivent s'étendre à plusieurs langues à la fois, et d'autre part, qu'il faut, à mesure que l'étude des faits particuliers le permet, en tirer des conclusions générales, qui éclaireront les recherches ultérieures, mais qui, à leur tour, devront être vérifiées par ces recherches.

1. K. Brugmann, *Griechische Grammatik*, 2e éd., p. 7.



Examinons l'un de ces caractères généraux de l'évolution des langues, sur lequel cette nouvelle école revient beaucoup, qu'elle croirait volontiers avoir découvert, l'analogie. L'analogie joue un rôle considérable dans l'histoire du langage. Le nombre des phénomènes qui s'expliquent par son intervention va sans cesse croissant. Mais où l'a-t-on prise, cette idée de l'analogie, si ce n'est dans certains faits où elle sautait aux yeux? De ceux-là, on l'a transportée aux autres. Il était évident que si nous disons non plus je treuve, tu treuves, comme je meurs, tu meurs, mais je trouve, tu trouves, c'est par analogie avec nous trouvons, vous trouvez. Il était peut-être un peu moins facile de voir, mais on l'a compris d'après ce premier exemple, que nous aimons, pour nous amons, s'est dit par une analogie inverse, d'après j'aime ou j'aim. Enfin, une fois assuré par une série de cas semblables qu'en effet l'analogie exerce une action très considérable sur le langage, on a fait intervenir cette action dans des cas où elle est moins manifeste et où l'on avait d'abord cherché des explications différentes.

Il n'en est pas tout à fait de même d'un autre de ces principes généraux dont on parle beaucoup; c'est cette doctrine que les lois phonétiques sont absolues, ou qu'elles ne souffrent pas d'exceptions. Ce n'est pas là une conclusion tirée des faits; c'est un axiome, ou une présomption, ou plutôt, dans les termes où on l'exprime, ce n'est qu'une tautologie. Il est clair qu'une loi, si elle n'est pas absolue, n'est pas une loi dans le sens que donnent à ce mot les

sciences physiques, à qui la linguistique l'emprunte. Si elle paraît avoir des exceptions, c'est qu'elle est mal formulée; c'est qu'elle n'est pas véritablement une loi. Il va sans dire que les mêmes causes dans les mêmes conditions produisent les mêmes effets, ou du moins c'est une supposition générale de toute science. On a été amené peut-être à la faire après avoir observé dans des milliers de cas qu'il en est ainsi, et on peut la trouver confirmée par des centaines de mille exemples. Mais des millions d'exemples ne lui donneraient pas le caractère absolu que toutes les sciences lui attribuent, et doivent lui attribuer, sous réserves, si l'on veut, mais sous peine d'abdiquer. Cette supposition est valable dans le domaine des sciences morales aussi bien que des sciences physiques, et en particulier dans la science du langage; telle est la portée véritable de la doctrine nouvelle. Seulement il est plus difficile de formuler des lois dans les sciences morales; c'est là le point sur lequel peut-être on se fait quelque illusion quand on prétend actuellement, en phonétique, établir des lois vraiment dignes de ce nom. En physique, vous direz que l'eau reprend toujours son niveau, et peut-être n'ajouterez-vous même pas : à moins qu'elle ne rencontre des obstacles de force supérieure, parce que cette exception est trop simple et va trop sans le dire. Mais c'est vraiment une exception. Cependant personne ne contestera à la loi son caractère absolu. Une loi est l'énoncé des conditions dans lesquelles un phénomène se produit. Si

cet énoncé n'est pas complet, on se trouvera dans le cas de le compléter après coup. C'est ce qui fait les exceptions. En phonétique, vous direz : *o* bref devient *ou* en syllabe protonique initiale, *eu* en syllabe tonique ; nous mourons, je meurs ; excepté quand l'analogie exerce son action : je trouve, comme nous trouvons. L'analogie intervient ici tout comme l'obstacle de force supérieure intervient dans la loi de l'eau qui tend à reprendre son niveau. Il y a cette différence seulement que, vu la simplicité des éléments du problème, il est facile de dire exactement quelle sera dans chaque cas la force de résistance nécessaire à l'obstacle pour empêcher l'eau de reprendre son niveau, tandis que, vu l'extrême complexité des faits psychologiques, qui font que toute une nation se laisse séduire par la tentation de dire : je trouve, comme nous trouvons, et résiste à la tentation de dire : je mours, comme nous mourons, il n'est pas souvent possible, avec nos moyens d'investigation, de prédire dans quels cas l'analogie et les autres causes de perturbation exerceront leur action, dans lesquels elles ne le feront pas. Nous n'avons ici que cette présomption dont nous parlions tout à l'heure, pour nous autoriser à affirmer que cette action perturbatrice aussi s'exerce selon des lois fixes.

Voilà beaucoup d'abstractions, me direz-vous ; ce n'est plus de la grammaire, c'est de la métaphysique. Il est vrai, mais c'est à quoi nous en voulions venir. On ne fait pas de science sans un peu de métaphysique et beaucoup d'abstractions. Il

faut savoir s'élever quelquefois à ces hauteurs si l'on ne veut pas laisser devenir l'étude de la grammaire un vulgaire métier, digne du dédain que les beaux esprits ne lui ménagent pas. Ce n'est qu'en se rendant compte des conditions et des limites d'une science qu'on en peut faire une science dans la plus haute acception de ce terme. Lavoisier a réformé la chimie en faisant de la chimie, et non de la métaphysique. Mais longtemps avant, Bacon avait commencé à faire la métaphysique, je veux dire la méthodologie, des sciences de la nature.

II

A côté de la grammaire, nous avons placé la rhétorique et la poétique. Que faut-il entendre par là ? Car les mots, adoptés faute de mieux, ne l'expriment pas clairement. Ce que je veux dire, c'est un traité de l'art de composer, en prose et en vers, tel que l'exerçaient les anciens. Il ne suffit pas de faire, dans l'histoire générale des sciences, l'histoire de la rhétorique et de la poétique, pas plus que l'histoire de la grammaire. Il nous faut un exposé de l'art de la composition, non seulement d'après les règles que les anciens en avaient données, mais plus encore d'après ce que nous pouvons observer nous-mêmes de leur pratique. A bien des égards, cette pratique est à peu près la même que celle des modernes. Aussi ces deux disciplines ont une importance moindre que la grammaire.

Mais sous d'autres rapports, il y a de grandes différences. La plus considérable est celle qui concerne la versification. D'où il est résulté qu'assez généralement on se contente d'étudier, sous le nom de métrique, la partie de la poétique qui traite de l'art de faire les vers. Mais le reste ne sera point inutile. L'intelligence esthétique ou littéraire des textes gagnerait beaucoup, si l'on connaissait plus généralement les conditions particulières de l'art chez les anciens, je veux dire les idées et les habitudes d'esprit qu'ils apportaient à la composition, et les traditions qui les guidaient. Par rhétorique, il faut donc entendre à la fois plus et moins que la science ainsi nommée par les anciens. Plus, parce qu'il ne s'agira pas seulement de discours, mais de toute sorte d'écrits en prose ayant une prétention littéraire quelconque. Moins, parce que des cinq parties de la rhétorique ancienne : invention, disposition, élocution, mémoire, action, les trois premières seules seront traitées.

La troisième seule, l'élocution, est étudiée aujourd'hui, et encore sous un titre qui a fait oublier qu'elle est une partie de la rhétorique, et qui l'a fait joindre à la grammaire. On l'appelle la stylistique. Généralement, on désigne par ce nom un recueil de préceptes et de conseils, ou un traité de l'art d'écrire, à l'usage des latinistes modernes. On n'a que des stylistiques latines, justement par cette raison que la stylistique n'a guère été jusqu'ici qu'un guide pratique pour la composition, et que nos jeunes élèves ne composent pas en grec. Mais les

meilleurs de ces traités renferment une foule d'excellentes observations sur la manière d'écrire des anciens, et dans le dernier qui ait paru, celui de M. Schmalz, l'ambition avouée de l'auteur est de s'élever au-dessus du point de vue purement pratique, pour étudier les moyens d'expression dont la langue latine dispose, et l'emploi qu'en ont fait les différents âges et les différents auteurs. En d'autres termes, la stylistique, comme la grammaire, est en train de devenir une science historique. Mais il reste beaucoup à faire à cet égard. Il reste, en outre, à délimiter, mieux qu'on ne l'a fait jusqu'ici, la syntaxe et la stylistique. Il reste enfin la stylistique grecque à fonder, quoique des éléments en grand nombre s'en trouvent épars dans les grammaires grecques, dans les commentaires et les monographies sur les auteurs, dans certains traités d'herméneutique, celui de F. Blass, par exemple, et ailleurs.

La poétique aussi devra contenir une stylistique, la stylistique des poètes, qu'on a généralement oubliée jusqu'ici dans les livres qui portent le titre de stylistique, ou négligée, à cause de leur destination pratique, mais dont on trouve certains éléments dans les traités de versification latine composés autrefois à l'usage de ceux qui faisaient des vers latins. Celui de Quicherat renferme des remarques utiles sur ce sujet.

En outre, la poétique traitera des différents genres poétiques, des formes consacrées de chacun et des modifications qu'elles ont subies ; enfin des

procédés employés par les poètes de l'antiquité, conformément à une tradition qui était plus constante parmi eux que parmi ceux des temps modernes. La partie presque seule développée jusqu'ici de la poétique gréco-romaine, la seule qui se soit constituée en science spéciale, c'est la métrique.

La métrique, c'est la science de la versification grecque et latine. Elle a, comme la grammaire, passé deux fois, et peut-être plus, par les deux phases d'une étude poursuivie en vue de l'usage pratique et d'une théorie faite pour elle-même. Dans les plus anciens temps, les règles de la versification se transmettaient de poète à poète pour la pratique, en même temps que celles de la composition musicale et de la danse; vers, musique et danse formant dans les principaux genres poétiques un tout inséparable. Plus tard, à partir d'Aristote, et surtout de son disciple Aristoxène de Tarente, on comprit l'intérêt théorique des questions qui se rapportent à tout ce domaine de l'art, dont la métrique n'est qu'une partie, et qui peut s'intituler la rythmique ou théorie des rythmes. Dans les temps modernes, nous retrouvons la même double conception. Deux livres, dont l'un a servi à la génération de vos pères, et dont l'autre est entre vos mains, vous en fournissent des types excellents : le *Traité de versification latine,* de Quicherat, et le *Cours de métrique,* de M. Havet. L'un est écrit pour enseigner l'art de faire des vers latins, l'autre pour diriger et éclairer l'étude des poètes. Enfin, l'on a commencé,

il n'y a pas bien longtemps, à faire de la métrique comparée, comme on avait fait de la grammaire comparée auparavant. De là, en y joignant l'étude des autres arts de même nature, se dégagera une science des rythmes, qui constatera ce qu'il y a de commun dans l'effet produit par tous ces arts, et qui finira par découvrir aussi la cause de ces effets, en montrant à quel besoin de notre nature répond le rythme, et comment il se fait qu'il plaise ou émeuve. Pour le moment, on laisse ces questions dernières à la philosophie, et l'on s'occupe surtout de savoir comment les poètes grecs et latins ont construit leurs vers, quelles règles ils ont observées, quelles inventions nouvelles se sont produites, et quelles modifications ont été apportées aux genres existants; enfin, pour les Grecs du moins, et dans les genres où la poésie était accompagnée de musique, ou de musique et de danse, on cherche à se rendre compte de la nature de cette union.

Je n'ai pas besoin d'insister sur l'importance de la métrique, ni de montrer dans quel rapport intime elle se trouve avec l'étude des textes. La métrique est un auxiliaire précieux de la critique. Elle sert à déterminer l'époque d'un poème avec plus de précision encore que la grammaire. Elle guide aussi, est-il besoin de le dire, la critique verbale, qui grâce à elle, atteint une certitude plus grande dans les vers que dans la prose. Mais surtout la métrique nous initie à une part importante de l'œuvre des poètes. Supposez qu'un étranger lise

Racine, Lamartine, Victor Hugo comme de la prose, sans éprouver aucune sensation musicale, ni par la cadence du vers, ni par l'harmonie de la langue; il restera toujours assez pour faire penser, pour émouvoir, pour enchanter. Mais vous conviendrez qu'une bonne part de la jouissance que nous ressentons en lisant nos poètes sera perdue. L'intelligence même de certaines œuvres sera sensiblement diminuée. Que seront les chœurs d'Athalie, que seront les Orientales sans les effets du vers! Et cependant, cette comparaison ne donne qu'une faible idée de ce que perd celui qui lit Sophocle et Pindare comme de la prose. Elle permet de mesurer à peine le prix que donne à Virgile l'harmonie de son vers et de son langage, ou à Horace l'habile agencement de ses strophes. Même avec l'aide de la métrique, nous perdons beaucoup par notre mauvaise prononciation des langues anciennes, et dans la poésie lyrique grecque, par l'absence de la musique. Mais ce n'est pas une raison pour nous priver volontairement de ce que nous pouvons jusqu'à un certain point retrouver. La métrique, aride en apparence et au début, est en réalité et en définitive une des sciences qui nous font pénétrer le plus avant dans les secrets du plus délié des arts, et qui nous fait goûter une des plus grandes et des plus essentielles beautés de la poésie antique.

QUATRIÈME LEÇON

Histoire et Antiquités.

I

Peut-on dire, comme nous l'avons fait au commencement de notre dernière leçon, que l'histoire de la Grèce et l'histoire romaine forment une partie de la philologie? Il ne le semble pas, si l'on prend l'histoire dans cette acception large qui n'en fait pas un simple récit de guerres et de révolutions, mais l'étude de la vie d'un peuple sous toutes ses faces. On ne voit pas, une fois l'histoire des peuples grec et romain faite de cette manière, ce qui restera à la science de l'antiquité. L'histoire des peuples classiques et la science de l'antiquité classique seront identiques, au moins en ce qui concerne leur objet et leurs limites. L'une ne pourra former une partie de l'autre. Si donc on ne veut pas admettre que la philologie fasse double emploi avec l'histoire des Grecs et des Romains, il faudra chercher une autre manière de justifier leur coexistence et de délimiter leurs sphères respectives. C'est ce que plusieurs ont tenté. Voyons une des

plus récentes et des plus ingénieuses de ces tentatives.

« Une science, dit M. Louis Havet, est un ensemble de conclusions; toute conclusion suppose une recherche; la recherche ne peut se faire sans une méthode. Il existe donc pour chaque science une méthode de recherche, qui en est distincte et qui en est inséparable. La science même est comme le devant d'une tapisserie, un bel arrangement de couleurs et de formes que l'œil admire. La méthode de recherches est l'envers, laid et confus à voir, mais où la main travaille... La méthode de recherche de l'histoire, c'est la philologie... Dans l'enseignement, la philologie se distingue de l'histoire. Une leçon est philologique ou historique selon que la méthode de recherche y est apparente ou ne l'est pas, car elle peut n'être pas apparente[1]. »

J'accepte la distinction; mais il me semble que les deux termes entre lesquels elle est établie ne sont ni l'histoire ni la philologie. Ce que M. Havet appelle l'histoire, n'est en réalité, si je vois bien, que l'exposition des conclusions, c'est-à-dire, des résultats acquis de l'histoire; c'est la narration des événements, la peinture des temps; c'est en un mot l'art historique; tandis que la science historique, c'est ce qu'il nomme la méthode de recherche de l'histoire, et ce qui s'appellerait plus exactement, si je comprends bien le contexte, la recherche historique. Je sais bien qu'on entend très générale-

1. Louis Havet, *Éloquence et Philologie,* Paris, 1885, p. 18.

ment ainsi l'histoire. Mais je me suis toujours demandé de quel droit on faisait une si étrange différence entre l'histoire et les autres sciences. Qu'il s'agisse de physique, par exemple, personne n'hésitera à distinguer la science, qui consiste à constater les faits et à y découvrir des lois, de l'art, qui sert à exposer ces faits et à faire connaître ces lois. Le vrai physicien n'est pas celui qui sait bien enseigner ou bien écrire; des savants de second ordre y réussissent souvent beaucoup mieux. Le vrai physicien, c'est celui qui découvre, qui fait avancer la science, qui se livre à la recherche. En histoire, c'est tout autre chose. Un historien, c'est un écrivain, un narrateur habile, un peintre, comme a dit Racine en parlant de Tacite; trop heureux si le genre qu'il cultive ne devient pas une simple variété de l'éloquence. Si cet écrivain, en outre, a pris quelque peine pour s'assurer que ce qu'il raconte est vrai, ou pour découvrir des faits qu'on n'avait pas connus avant lui, ou pour mieux comprendre ceux qu'on connaissait, quelques-uns lui en sauront gré. Mais on n'a pas l'air de songer que ce soit justement là son métier. Le physicien, c'est celui qui fait la physique; l'historien, c'est celui qui écrit l'histoire. Il y a là une inégalité de traitement que je ne puis me résoudre à admettre. Pour moi, l'historien fait l'histoire par ses recherches, comme le physicien fait la physique par les siennes. Si, en outre, il est écrivain, tant mieux; mais c'est une qualité accessoire, tout comme elle l'est pour le physicien. Car il y a eu des

physiciens écrivains, comme François Arago ; des chimistes écrivains, comme Jean-Baptiste Dumas. Mais personne ne songe à faire de ce talent le fondement de leur gloire. Je ne vois pas davantage pourquoi l'art d'écrire serait le principal titre de gloire, ou la qualité essentielle de l'historien.

Quant à la philologie, il me paraît inutile, après tout ce que j'en ai dit dans les précédentes leçons, d'expliquer longuement quelles raisons m'empêchent d'adopter la définition de M. Havet. Il suffit de rappeler la remarque que nous avons faite à propos de la grammaire. Si l'historien doit savoir la langue des peuples qu'il étudie, afin de pouvoir remonter aux sources, peut-on raisonnablement exiger de lui qu'il en établisse la grammaire? Et la métrique, pourrions-nous ajouter; et la rhétorique? Enfin l'étude critique et exégétique des textes, qui incombe sans aucun doute à l'historien tel que nous l'entendons, se trouvera-t-elle comme pour le philologue, au centre de ses travaux ? L'étude de tous les textes également, en mettant les poètes lyriques et dramatiques au même rang que les historiens, les orateurs et les documents officiels ? Que dis-je ? En leur accordant souvent une place bien plus grande ! Dans une certaine mesure donc l'histoire et la philologie diffèrent par leur objet même ; le champ de l'une ne couvre pas exactement le champ de l'autre. Mais une différence plus importante gît pour nous comme pour M. Havet dans la manière de traiter l'objet qui leur est commun. Seulement cette différence ne découle pas pour

nous de ce que l'une serait un art et l'autre une science. Elles sont à nos yeux de véritables sciences l'une et l'autre. La différence provient de ce que l'une est une science pure et l'autre une science appliquée. Cette différence se fait sentir très clairement sur tous les points. Nous allons la constater dès aujourd'hui sur un vaste domaine.

Mais si, en somme, l'objet de la philologie classique et de l'histoire des Grecs et des Romains est le même, la question reste toujours posée : comment se peut-il que cette histoire forme une partie de la philologie ? Cela se peut à une condition, c'est que leur objet cesse, par convention, d'avoir la même étendue; c'est qu'on prenne l'histoire dans une acception restreinte; qu'on entende par histoire grecque et histoire romaine, comme on le faisait autrefois, une partie seulement de ce qui porte ce titre aujourd'hui, les événements de la vie publique, la succession des rois et des grands hommes, les guerres et les révolutions ; le reste n'y figurant que dans la mesure où il est indispensable de le connaître pour comprendre ces événements. Il est facile de voir que l'histoire grecque et romaine ainsi conçue ne fera pas double emploi avec les autres sciences philologiques, et en même temps qu'elle en formera un complément indispensable. En effet, la philologie, d'après notre définition, c'est l'ensemble des connaissances relatives à l'antiquité qui sont nécessaires au professeur de l'enseignement classique. Celui-ci, pour expliquer Tite-Live ou Tacite, et même Cicéron et Virgile, doit savoir

l'histoire romaine plus exactement qu'il ne l'a apprise au collège. Il doit surtout l'avoir étudiée avec des vues plus élevées que celles qu'il a pu en avoir à douze ans. Enfin, sur quelques points au moins, il doit avoir appris à la faire lui-même, à remonter jusqu'aux sources, à se former une opinion propre. C'est ce qui lui sera utile en particulier s'il se trouve expressément chargé, comme cela arrive aujourd'hui aux professeurs de sixième et de cinquième, de l'enseignement de l'histoire dans sa classe.

La philologie comprendra donc l'histoire grecque et l'histoire romaine, conformément à un usage qui s'est établi de très bonne heure. Non pas que toute étude historique se soit rattachée d'abord à l'explication des auteurs. L'histoire est plus ancienne que la philologie. Elle a eu des origines diverses, qu'il ne nous appartient pas de retracer en ce moment. Mais dès qu'on a eu une γραμματική, une science appelée à faire comprendre les textes d'auteurs, cette γραμματική a embrassé aussi l'histoire. Le plus souvent l'histoire y figure sous forme de renseignements isolés, fournis à propos des faits que mentionnent les auteurs, poètes, orateurs ou autres. C'est ce qu'a en vue, pour ne citer qu'un seul témoignage, Quintilien au livre premier, quand il parle de l'explication des faits historiques, *enarratio historiarum,* recommandant, à son point de vue particulier de professeur de rhétorique, de ne pas trop approfondir[1]. Il n'y avait qu'à réunir ces ren-

1. Quintilien, *Inst. or.*, 1, 8, 18.

seignements épars pour en faire la trame d'une véritable histoire.

Est-il besoin d'ajouter enfin que l'histoire des Grecs et des Romains est inséparable du reste de l'histoire ancienne, et spécialement de l'histoire des Égyptiens et des peuples de l'Orient ? Au lieu d'histoire grecque et romaine, nous aurions pu dire aussi : l'histoire ancienne, avec la Grèce et Rome au centre.

La géographie est-elle une simple science auxiliaire de l'histoire ? Est-elle une science à part ? On tend de plus en plus à la développer dans ce dernier sens. En réunissant la géographie physique à la géographie politique, on obtient un ensemble bien plus disparate encore que la philologie, plus même que d'autres sciences de convention, comme l'anthropologie. En effet, presque toutes les sciences sont mises à contribution pour la géographie dans cette acception si étendue du mot : astronomie, géologie, physique, zoologie et botanique, ethnographie, linguistique, économie politique, histoire de tous les temps et de tous les peuples. Il est permis de se demander si cette combinaison est très heureuse. Mais la question ne se pose pas pour nous. La géographie qui fait partie de la philologie ne touche que de très loin à l'astronomie, à la géologie, à la physique. Elle doit donner une vue d'ensemble du monde ancien, c'est-à-dire du théâtre de l'histoire ancienne. Elle ne peut passer sous silence, par conséquent, la forme des mers et des continents, qui est d'une si capitale importance

pour la civilisation, ni la nature du climat, des monts et des fleuves, ni la flore et la faune, qui ont une influence considérable sur l'imagination, et par conséquent sur les arts, y compris la poésie. Mais la principale tâche de la géographie dans la philologie concerne d'autres objets. Elle sera avant tout et essentiellement géographie politique et topographie. C'est par ce côté qu'elle se rattache directement à l'étude des textes.

La géographie devra être historique. Elle ne devra pas indiquer seulement pour un moment donné l'état des positions prises par chaque nation, les noms des lieux, la condition des villes. Ce travail sera à recommencer pour chaque époque. Il n'est même pas facile, pour cette raison, de distinguer absolument l'histoire de la géographie. L'histoire est, en partie du moins, la série des changements qui se sont produits en géographie.

De même que pour l'histoire, il va sans dire pour la géographie que les limites de la Grèce et de l'empire romain seraient beaucoup trop étroites. La géographie ancienne doit comprendre tout le monde connu des anciens. Elle sera seulement plus développée en ce qui concerne le domicile même des deux peuples classiques.

Nous disions que la géographie ancienne est en grande partie topographie. Cela est particulièrement vrai en ce qui concerne Athènes, et plus encore Rome. Athènes, à la vérité, n'est qu'une ville entre plusieurs, et l'Attique un district entre plusieurs; le Péloponèse, la côte d'Asie, les îles, la La-

conie, la Macédoine, ont été tour à tour et plus ou moins manifestement le centre de la Grèce. Athènes d'ailleurs n'était pas grande, et les événements de l'histoire qui se localisent pour ainsi dire sur certains points de la ville, si nombreux qu'ils soient, ne le sont pas autant qu'à Rome. Cependant Athènes occupe une place exceptionnelle dans l'histoire et dans la littérature. Il n'est pas possible, pour peu qu'on s'occupe des choses grecques, d'ignorer l'Agora, la Pnyx, le Céramique, l'Aréopage, le Lycabette, l'Ilissus, Sunium, le Pirée, et tant d'autres lieux à jamais illustres. Il est difficile, en étudiant les orateurs et les comiques, l'histoire, l'histoire littéraire, et surtout l'histoire de l'art, de ne pas chercher à s'orienter, d'après les monuments existants, au milieu de tant de détails qui nous sont connus par les auteurs. Mais Rome n'est pas une ville, c'est la ville, et c'est pendant des siècles et incontestablement le centre du monde. Les autres cités d'Italie ne paraissent que pour être éclipsées par elle ou pour recevoir un reflet de sa grandeur. Rome est une très grande ville, avec une multitude de lieux auxquels se rattachent des traditions, que des événements importants ont illustrés. Enfin il n'est pas de grande ville antique sur laquelle nous possédions autant de renseignements et dont il reste autant de monuments; et cependant une série de controverses se sont élevées même sur des questions très importantes, comme par exemple la position respective de la citadelle et des temples sur le mont Capitolin. On comprend

donc qu'Athènes et Rome tiennent dans nos études une place exceptionnelle. La topographie de chacune de ces deux villes est devenue une véritable science spéciale.

II

De toutes les sciences philologiques, aucune peut-être ne porte plus clairement inscrite au front sa marque d'origine, que la science des institutions ou des antiquités grecques et romaines. Les antiquités ont été pendant longtemps, elles sont encore souvent, un simple recueil de notes, d'explications, mises dans un ordre plus ou moins systématique, tout juste comme l'appendice composé par M. Homolle pour le Tite-Live de M. Riemann, dont nous parlions l'autre jour.

Le titre d'antiquités paraît remonter à Varron, qui avait écrit un grand ouvrage, intitulé : *Antiquitatum diuinarum et humanarum libri XLI*. C'est là que l'ont pris sans doute les humanistes de la Renaissance, et depuis lors, il a été assez généralement usité jusque bien avant dans notre siècle. Ce n'est que depuis une vingtaine d'années qu'il est moins en faveur ; plusieurs, cependant, continuent à s'en servir ; avec raison, à ce qu'il me semble, si c'est d'une des parties de la philologie qu'on veut parler.

Les matières comprises sous ce titre sont : la constitution politique et l'administration de l'État ;

l'organisation des finances, de la justice, de l'armée et de la marine ; l'industrie et le commerce ; la vie privée, habitation, vêtement, nourriture, éducation, mariage, sépulture ; enfin le culte des dieux. Les antiquités embrassent donc tout l'ensemble de l'existence des peuples anciens, à l'exception des lettres, des sciences, des beaux-arts, et de la langue.

L'intérêt dans lequel on s'est livré à l'étude des antiquités, et le point de vue auquel on s'est placé, n'ont pas été toujours les mêmes. Les anciens ont été guidés souvent par un intérêt pratique. Les collèges de magistrats et de prêtres avaient besoin de connaître les précédents pour se diriger eux-mêmes dans leurs fonctions. D'autres sans doute étaient poussés par la curiosité, et chez des hommes tels que Varron, la curiosité à son tour était soutenue par le patriotisme. En Grèce, dès le temps des sophistes, le simple désir de connaître inspira des recherches qui sont appelées ἀρχαιολογία déjà chez Platon. Depuis Aristote, cette étude fut mise au service de la philosophie ; les πολιτεῖαι de ce grand penseur étaient destinées à servir de base empirique à ses théories politiques. C'est dans un intérêt semblable que Dicéarque composa son fameux βίος Ἑλλάδος, une véritable histoire de la civilisation. A l'époque alexandrine, et à Rome, dans les derniers siècles, les recherches de ce genre se rattachèrent plus spécialement à l'étude des auteurs. Il suffit de citer le commentaire de Servius sur Virgile, qui nous renseigne sur tant de

points de l'ancienne religion et des anciennes coutumes, et le dictionnaire d'Harpocration, Λέξεις τῶν δέκα ῥητόρων, qui est en grande partie destiné à expliquer les termes juridiques employés par les orateurs attiques.

Mais c'est surtout dans les temps modernes, au XVIe et au XVIIe siècle, que se multiplièrent les travaux sur les antiquités, entrepris dans l'intérêt philologique. C'est alors que furent composés ces doctes traités que Gronov a recueillis dans les treize in-folio de son *Thesaurus antiquitatum graecarum,* et Grævius dans les douze de son *Thesaurus antiquitatum romanarum.* Les juristes tels que Cujas et Jacques Godefroy rendirent d'éminents services en ce qui concerne les institutions politiques et l'histoire du droit. Mais c'est aux philologues, aux Juste Lipse, aux Meursius, aux Scaliger, aux Saumaise, qu'incomba le plus gros de la tâche. Leurs travaux furent continués dans l'âge suivant, soit sous la forme érudite des investigations spéciales, aboutissant à des accumulations énormes de faits dans l'école hollandaise, soit sous une forme plus légère, critique et raisonneuse, dans les mémoires de notre Académie des inscriptions, populaire dans des ouvrages de vulgarisation tels que le voyage du jeune Anacharsis. Enfin, depuis Wolf, en Allemagne, les antiquités étant devenues l'un des départements de la philologie, on s'appliqua de plus en plus à y introduire un ordre systématique. Ainsi se dessinèrent plus nettement les différentes parties que nous avons

distinguées, les institutions politiques, la justice, les finances, l'armée, la marine, la vie privée, l'industrie et le commerce, le culte. C'est sur ce plan, plus ou moins apparent, que sont conçus les manuels les plus répandus, de C. F. Hermann, de Becker-Marquardt (aujourd'hui Mommsen-Marquardt), d'Iwan Müller, de M. Bouché-Leclercq. Bœckh, dans son encyclopédie, a cherché un ordre plus rationnel, sans raison suffisante, à ce qu'il me semble, et aussi sans grand profit.

Les institutions aussi bien que toutes choses humaines sont essentiellement vivantes, soumises à la loi du progrès et de la décadence. Quoiqu'elles paraissent représenter l'élément stable au milieu des événements de l'histoire et de la succession des individus, elles subissent des changements incessants. Les éphores de Sparte, à l'époque de la conquête romaine, ne sont pas ce qu'ils étaient après la guerre du Péloponèse; la questure est bien autre chose à la fin de la République qu'au commencement; Auguste n'est pas monarque comme le sera Dioclétien. Quant aux rapports qui existent entre les pouvoirs, sénat et peuple, par exemple, d'un même État, et à plus forte raison entre différentes catégories de citoyens, les changements sont si considérables, que l'histoire d'Athènes et de Rome consiste dans ces changements presque autant que dans l'extension de leur empire. De là naît une véritable difficulté, qui est de distinguer entre les institutions grecques et l'histoire grecque, entre les institutions romaines et l'histoire romaine.

Car en même temps que la science des institutions, dans notre siècle, devenait plus strictement historique, et accordait plus d'attention à l'évolution des institutions, l'histoire se contentait moins du récit des événements et attachait une plus grande importance aux institutions. C'est devenu une banalité aujourd'hui d'opposer à l'histoire des batailles l'histoire des institutions. On a compris que la vie d'un peuple n'est pas toute aux frontières, que la meilleure et la plus grosse part en est au contraire à l'intérieur ; que les progrès de l'administration, de l'industrie, du commerce, des sciences et des arts sont plus importants encore que les agrandissements du territoire et de l'influence internationale. Les historiens ont accordé en conséquence beaucoup plus d'attention qu'autrefois aux faits de cette espèce. Et c'est ainsi qu'histoire, histoire de la civilisation en particulier, et science des institutions, se sont tellement rapprochées, qu'on est embarrassé pour les discerner.

Pourtant, ce n'est pas impossible. D'abord, si vaste qu'on fasse le champ des institutions, celui de l'histoire le sera toujours davantage. L'histoire devra comprendre encore les sciences et les lettres, les beaux-arts, et toute l'histoire telle qu'on l'entendait autrefois, les guerres et les traités de paix, les affaires diplomatiques, les vies des rois et des grands hommes, les pestes et les cataclysmes. Mais là aussi où la matière de l'une et de l'autre science est la même, il est possible d'établir une distinction suffisamment nette. Dans l'histoire, ce sont les

événements qui occupent la première place. L'historien dira pourquoi, quand et comment une magistrature a été créée ou transformée, un rite nouveau introduit, une organisation militaire ou un système financier remplacé par un autre. A cette occasion, il expliquera en quoi consistent ces institutions nouvelles ou renouvelées. Mais ce ne sera pas son premier souci. C'est au contraire celui du philologue antiquaire. L'important, pour celui-ci, c'est la définition du tyran et de l'archonte, du flamine et du pontife; c'est de connaître les attributions et les fonctions, la compétence et les moyens d'action de chacun. Les événements qui ont produit ou modifié tout cela ne l'intéressent que par leurs effets. Il peut se passer à la rigueur de tout nom propre. C'est une abstraction qu'il cherche à saisir, tandis que l'historien va au concret de préférence. Enfin, pour l'antiquaire tout a son importance dans une institution. Il doit la connaître pour elle-même dans le dernier détail, car il n'est aucun trait si mince qui ne trouve son application dans l'étude des textes, et qui d'ailleurs ne serve à mieux faire comprendre le jeu d'une institution. Pour l'histoire, au contraire, chaque institution n'a d'intérêt que dans la mesure où elle agit sur la destinée même du peuple. Le mode de votation du sénat romain n'importe à l'histoire que si le résultat du vote a pu quelquefois en être affecté. Dans une étude sur le sénat faite au point de vue des antiquités, tout ce qu'on peut savoir sur le sujet doit être mis au jour, le mode de votation aussi bien que l'origine

du corps et sa compétence, parce que l'intelligence d'un passage d'auteur peut dépendre de là, et parce que la science des antiquités est destinée à faire revivre à nos yeux tout dans l'existence des peuples antiques, non pas seulement les événements et leurs causes directes, mais aussi, et même préférablement, les états durables. La différence est donc principalement dans la méthode, ou plus exactement dans le point de vue, et, par suite, dans les proportions, dans le plus ou moins de développement donné à telle ou telle face des mêmes sujets.

Il y a entre les institutions grecques et celles de Rome une notable différence, qui tient à la diversité des deux peuples. En Grèce, pour bien faire, il faudrait parcourir le cycle de toutes les cités à propos de chaque catégorie d'institutions, politiques, judiciaires, religieuses. C'est le défaut de renseignements plus que toute autre considération qui fait qu'on se borne généralement aux deux grands États, Sparte et Athènes. Cependant on cherche autant qu'on peut à combler les immenses lacunes qui règnent dans notre connaissance des autres cités, et l'on commence à y réussir en quelque mesure, grâce surtout aux inscriptions. C'est fort heureux, car la Grèce étant ce qu'elle est, l'image qu'on en conçoit ne saurait être fidèle qu'à condition d'être multiple. Rome, au contraire, est une, ses institutions sont presque les seules de l'Italie qu'il soit indispensable de connaître. Ses colonies mêmes et ses municipes ont reçu d'elle des constitutions relativement uniformes et modelées à son

image. Ce n'est guère que l'acquisition des provinces qui fait naître une certaine variété. Mais cela est affaire d'administration plutôt que d'institutions politiques ; et là encore l'uniformité finit par triompher. Dans le temps également, la diversité est peut-être plus grande du côté de la Grèce. A Rome, de la royauté à la république, de la république à la dyarchie et à la monarchie, la transformation ne me paraît pas être aussi profonde que celle de la Grèce des temps héroïques au grand siècle, et de là à l'époque alexandrine. Le monde homérique en particulier est un monde à part. Il est vrai que nous connaissons assez bien l'âge héroïque grec, grâce à Homère, tandis que nous ne voyons la Rome du VIIIe siècle avant Jésus-Christ que dans le miroir d'écrits bien postérieurs.

Parmi les institutions, celles qui tiennent le plus de place dans l'histoire, telle qu'on l'entend ordinairement, c'est-à-dire dans l'histoire essentiellement politique, ce sont les institutions politiques, auxquelles sont étroitement liées les institutions administratives et judiciaires. Dans l'histoire romaine en particulier on a senti de bonne heure l'immense importance des révolutions intérieures, puis aussi, quoique moins anciennement, celle des évolutions pacifiques. En outre, les institutions politiques de Rome ont bénéficié des travaux des juristes ; le droit romain, qui pendant des siècles a formé le centre de leurs études, est étroitement lié aux institutions politiques. Ce n'était pas trop, pour l'étude de ces dernières, des efforts combinés

des historiens, des philologues et des juristes. Malgré tant de science et tant de labeurs, on resta jusqu'à notre siècle sans se rendre compte de certaines vérités pour ainsi dire élémentaires, comme ce fait, par exemple, qui a échappé « à des publicistes tels que Montesquieu, à des économistes tels que Adam Smith, à des historiens tels que Gibbon », enfin au critique le plus clairvoyant avant Niebuhr, Louis de Beaufort, c'est que les lois agraires, présentées à différentes époques au peuple romain, n'avaient pas pour objet le partage des terres dans un esprit de communisme, mais la répression des empiètements des grands sur les domaines de l'État[1]. On a pourtant fini par ouvrir les yeux. On a fait de grands progrès dans l'intelligence des choses grecques et romaines, et l'on y est arrivé justement par la combinaison des méthodes juridique et philologique. Tirez-en cette leçon, Messieurs, qu'il n'est pas de meilleur complément à nos études que la connaissance du droit romain ; profitez de l'occasion qui vous est offerte ici, tout à côté de nous, de vous assurer ce précieux secours. Ce qui ne veut pas dire qu'on n'ait pas été bien inspiré en attribuant cet enseignement dans la Faculté des lettres à la chaire d'histoire. On ne pouvait mieux faire, indépendamment même de la science et du talent du professeur. Quand le philologue et le juriste auront donné tout

1. J. Bernays, *Gesammelte Abhandlungen,* Berlin, 1885, II, p. 263.

ce qu'ils peuvent donner, et se seront élevés à la plus grande hauteur de leur science, leur plus grande ambition et leur plus grand mérite sera d'avoir fait œuvre d'historien.

Est-il nécessaire de montrer séparément à propos de chacun de ces chapitres, institutions politiques, administratives, judiciaires, l'importance qu'il y a à les bien connaître, soit pour lire les auteurs avec une entière intelligence, soit pour se faire de l'antiquité une idée exacte et complète? N'est-il pas clair que ni les harangues d'Agamemnon devant les Grecs assemblés, ni celles que Démosthène adresse au peuple athénien, ni celles que Cicéron prononce dans le sein du Sénat, ne se comprennent pleinement, si l'on ne sait quelle est la position de ces orateurs vis-à-vis de leurs auditoires, quelle est la dignité du βασιλεύς chez Homère, quel est le pouvoir du δῆμος à Athènes, quelle est la compétence du sénat à Rome? Comment suivre dans les historiens le récit des querelles entre les États grecs, de l'établissement de l'hégémonie athénienne, comment se rendre compte à Rome de ce que fut l'œuvre de César ou celle d'Auguste, que nous rencontrons partout chez les écrivains de tout genre; comment saisir le trait dans mille passages d'Aristophane, si l'on n'est au courant de toute la vie publique, droit international et droit public, droits et devoirs de chaque citoyen? Comment comprendre enfin les discours contre Verrès, et pour Fonteius ou Flaccus, sans connaître l'administration des provinces, et n'importe quel plaidoyer des grands orateurs grecs

et latins sans être informé de l'organisation judiciaire? En expliquant à vos élèves le *pro Milone* ou le *pro Archia,* à propos des termes juridiques dont se servent Plaute et Horace, vous aurez à leur donner bien des notions sur le jury à Rome, sur le rôle que joue le préteur dans les procès, sur les avocats, sur la procédure. Ces notions ne seront exactes et intéressantes que si vous avez une certaine connaissance de l'ensemble de l'organisation judiciaire. Enfin on ne voit pas vivre vraiment ces hommes toujours occupés des affaires publiques, on ne se représente pas leur existence dans sa réalité précise, si l'on ne sait quelle part chacun avait au gouvernement de la cité et comment celui-ci s'exerçait; quels étaient les services à rendre à l'État et quels services on en recevait; enfin quel était le rôle que les citoyens étaient appelés de temps en temps à jouer dans les tribunaux, et comment la foule des auditeurs qui s'y pressait y passait son temps. Car il y a loin de l'attention que nous prêtons aux affaires judiciaires, même en tenant compte de la curiosité morbide que la presse sait éveiller pour certaines causes, à l'assiduité avec laquelle le public athénien et romain suivait les audiences. La raison en est, pour telles périodes, la fréquence des grands procès politiques; pour telles autres, comme le premier siècle de l'Empire, à Rome, l'absence d'autres débats publics; pour toutes, l'amour passionné de l'éloquence.

L'intérêt que présentent les questions financières est peut-être moins apparent; il n'est pas moins

réel. Sans doute, on peut lire un très grand nombre des ouvrages écrits en grec ou en latin sans rencontrer ces questions sur son chemin. Cela est si vrai, qu'une grande partie de ce qu'on sait de l'administration financière, chez les Grecs surtout, n'est connu que par des inscriptions ; c'est des inscriptions principalement que sont tirées les données du grand ouvrage de Bœckh sur l'administration financière des Athéniens. Pourtant, bien des passages d'auteurs, un fait aussi capital pour l'histoire littéraire que la chorégie, le rôle que jouent à Rome les grandes compagnies de publicains, ne se comprennent que si l'on sait comment se levaient les impôts, comment les charges de l'État étaient réparties, et quel emploi on faisait des deniers publics. Enfin, ces questions sont si intimement liées à celles de l'administration, qu'on se ferait de celle-ci une idée très incomplète tant qu'on ignorerait celles-là. L'administration des provinces romaines sous la République, qui n'a été souvent qu'une exploitation, qu'y verrait-on, en laissant de côté les questions d'argent? Et la confédération des États grecs sous l'hégémonie athénienne, la conçoit-on sans les tributs qui en forment le ciment, en même temps qu'ils donnent à Athènes l'opulence et la puissance, au détriment de ses alliés? Une fois d'ailleurs qu'on veut se faire une idée vraie de la vie antique, il faut se rendre compte que, si artistes, si poètes, si philosophes que fussent les Grecs, ils ne vivaient pas dans les nuages, loin de là ; il faut voir les Romains appliquer leurs aptitudes pratiques,

leur habileté mercantile à l'administration des revenus de l'État.

Quant à l'organisation militaire, chacun voit tout de suite qu'il faut la connaître pour lire avec fruit les auteurs les plus véritablement classiques. Sans parler des traces que portent la langue même et la littérature, dans les métaphores et les allusions de toute sorte, des préoccupations militaires chez les Romains, maritimes chez les Grecs, les principaux historiens, Xénophon et César, Thucydide et Tite-Live, avec leurs récits de guerres presque continuels, emploient tant de termes relatifs aux armes et aux armées, que l'on est obligé, à tout moment, en les étudiant, d'entrer dans quelques explications sur ces sujets. Aussi, c'est en cette matière d'abord que certaines éditions classiques, pour éviter la répétition trop fréquente des mêmes notes, ont réuni en de petits traités les renseignements nécessaires. Il faut, cela va sans dire, des ouvrages plus généraux et plus développés. Xénophon et César ne représentent chacun qu'une seule époque de l'art de la guerre, et une seule sorte de guerre. Il y a eu des variations considérables, soit en Grèce, où il faut compter, à ce propos aussi, avec la multiplicité des États, soit à Rome, où nous voyons se produire une transformation profonde, celle d'une milice, formée de la bourgeoisie d'une ville, en une grande armée permanente, qui finit par se recruter entièrement en dehors non seulement de Rome, mais même de l'Italie.

Avec l'armée de terre, on étudiera la marine,

très importante surtout à Athènes, mais qui tient une certaine place aussi dans l'État romain, pendant les derniers temps de la République et sous l'Empire. Le domaine des antiquités militaires s'étend ainsi considérablement et comprend certaines questions techniques très difficiles, comme la construction des navires de guerre, sur laquelle les antiquaires n'ont encore réussi à se mettre d'accord ni entre eux, ni avec les marins, qui eux-mêmes se contredisent.

Toutes les institutions dont nous avons parlé jusqu'ici sont des institutions de l'État. Comme telles, on peut les réunir et on les a réunies souvent, en un groupe spécial, sous le titre d'institutions politiques, ou d'antiquités de la vie publique. Restent la vie privée des anciens et le culte, qui est à la fois affaire d'État et affaire des particuliers, que nous ferons bien d'ailleurs de mettre à part, parce qu'il est intimement lié à la religion, à la mythologie, aux beaux-arts, en sorte qu'il servira de transition à l'archéologie.

La vie privée des anciens, au point de vue où nous nous plaçons, n'est guère moins importante à connaître que la vie publique. Pour l'histoire générale même, il n'est pas beaucoup plus essentiel de savoir comment s'exerçait le pouvoir d'un magistrat, ou quels étaient les impôts d'une province, que d'apprendre quelle éducation recevait le futur archonte ou préteur, par quels moyens le provincial gagnait l'argent que venait lui réclamer le publicain. Pour nous, bien des faits moindres que

ceux-là ont encore leur importance. Comment se vêtaient, comment se coiffaient les femmes ? Quels étaient les meubles d'un appartement bourgeois ? Comment indiquait-on l'heure ? Quels vins étaient recherchés ? Quel aspect avait un exemplaire de l'Iliade ou de l'Énéide ? A quoi s'amusaient les enfants ?

De toutes les parties de la philologie, c'est peut-être celle-ci dont on s'est le moins occupé dans l'antiquité même, par cette simple raison qu'on n'avait pas besoin de faire revivre ce qui vivait encore. Pourtant, bon nombre de ces antiquités étaient déjà des antiquités pour les Grecs et les Romains des derniers siècles et ont donné lieu à des collections d'observations fort utiles pour nous. L'Onomasticon de Pollux et le *De compendiosa doctrina* de Nonius, pour expliquer des noms de vêtements qui n'étaient plus usités à leur époque, définissent les objets avec plus ou moins d'exactitude. Mais il restait beaucoup à faire. Dès l'époque de la Renaissance, et surtout depuis le XVIe siècle, on chercha à combler une si grande lacune. Le vêtement, le mobilier, les habitations des anciens, leurs usages domestiques, formèrent l'objet de recherches dont les résultats furent consignés, soit dans de savants traités, souvent un peu secs, soit aussi, depuis le fameux *Voyage du jeune Anacharsis,* dans des livres écrits avec agrément, et où les descriptions des objets et des usages sont amenées par un récit plus ou moins romanesque.

Ces artifices d'exposition, malgré certains incon-

vénients inhérents au genre, peuvent se justifier, et ont été employés dans des ouvrages d'une vraie valeur, comme celui que je viens de nommer, comme le *Charikles* et le *Gallus*, de Becker. Mais il est une manière de traiter ces questions, en s'attachant de préférence aux détails curieux, piquants ou pittoresques, aux usages qui contrastent avec les nôtres, aux traits anecdotiques, qui doit être considérée comme bonne tout au plus pour des ouvrages de vulgarisation. La science sérieuse se place à un autre point de vue. Il s'agit pour elle, nous l'avons dit, d'une reconstitution de la vie antique tout entière, sous toutes ses faces, attrayantes par elles-mêmes ou non, peu importe, pourvu qu'elles contribuent à rendre plus exacte l'image totale. On accordera donc l'attention qu'ils méritent au commerce et à l'industrie, aux arts et métiers, à l'agriculture ; en un mot, à toute cette activité livrée à l'initiative privée, qui ne fait pas beaucoup parler d'elle, mais qui forme le fond de l'existence de toute nation. Laisser dans l'ombre ce côté de la vie antique, ce serait en ignorer volontairement une part importante ; ce serait s'en faire une idée incomplète, et par conséquent inexacte. Figurez-vous qu'on ne nous connût, dans deux mille ans, que par des drames, des poésies, des livres d'histoire et de sciences, des recueils de discours, sans les journaux, sans les publications officielles sur les douanes et le mouvement du commerce, sans la plupart des ouvrages purement techniques, et sans des restes appréciables de nos

instruments, de nos machines, de nos usines ; car tout cela disparaît bien plus complètement, avec le temps, que les créations des beaux-arts ; supposez en un mot qu'on ne nous connût que par la littérature, dans le sens restreint qu'on donne ordinairement à ce mot et par des œuvres d'art : quelle idée se ferait-on de notre vie? Quelle place y tiendraient les affaires, la bourse, les chemins de fer, les grèves, l'émigration, les blés et les vins, en un mot, tout ce qui intéresse et occupe la majorité des hommes ?

Cette comparaison peut nous faire comprendre aussi une des grandes difficultés que l'étude de l'antiquité rencontre dans ce domaine : le manque, ou du moins l'insuffisance d'informations authentiques. Les objets qui nous donneraient une idée des procédés industriels, je veux dire les instruments de fabrication et les écrits qui s'y rapportaient, ont disparu. Il faut juger l'industrie d'après les rares produits qui s'en sont conservés, et par ceux dont nous parlent les auteurs anciens ; le commerce, d'après le peu qui nous en est rapporté directement, et par certaines inférences, parfois très indirectes, comme celles que le Monte Testaccio, cette accumulation énorme de fragments d'urnes et de cruches près de Rome, nous permet de former sur le commerce des vins et des huiles dans cette ville.

Outre l'agriculture, l'industrie, le commerce, voici les sujets très variés qui seront compris sous ce titre d'antiquités privées. C'est d'abord l'habita-

tion, non pas tant au point de vue architectural, ce sera l'affaire de l'archéologie, qu'au point de vue de l'aménagement et des arrangements domestiques, et de l'influence qu'ils ont sur la façon de vivre. Rien qu'à parcourir les ruines d'une maison de Pompéi, on voit aussitôt qu'il n'était pas possible d'y vivre à notre manière, de même qu'il n'eût pas été possible aux Pompéiens de mener leur genre de vie dans des appartements tels que les nôtres. Puis le vêtement, la nourriture, qui diffèrent beaucoup des nôtres ; les bains, les exercices du corps, qui tenaient une si grande place dans la vie de chacun ; songez aux milliers de baigneurs que pouvaient recevoir en une journée les thermes de la ville de Rome ! Le mariage, non pas au point de vue de ses conséquences légales, c'est affaire des institutions publiques, mais au point de vue des solennités qui en entourent la célébration ; car, contrairement au préjugé si répandu d'après lequel l'État ancien aurait empiété sur la vie privée plus que l'État moderne, aucun officier de l'état civil n'avait à intervenir dans la conclusion du mariage, ni, en ce qui concerne l'immense majorité des cas, aucun prêtre. La vie de famille, c'est-à-dire les rapports entre époux, parents et enfants, maîtres et esclaves, entre la famille et les amis, les clients et les hôtes. L'éducation des enfants, y compris la reconnaissance du nouveau-né et son appellation. Les jeux enfantins et l'instruction de la jeunesse, elle aussi abandonnée, sauf quelques exceptions, à la famille, sans intervention de l'État. La maladie, avec l'exer-

cice de la médecine, affaire privée également, car presque jamais l'État ancien, ce prétendu despote absorbant toutes les fonctions et s'ingérant dans toutes les affaires, n'a limité, ni fait dépendre de diplômes ou de patentes, la *puissancia medicandi, purgandi, saignandi, coupandi et occidendi impune per totam terram.* Enfin, la mort, et l'ensevelissement, avec ses usages et ses cérémonies si différents des nôtres.

Il n'est pas besoin de démontrer longuement combien il importe de connaître les institutions religieuses et les croyances religieuses sur lesquelles elles reposent, soit pour bien comprendre les textes où la religion revient si souvent sous différentes formes, soit pour se faire une idée juste et complète de la vie des anciens. On sait quelle place la religion y tient, et aussi combien leurs religions sont différentes de celles que nous voyons autour de nous. La vie des Grecs, et plus encore celle des Romains, était envahie par les pratiques religieuses, dont toute autre action, pour ainsi dire, était accompagnée. Toute association, grâce au patronage d'une divinité sous lequel on la mettait, prenait un caractère religieux; si bien qu'un écrivain contemporain de grand talent, mais malheureusement dominé par l'esprit de système, a pu soutenir ce paradoxe étrange que la religion aurait donné naissance aux associations même les plus naturelles, telles que le mariage. L'individu avait ses dieux, la famille les siens, l'État d'autres encore. Mais cette religion était toute en pratiques; elle n'a pas de

dogmes ; elle n'implique que des croyances très peu développées. Chez les Grecs seulement, elle a produit, dans une mythologie exubérante, des idées, mais des idées qui ne s'adressaient primitivement qu'à l'imagination, et non à l'intelligence, ni à la conscience. L'alliance entre la morale et la religion est postérieure. Les rites même qui ont une valeur morale n'apparaissent qu'avec le temps, et sont, en grande partie, d'importation étrangère, à Rome plus encore que chez les Grecs.

Si les institutions et les croyances religieuses, le culte et la mythologie sont étroitement liés, puisque tout culte est rendu à un dieu, et que la croyance religieuse, c'est justement l'idée qu'on se fait de ce dieu et de son action, il est pourtant fort possible de traiter séparément chacune de ces matières, et, dans une certaine mesure, c'est préférable.

Les institutions religieuses ont été très anciennement l'objet, sinon d'une science, du moins d'une tradition, et plus tard, quand la curiosité des antiquaires fut éveillée, de recherches relatives à leur origine et à leur signification. Varron avait composé un vaste ouvrage sur les antiquités divines, comme il les appelait. Dans les temps modernes aussi on s'est beaucoup appliqué à recueillir ce que nous pouvons savoir sur les cultes anciens. Mais ce n'est que dans ce siècle que le sens historique s'est assez développé, et que les préjugés religieux ou antireligieux ont assez fait place à une vue plus haute des choses, pour qu'on ait pu vraiment com-

prendre les religions anciennes. En même temps la connaissance s'en est fort étendue, grâce surtout à la découverte et au déchiffrement de nombreuses inscriptions.

La division du sujet la plus naturelle, peut-être, est encore celle de Varron, les lieux, les temps, les personnes et les actes. Les lieux, c'est-à-dire les temples, les sanctuaires de toute sorte, les autels. Les temps, c'est-à-dire les fêtes et, en général, toutes les circonstances où quelque acte du culte doit s'accomplir. Ce sera l'occasion, pour la Grèce, de parler des grandes fêtes nationales, à Olympie, à Némée, à l'Isthme, et des fêtes particulières à chaque État, Panathénées, Dionysies; pour Rome, de reconstituer tout ce calendrier sacré qu'on appelait les fastes, et dont presque tous les jours sont marqués par quelque solennité, plusieurs par de grands jeux publics, comme les *ludi Romani, Apollinares,* etc. Les personnes, c'est-à-dire les prêtres et les prêtrises, les collèges sacerdotaux avec leurs privilèges et leurs insignes, leur caractère pour ainsi dire laïque, qui les distingue si profondément de ce que nous voyons presque partout ailleurs et autour de nous-mêmes; ministres du culte de tout ordre, devins, sibylles, pythies. Les actes enfin, c'est-à-dire la prière, l'offrande, le sacrifice, les purifications et lustrations, la divination, les mystères.

On distinguera, en outre, les cultes privés et les cultes publics; les cultes obligatoires et les cultes facultatifs; les cultes nationaux enfin et les cultes

étrangers, dont quelques-uns sont devenus officiels, d'autres ont été reconnus ou du moins tolérés, d'autres enfin proscrits et persécutés. Ce sera le lieu aussi de traiter les antiquités scéniques, puisque les jeux scéniques font partie du culte. Les antiquités scéniques touchent de près à l'histoire de la littérature et à celle de l'architecture. Mais il y aura assez à faire, en dehors de ces deux sciences, et avec leur secours, pour connaître l'organisation des jeux et l'exécution dramatique; les fêtes où ils avaient lieu, les fonctions du chorège, du poète, des acteurs et du chœur ; la représentation, les costumes, les machines, les décors, la musique; enfin les spectateurs.

La mythologie a été peut-être plus tôt que la science des institutions religieuses une science philologique, c'est-à-dire rattachée à l'étude des monuments littéraires. Déjà à Alexandrie, elle fut fort cultivée, à propos justement de cette explication des poètes, qui était une des fonctions essentielles des *grammatici*. Les dieux des Grecs étaient si nombreux, leurs noms et leurs attributs si variés, leurs aventures si compliquées, que l'on en rencontrait souvent, chez les poètes anciens surtout, de plus ou moins inconnus, et il fallait alors aller aux informations. Les notices ainsi recueillies sur chacun furent réunies et formèrent de véritables traités de mythologie, dont nous avons encore quelques spécimens, comme la Bibliothèque d'Apollodore. Une autre circonstance qui encourageait les travaux de cette nature, c'est qu'ils trou-

vaient une application pratique dans la composition poétique du temps, à qui la mythologie fournissait des ornements. C'est ce besoin que le petit recueil mythologique de Parthénius était destiné à satisfaire chez le poète Cornelius Gallus.

Dans les temps modernes, on ne fit guère d'abord qu'assembler les mythes relatifs à chaque divinité et les mettre dans un ordre systématique, généalogique ou autre. Puis, imitant l'exemple donné par l'antiquité elle-même, on y chercha une signification allégorique. Enfin, depuis la fin du siècle dernier, la mythologie est devenue un vrai champ de bataille des opinions les plus diverses; les uns, comme Creuzer, croyant y trouver l'expression symbolique d'une antique et profonde sagesse; d'autres, au contraire, comme J. H. Voss, n'y voyant qu'un jeu de l'imagination poétique des temps primitifs, auquel les anciens eux-mêmes auraient prêté dans la suite seulement un sens plus profond; d'autres encore, comme Otfried Müller et Welcker, appliquant à l'étude de la mythologie une plus stricte méthode historique, Eugène Burnouf et Adalbert Kuhn la méthode comparative ; Max Müller, partant de là pour faire de toute la mythologie une sorte de maladie du langage; les derniers venus au contraire des mythologistes, qui sont en général aussi des folk-loristes, repoussant la méthode comparative, niant la plupart des ressemblances entre les religions indo-européennes ou les expliquant soit par des emprunts, soit par la similitude des conditions dans lesquelles ces religions sont nées.

Quelque position qu'on prenne dans ces questions méthodologiques, dont on ne saurait exagérer l'intérêt, il y a, pour le philologue, une étude qui s'impose, c'est celle des faits; et par les faits, j'entends les croyances, les traditions, les récits mythologiques, tels qu'ils circulaient dans le peuple, et aussi tels que les présentent, souvent modifiés à leur gré et même très librement transformés, les écrivains et particulièrement les poètes. Cette connaissance est nécessaire pour l'intelligence des textes, qui renferment tant de noms et d'allusions mythologiques. Elle n'est pas moins indispensable pour nous donner une idée exacte de la vie morale, intellectuelle et religieuse des peuples anciens.

Le culte et la mythologie ne sont que deux des éléments de la religion ; ce ne sont que des manifestations de ce qui, au fond, en est l'essentiel, le sentiment religieux. L'histoire du sentiment religieux chez les anciens, voilà dans ce domaine le but peut-être le plus important, mais aussi le plus difficile à atteindre. Le sentiment religieux tient une si grande et si haute place dans la vie des hommes, il exerce une telle influence sur tout le reste, qu'on ne connaît vraiment une nation, une époque, que si on sait de quelle nature y est et quelle force y a le sentiment religieux. D'autre part, rien n'est plus difficile à saisir, parce que c'est un sentiment intime, dont on ne perçoit directement que les manifestations, et dont les manifestations sont si diverses, que souvent elles déroutent l'observateur plus qu'elles ne l'éclairent. Il faut une

finesse de perception et d'analyse, une aptitude à se dépouiller de soi-même et à pénétrer dans l'esprit des autres, une sensibilité et une fermeté de jugement bien rares, pour découvrir ce sentiment partout où il est, et le reconnaître pour ce qu'il est. Mais si grande que soit la difficulté de la tâche, nous ne pouvons nous y soustraire.

En même temps, nous aurons à examiner dans quelle mesure la religion a agi sur les autres sentiments et sur les mœurs, sur l'art, sur les lettres; dans quel rapport elle se trouve avec la philosophie, avec les sciences; enfin quels furent les conflits entre différentes religions, et particulièrement comment se prépara et comment s'accomplit le plus grand sans nulle comparaison de ces conflits, celui qui se termina par la défaite des religions classiques et l'avènement de la religion nouvelle, de cette religion barbare, comme l'aurait appelée un contemporain de Périclès, *exitiabilis superstitio,* comme la nomme Tacite.

III

Il nous reste à voir ce que nous ferons de quelques sciences particulières, dont deux sont généralement considérées comme sciences auxiliaires de l'histoire, et que les philologues placent en différents lieux, les traitant, soit comme parties, soit comme appendices d'une des sciences que nous avons passées en revue. Je veux parler de la chro-

nologie, de la numismatique et de la métrologie. Il ne me semble pas nécessaire, en philologie, qu'aucune de ces trois sciences subsiste comme telle. Chacune peut former un chapitre d'une ou de plusieurs autres.

La chronologie est une des sciences les plus ardues, parce qu'elle exige la réunion très rare de connaissances fort diverses, mathématiques, astronomie, histoire, antiquités civiles et sacrées, et que les faits sur lesquels s'appuie la chronologie grecque et romaine sont très compliqués, les témoignages en grande partie fragmentaires. Aussi elle est pleine d'incertitudes de toute sorte, quoique les plus savants et les plus habiles parmi les philologues s'y soient appliqués. L'objet de la chronologie, c'est la manière de mesurer et de compter le temps, les heures, les jours, les semaines et les nondines, puis les saisons, là n'est pas la difficulté, ni surtout l'importance ; mais les mois, les années, les cycles et les ères, voilà les problèmes épineux. Quand et comment a-t-on essayé de mettre d'accord le mois, période lunaire, avec l'année, période solaire ? Quels cycles, c'est-à-dire quelles périodes au bout desquelles la fin d'année solaire était censée coïncider avec la fin d'année lunaire, a-t-on employés pour cela, successivement ou simultanément ? Comment opérait-on les intercalations de jours ou de mois ? De quelle durée était l'année ? A quelle date commençait l'année civile, à quelle date l'année religieuse ? Quels sont les points de départ des différentes ères, où et pendant combien de

temps ont-elles été en usage? A quelles époques le calendrier a-t-il été réformé ? En quoi ont consisté ces réformes? Enfin comment faut-il rapporter les événements à ces différents moyens de les dater? Vous voyez qu'il y a là, en l'absence de beaucoup de renseignements positifs, ample occasion à hypothèses.

Mais il faut bien le dire, la plupart de ces problèmes ne sont pas de ceux que tout philologue soit obligé d'aborder. Sans doute, si l'on s'occupe d'un problème historique, et que celui-ci se complique d'un problème chronologique, il est désirable qu'on sache se tirer de difficulté. Mais il n'arrivera pas bien souvent que la solution de ces problèmes exige des connaissances très spéciales, et comme dans ce cas beaucoup de philologues ne sauront pas assez de mathématiques et d'astronomie pour aller jusqu'au dernier fond des questions, ils seront obligés de recourir quand même aux bons offices d'un confrère. Mais ce que tout philologue doit apprendre dans la chronologie, c'est le calendrier ancien, et en général la manière de dater des anciens. En lisant les historiens, il faut savoir traduire les dates qu'ils donnent en dates à notre façon. En s'occupant d'histoire, ou d'histoire littéraire, il faut savoir déterminer la date des événements d'après les indications des textes anciens. En somme donc, il faut connaître les calendriers anciens et les différentes manières de compter les années. Or, chez les anciens ces deux choses tiennent aux institutions religieuses ; c'est à propos

de celles-ci que le philologue pourra acquérir les notions de chronologie qui lui sont indispensables.

La numismatique est la science des monnaies et médailles. Science très intéressante, très utile, mais qui manque d'unité. En effet, le simple fait que son objet est la monnaie, n'est pas un principe d'unité suffisant. Ce n'est qu'une unité fortuite ; la numismatique est une science de convention. La monnaie peut être considérée à trois ou quatre points de vue différents (il faut retrancher le troisième pour les médailles), et à chacun de ces points de vue elle forme l'objet d'une science différente. La monnaie est une œuvre d'art, une sorte de sculpture, et à ce point de vue l'archéologie la réclame. L'histoire du bas-relief serait incomplète si l'on passait sous silence les empreintes, et spécialement les innombrables portraits, qui se trouvent sur les monnaies. En second lieu, la monnaie, par sa légende, qui est une inscription, ressortit de l'épigraphie. En troisième lieu, la monnaie est un moyen d'échange garanti par l'État ; le monnayage est donc une institution publique ; c'est dans les institutions qu'il y a lieu de traiter de la monnaie en tant que monnaie. Enfin, les monnaies et médailles sont des documents historiques de haute importance, puisqu'elles attestent de la façon la plus authentique certains faits historiques, comme le règne du prince dont elles portent l'effigie, et son nom ; ou encore les relations qui ont existé entre leur pays d'origine et le pays où on les trouve. C'est pour cette raison surtout que la numisma-

tique est classée parmi les sciences auxiliaires de l'histoire. Mais si l'on en distrait tout ce que nous venons d'attribuer à l'archéologie, à l'épigraphie et aux institutions, il n'en reste pas de quoi faire une science à part. Les informations fournies par les monnaies seront simplement accueillies par l'histoire comme le seraient celles de n'importe quels autres monuments.

Enfin la métrologie, c'est la science des poids et mesures. Il me semble que la métrologie, comme la connaissance des monnaies en tant que moyen d'échange, devrait former simplement un chapitre des institutions. On l'en sépare souvent, parce que cette science aussi présente des difficultés spéciales et exige, pour être étudiée à fond, des connaissances techniques. Mais on peut en dire autant de plusieurs autres objets de la science des institutions, comme les finances, l'industrie, ou encore de certaines parties de l'archéologie, comme l'histoire de l'architecture, que l'on ne sépare pourtant pas du reste pour cela. La métrologie, y compris la science de la monnaie considérée comme moyen d'échange, formera un chapitre, ou, si l'on veut, l'introduction de la science des institutions financières ; c'est là que déjà certains auteurs la placent.

L'objet de la métrologie, c'est donc la monnaie grecque et romaine, soit réelle, c'est-à-dire en espèces, soit idéale, c'est-à-dire ne servant qu'à compter, sans être représentée par des pièces ; puis les poids, et les mesures de longueur, de surface et de capacité. Mais pour aborder cette étude on ne de-

vra pas suivre l'ordre que je viens d'indiquer. Dans notre système métrique, créé d'un seul coup, tout repose sur la mesure de longueur et s'en déduit. Chez les anciens, les poids et les mesures sont en général indépendants les uns des autres, mais la monnaie est en rapport avec le poids, parce qu'on a commencé par peser les métaux qui servent à l'échange. C'est donc ou par les poids ou par les mesures qu'il faut aborder la métrologie; la monnaie suivra les poids. Les mesures des anciens sont loin d'être aussi faciles à saisir que notre système métrique. Elles sont d'abord très multiples, pas toujours réductibles entre elles sans fractions, et assez variées, surtout en Grèce, où l'on s'est servi tour à tour de mesures de provenance diverse, et en même temps, dans différents états, de mesures de nature diverse. Ceci est plus vrai encore des poids, et à plus forte raison de la monnaie, laquelle offre le plus de difficultés. On a eu dans la plupart des États anciens, successivement et même simultanément, des systèmes monétaires très différents, par suite tantôt de l'adoption de métaux nouveaux pour le monnayage, tantôt de l'abaissement du titre, tantôt d'influences étrangères. Aussi, en lisant les auteurs, nous trouvons-nous en présence d'un état de choses assez compliqué, et de nomenclatures qui ne sont pas toujours claires. On nous parle d'une somme en talents. Quel talent veut-on dire? Le talent attique? Le talent d'Egine? d'Eubée? de Sicile ? d'Antioche ? de Rhodes ? A Rome, on indique une somme en deniers. De quel denier s'agit-il ? De

l'ancien denier ? Du denier réduit? De quelle réduction ? La valeur même des pièces est souvent difficile à déterminer. Le moyen le plus sûr qu'on y emploie aujourd'hui, c'est de peser et d'analyser le métal. C'est là que la numismatique devient tout à fait technique. Pour nous, et en vue de l'intelligence des textes, le plus important est l'identification des monnaies et leur réduction à des valeurs modernes.

Voilà comment on peut fort bien simplifier l'ordonnance générale de la science de l'antiquité, éviter dans les livres ces appendices qui font toujours mauvaise figure, et dans l'étude garder la vue d'ensemble. Il va sans dire cependant que, si l'on veut approfondir un sujet, et surtout un sujet aussi ardu que ceux dont nous venons de parler, on en viendra bien vite à faire une spécialité de chacune de ces études. Aussi, à qui aimera mieux maintenir une chronologie, une numismatique et une métrologie à part, nous ne ferons pas une bien vive opposition. En philologie, l'ordonnance n'est pas d'une si grande importance, pourvu qu'on n'oublie jamais la place qui revient à chaque objet dans la science générale; car c'est là la condition d'une étude vraiment scientifique.

CINQUIÈME LEÇON

Histoire de l'art et Histoire littéraire.

Nous avons examiné deux des groupes de ces sciences qui se rangent autour de l'étude des auteurs anciens et dont le cercle entier forme la science de l'antiquité classique : la grammaire, la rhétorique et la poétique avec la métrique, d'une part, l'histoire et les antiquités de l'autre. Il en reste un troisième, avant les quelques réflexions que nous aurons à faire sur l'étude même des textes, c'est l'histoire des beaux-arts et l'histoire de la littérature et des sciences chez les deux peuples anciens. On pourrait dire simplement l'histoire des beaux-arts et des sciences, puisque la poésie et l'éloquence sont aussi des beaux-arts. Mais sans parler de la distribution consacrée par l'usage, nous allons voir que ce terme de littérature peut désigner un ensemble de choses qui n'est pas identique à poésie et éloquence.

I

Les beaux-arts, en dehors de la poésie et de l'éloquence, sont la musique, la danse, l'art dramatique, l'architecture, la sculpture et la peinture.

La musique est rythmée, comme la poésie. C'est pourquoi quelques-uns en joignent l'étude à celle de la métrique. Rien de mieux, si nous possédions des œuvres musicales grecques ou romaines desquelles nous pourrions nous-mêmes déduire la théorie de cet art, comme nous pouvons le faire et le faisons pour la métrique; si, de plus, ces morceaux de musique formaient un objet d'étude, comme les textes d'auteurs anciens, en sorte qu'on dût faire usage de la théorie pour mieux comprendre les œuvres. Mais il n'en est rien. A part certains airs de cantiques sacrés qui peuvent remonter au IIIe ou au IVe siècle après Jésus-Christ, on ne possède que quelques rares fragments de musique dont l'authenticité même n'est pas à l'abri de tout soupçon, et dont la lecture est plus ou moins incertaine. Il n'existe pour nous de la musique ancienne que son histoire; et une histoire faite non pas sur les monuments, mais d'après les témoignages des anciens et d'après des inductions tirées soit de considérations générales, soit de ce que nous pouvons observer sur les textes en fait de métrique et de rythmique.

C'est par des considérations générales que nous sommes amenés à penser que la musique grecque devait être très belle. Un peuple aussi incomparable dans les autres arts ne pouvait guère être inférieur dans celui-là. Les Grecs étaient très sensibles en tout cas aux effets de la musique. Nous en avons la preuve dans le rôle capital qu'on faisait jouer à cet art dans l'éducation. On croyait si bien que la musique agit sur les âmes et sur les mœurs,

que la loi même interdisait certains genres de musique et en prescrivait d'autres. Mais s'il est permis de croire que la musique ancienne n'était pas inférieure à la nôtre, elle en était fort différente. La musique instrumentale des anciens ne s'est guère développée, indépendamment du chant, qu'à une époque où déjà la décadence commençait. En général, la musique vocale et la musique instrumentale allaient ensemble. La musique chorale était, de plus, intimement liée à la danse. L'harmonie dans le sens moderne était à peu près inconnue, au moins pour la musique vocale; on ne chantait qu'à l'unisson. En revanche, les modes étaient de nature différente et plus nombreux. L'histoire de la musique devra éclaircir toutes ces questions et celles qui s'y rattachent. Elle traitera des instruments, de la notation musicale. Elle suivra les progrès de l'art depuis ses origines, dont quelques souvenirs sont conservés dans la légende, jusqu'à Terpandre de Lesbos, Olympus le jeune, Aristoxène, le fameux théoricien, et enfin la décadence et la transmission de certaines traditions musicales à l'Église chrétienne. Elle montrera les caractères différents que la musique a pris chez les différentes races grecques, puis à Rome, où la musique nationale fut tout à fait rudimentaire, et où celle des Grecs, très répandue et très appréciée dès la fin de la République, était arrivée déjà en état de décadence.

La danse des anciens a peu de rapports avec la danse moderne. Il n'y a guère aujourd'hui que la

danse à l'opéra, le ballet, qu'on puisse comparer à la danse antique ; car celle-ci est bien plutôt un spectacle qu'un exercice auquel on se livre pour son propre plaisir. Des éléments de cet art, l'un, le rythme, est commun à la danse, à la musique et à la poésie ; l'autre lui est particulier : ce sont les figures chorégraphiques et les attitudes. L'histoire de la danse montrera chez les Grecs l'union intime qui a existé dans les premiers temps entre la danse et le culte ; puis, à mesure que le théâtre prend sa place à soi dans la vie publique, entre la danse et le théâtre. Elle fera comprendre comment peu à peu la danse devient une véritable action dramatique, parce que la pantomime s'y mêle, ou parce qu'elle-même s'associe à la poésie dramatique. On verra quelles sont les différentes sortes de danse, suivant les temps et les lieux, car sur ce point aussi il y a une grande variété parmi les races grecques ; quels caractères revêtent ces danses, quels sentiments elles expriment, quels effets elles produisent sur les mœurs. Enfin, comme pour la musique, on reconnaîtra que l'art indigène des Romains est à peine un art, et que la danse grecque ne leur fut apportée que déjà corrompue, esthétiquement et moralement.

A la musique et à la danse on a voulu joindre la gymnastique grecque. Il me semble qu'il y a là une erreur. Si intéressant que fût le spectacle de ces exercices, si belles même que pussent être certaines attitudes prises par les lutteurs, la gymnastique n'est pas un des beaux-arts, parce qu'elle

n'a pas le caractère essentiel de tout ce qui mérite ce nom ; elle ne sert pas à l'expression des sentiments, des émotions de l'artiste. Elle est née de l'hygiène et des exercices guerriers ; elle n'est devenue un spectacle que par son introduction dans les jeux publics. L'hygiène a sa place dans la description de la vie privée des Grecs; les exercices guerriers dans les institutions militaires; les jeux publics dans les institutions religieuses. Quant aux spectacles romains qui répondent aux jeux gymniques des Grecs, combats de gladiateurs et de bêtes féroces, courses de chars, naumachies, ils font partie des institutions religieuses, puisque les combats de gladiateurs ont remplacé, à l'origine, des sacrifices humains et sont restés longtemps attachés, comme cérémonie religieuse, aux ensevelissements, et que les jeux publics, à Rome aussi, sont célébrés en l'honneur des dieux.

Au contraire, l'art dramatique, quoique non moins étroitement lié au culte par ses origines, a tous les caractères de l'art ; jamais d'ailleurs on n'a songé à lui en contester le titre. L'artiste dramatique, comédien ou tragédien, est au poète dramatique ce que le musicien exécutant est au compositeur. Il semble donc qu'on devrait traiter de l'art dramatique en même temps que de la poésie dramatique, puisqu'on parle de l'exécution musicale en même temps que de la composition. Il y aurait sans doute avantage à le faire. Mais il y aurait aussi de l'inconvénient soit à distraire la poésie dramatique du reste de la littérature, soit à

séparer l'art dramatique de la musique et de la danse, soit à les introduire tous trois dans l'histoire littéraire. A cause de la nature complexe du théâtre, tout ce qui le concerne est réclamé par différentes sciences particulières. L'histoire de l'architecture y est intéressée pour l'édifice; l'histoire du culte pour les origines.

L'art dramatique des anciens, comme la musique, comme la danse, nous est peu connu. C'est la destinée des artistes exécutants de ne laisser qu'un nom; leur œuvre ne leur survit pas. Comme en outre les antiquités scéniques doivent traiter de la mise en scène, des décors, des costumes, des masques; il ne reste à l'histoire de l'art dramatique que de rapporter le peu qu'on sait sur les traditions du théâtre et sur le talent personnel des acteurs dont les noms nous sont parvenus, comme Roscius et Aesopus, Pylades et Bathyllus. On devra distinguer naturellement les genres, qui sont plus différents et plus fixes dans l'antiquité que dans les temps modernes, les époques et les contrées.

II

Si la musique, la danse et l'art dramatique des anciens sont peu connus, il en est tout autrement des arts du dessin, architecture, sculpture et peinture. Ces arts ont laissé un grand nombre de monuments importants, qui, par une faveur du sort presque paradoxale, vont se multipliant d'année en

année. Nous disposons bien certainement du double des monuments qu'on possédait il y a deux cents ans; et au contraire de ce qui est vrai des œuvres littéraires, rien n'empêche, et même tout permet d'espérer que l'avenir nous réserve encore des découvertes considérables. Aussi, tandis que la musique ancienne n'a trouvé que quelques historiens, la danse et l'art dramatique moins encore, l'histoire des arts du dessin, l'archéologie, comme on l'appelle aujourd'hui, est très cultivée et très prospère. De toutes les sciences philologiques, c'est celle qui a pris le plus grand essor dans ce siècle, si bien que plusieurs de ses représentants se refusent à y voir une science partielle, un simple département de la philologie. On leur oppose la nécessité de compléter sans cesse la connaissance et l'intelligence des monuments par les informations que nous fournissent les textes. Cette objection ne porte pas : l'histoire de l'art moderne aussi a besoin de documents écrits. Et d'ailleurs, il est vrai que l'histoire de l'art a sa raison d'être et son existence effective indépendamment de la littérature. Nous avons dit et répété qu'il en est ainsi de toutes les sciences philologiques. Seulement, le fait est plus manifeste peut-être en ce qui concerne l'histoire de l'art. On n'en doit conclure qu'une chose, c'est qu'il convient de lui donner une importance plus grande aussi dans les études philologiques. Et c'est à quoi l'on paraît tendre. Preuve en soit, au milieu de nous, la conférence d'archéologie si heureusement rétablie dans notre Faculté cette année même.

Les monuments de l'art antique, encore plus que les monuments littéraires, furent recherchés à l'époque de la Renaissance, pour le plaisir d'en jouir, comme on aurait fait d'œuvres contemporaines ; si ce n'est qu'on trouvait, de plus, à les posséder, la satisfaction de tenir en main des parcelles de cette antiquité qu'on eût tant voulu ressusciter tout entière[1]. On les faisait servir d'ornements aux palais des princes et on en tirait des motifs et des modèles pour des œuvres d'art nouvelles. Le style de la Renaissance n'aurait pu sortir des styles du moyen âge, sans l'étude passionnée des œuvres antiques à laquelle se livrèrent les artistes de l'époque. Les hommes de lettres aussi se prirent d'une ardente passion pour ces beaux marbres qu'on tira alors en grand nombre de leurs tombeaux séculaires. Mais ils s'en servaient principalement pour nourrir leur admiration enthousiaste de l'antiquité en général, pour se mettre en rapport personnel avec les anciens au moyen de leurs portraits, et pour s'entourer d'objets qui avaient à la fois le charme et le caractère sacré de reliques de ce monde enchanté. Au XVIe et au XVIIe siècle, dans les pays du Nord, on alla pour ainsi dire à l'autre extrême. On ne vit plus guère dans les plus belles œuvres de l'architecture et de la sculpture qu'une source de renseignements, un trésor d'explication des textes, une matière à doctes monographies sur toute sorte d'antiquités, telles

1. Ici j'ai beaucoup emprunté à K. DILTHEY, *Festrede, gehalten am 14 Juni 1882,* Gœttingue, 1882.

que vêtements et ornements, usages et ustensiles. L'intérêt artistique se réveilla d'abord en France, grâce à nos relations politiques et commerciales avec l'Orient, qui furent l'occasion d'importations considérables d'œuvres d'art; le Louvre ne doit pas moins que la Bibliothèque nationale à ces relations. Les Anglais ne tardèrent pas à rivaliser avec nous. Puis vint la découverte de Pompéi et d'Herculaneum, qui mit de nouvelles richesses sous les yeux des amateurs, et donna pour la première fois le spectacle de l'art ancien pour ainsi dire vivant, des monuments vus dans leur entourage naturel, et non comme pièces rares de cabinet ou de musée. C'est alors qu'on commença à concevoir une étude de l'art antique dans laquelle entrât à la fois le sentiment artistique des Italiens de la Renaissance et l'érudition des philologues hollandais. L'*Histoire de l'Art dans l'antiquité,* par Winckelmann (1764), marque l'ère nouvelle. L'art désormais a son histoire. On ne veut plus seulement en jouir, on veut le connaître et le comprendre.

Une fois cette conception de l'histoire de l'art trouvée, il restait à la faire passer dans la réalité plus véritablement qu'on n'avait su le faire d'abord. Les idées de Winckelmann étaient encore bien dogmatiques, étroites, exclusivement classiques. Il ne comprit qu'à moitié l'art pompéien; il aurait été dérouté par les figurines de Tanagra. Son jugement n'était pas formé par la vue d'un assez grand nombre de monuments. Le Laocoon et l'Apollon du Belvédère restèrent pour lui les types suprêmes du grand

art. Même après Winckelmann, Visconti, qui eut l'avantage de connaître les frises du Parthénon, crut porter un jugement très hardi en déclarant que ces marbres pouvaient prendre rang à côté de l'Apollon et de l'Antinoüs! Il était réservé à notre siècle, à l'aide de monuments plus nombreux, et d'une plus juste conception de l'histoire en général, de remettre les choses à leur place, de voir qu'il y a succession, progrès d'abord, pendant de longs siècles, puis une époque de perfection, qui se place au ve siècle avant Jésus-Christ, et non au Ier ou au IIe après, enfin le déclin et la décadence qui se prolonge jusqu'à la fin de l'antiquité, c'est-à-dire jusqu'au moment où des nations nouvelles, avec quelques éléments de l'art ancien sauvés au travers du cataclysme général, mais surtout avec un autre génie, sous un autre climat, inventent un art nouveau, qui passe à son tour par des vicissitudes semblables.

Voilà l'histoire de l'art à l'état de science pure; l'histoire de l'art considérée comme une des divisions ou une des faces de l'histoire générale, comme l'histoire de l'une des manifestations de l'esprit humain; telles l'histoire de la poésie, de la religion, de l'industrie. Qu'est-ce qui fera de cette histoire de l'art une des parties de la philologie? Ce sera d'abord de détacher l'art gréco-romain du reste, sans s'interdire, naturellement, de remonter au-delà pour en rechercher les origines. Ce sera aussi d'appuyer davantage sur le secours à tirer des monuments écrits. Mais ce sera surtout de se proposer

un double but en dehors de la science même : d'une part, éclairer les textes au moyen des œuvres d'art, Homère, par exemple, au moyen des découvertes récentes; d'autre part et principalement, pénétrer dans l'âme des Grecs et des Romains, comprendre leur génie, faire revivre tout ce monde de merveilles dont ils avaient réussi à s'entourer; de telle sorte qu'on devienne plus capable de s'assimiler les autres productions de leur esprit, celles qui sont plus habituellement à notre disposition et que vous serez chargés de mettre à la portée de la jeunesse, je veux dire, leurs œuvres littéraires. En d'autres termes, l'histoire de l'art gréco-romain, en tant que partie de la philologie, sera destinée à former le pendant de l'histoire littéraire; à compléter, avec l'histoire politique, avec l'histoire religieuse, avec la description de la vie publique et de la vie privée des peuples anciens, la notion d'ensemble que nous devons posséder de leur existence entière, pour rendre vraiment féconde l'étude que l'on fait faire à la jeunesse de certaines de leurs œuvres littéraires.

Quels sont les arts qui font l'objet de l'archéologie? Personne n'hésitera à nommer l'architecture, la sculpture, la peinture. Mais on sera loin d'avoir tout dit. Ces noms n'éveillent guère que l'idée du grand art, l'art proprement dit. Cet art-là n'est pas le seul; il en est un autre que l'archéologie ne saurait laisser de côté impunément, quoiqu'il occupe un rang plus humble. Je veux parler de cet art qui apparaît non pas dans des œuvres créées tout ex-

près pour donner essor aux sentiments de l'artiste, mais dans des objets confectionnés pour l'usage, et qui sont des œuvres d'art pour ainsi dire accessoirement. Songez à ces milliers de vases peints, dont beaucoup sont des œuvres exquises, non seulement par les peintures dont ils sont ornés, mais par la forme qu'on a su leur donner; rappelez-vous tous ces menus objets qu'on trouve dans les fouilles, meubles et ustensiles de toute sorte, armes, instruments, parures en divers métaux, colliers, bracelets, anneaux; ajoutez à cela cette infinité de monnaies et de médailles dont l'empreinte est souvent d'une grande beauté. Pour peu qu'on ait vu de pareils objets, on comprend que les archéologues ne puissent les laisser de côté. D'ailleurs, à le bien prendre, toute œuvre d'art, grande ou petite, a primitivement une destination pratique, et la beauté n'y est qu'accessoire. Cela est manifeste en ce qui concerne l'architecture. On bâtit des palais pour les habiter, des temples pour y loger les dieux et leurs trésors, des portes de villes pour permettre de franchir l'enceinte, des théâtres et des amphithéâtres pour s'y assembler aux fêtes, des ponts pour passer les rivières. Mais la sculpture aussi et la peinture sont dans le même cas. Elles sont le plus souvent auxiliaires de l'architecture, qui ne peut se passer de pierres taillées, de colonnes, de corniches et de dispositions de lignes et de couleurs, mais qui, de plus, recherche naturellement l'ornementation, en relief, à la fresque, par la sculpture, par la peinture. On sculpte et l'on peint

les images des dieux pour le culte tout d'abord, après seulement et assez tard, pour la satisfaction propre de l'artiste et le plaisir du spectateur.

Mais ce n'est pas tout. Un ouvrage de main d'homme n'est pas œuvre d'art seulement par l'intention de son auteur. Il l'est sans sa volonté, et malgré lui. On peut bâtir des maisons, des temples et des ponts sans s'inquiéter de beauté et de laideur, uniquement en vue de l'usage; on peut faire de la poterie, de la menuiserie, des armures, sans songer à aucune ornementation, dans la seule idée de satisfaire aux besoins de la ménagère ou du guerrier; on peut imprimer à la monnaie une marque quelconque, qui serve seulement de garantie au commerçant; comme qu'on fasse, on y mettra quelque chose de soi, de ses idées, de ses sentiments, de sa façon de comprendre l'utilité même, et ce quelque chose suffira à donner à ces édifices, à ces objets divers, à ces pièces d'argent, un caractère propre, qui en fera des œuvres d'art belles ou laides, agréables à voir ou déplaisantes, peu importe, mais intéressantes, mais instructives, mais permettant de mieux connaître, de mieux comprendre, de mieux juger leurs auteurs. Aussi, lors même que l'historien de l'art dédaignerait ces objets d'art de second ordre, ce qu'il ne fait point, le philologue archéologue s'en occuperait, puisque le but pour lui c'est justement de mieux connaître et de mieux comprendre les peuples qui ont mis ce quelque chose d'eux-mêmes dans ces objets.

Une autre considération encore leur assure une

place dans l'histoire de l'art. C'est qu'ils sont des documents précieux pour cette histoire. Vous savez ce qu'on appelle un style, comme le style grec, le style gothique, le style de la Renaissance, et le caractère d'une époque, qui peut devenir lui-même un style, mais qui souvent aussi n'est qu'une certaine manière de se servir d'un style; ainsi par exemple, dans notre siècle, qui n'a pas de style à lui, et qui ne vit que de la reproduction savante de styles anciens, il est aisé de distinguer le gothique sentimental et mou de la monarchie de juillet du gothique plus correct, plus caractérisé, mais aussi plus sec du second empire. Ces styles et ces caractères particuliers à certaines époques ne sont pas visibles seulement dans les grands ouvrages, palais et cathédrales, peintures murales et toiles pour les musées; on les reconnaît aussi bien dans le moindre ornement d'une coupe ou d'une lampe, dans le dessin d'un pied de table ou d'un escabeau. Il en résulte qu'en l'absence de grands monuments, des produits manufacturés quelconques peuvent servir à déterminer les époques, à fixer la chronologie archéologique; bien plus, à combler des lacunes immenses, à constituer toute l'histoire de l'art pendant des siècles. Ce n'est pas là une simple supposition, c'est un fait. C'est avec des poteries, des armures, des parures et des ustensiles de ménage qu'on a reconstitué de nos jours l'histoire de l'art, et le plus clair de ce qu'on sait de l'histoire générale de plusieurs siècles de la Grèce.

A jeter un premier regard général et un peu su-

perficiel sur l'ensemble de l'art antique, quand on se rappelle l'état de la ville de Rome au commencement du IIe siècle avant Jésus-Christ, et l'invasion qu'y firent, après la conquête de l'Achaïe, les marbres et les bronzes, puis l'importation, moins soudaine, mais bien plus considérable, qui dès lors se fit, par le commerce et par les déprédations des gouverneurs de province, jusqu'à la fin de la République ; quand on se souvient enfin que jusque sous l'Empire les noms d'artistes qui sont parvenus à notre connaissance sont pour la plupart des noms grecs, on peut être tenté de croire que l'archéologie, à la différence des autres sciences philologiques, n'a que la Grèce à étudier, et que Rome n'y aura pas sa part. Ce serait pourtant une erreur. Rome a ses murs de Servius, sa Cloaque Maxime, qui sont, il est vrai, d'origine étrusque, mais qui sont des ouvrages romains ; elle a toute une architecture, dérivée de cette architecture primitivement empruntée, et combinée plus tard avec celle qu'on imita des Grecs, dans ses arcs de triomphe, ses arcades, ses temples en coupoles, ses amphithéâtres. En sculpture également et en peinture, l'art romain a ses types à lui. Néanmoins il est vrai que, sauf pour l'architecture, l'art proprement romain tiendra une modeste place dans l'archéologie. C'est la Grèce qui aura presque tous les honneurs. L'art grec en Grèce d'une part, et de l'autre, l'art romain et l'art grec à Rome, telles seront les deux parties principales de l'archéologie, l'une très vaste, l'autre beaucoup moins étendue. Les subdivisions mar-

queront les périodes de chacun de ces arts nationaux et les différentes catégories de monuments.

Souvent, depuis Otfried Müller, qui a adopté cette méthode dans son manuel, on joint à l'histoire de l'art une théorie de l'art chez les anciens. Pareillement, on a la poétique à côté de l'histoire de la poésie, la grammaire à côté de l'histoire de la langue. Cette théorie enseigne quelles sont les différentes sortes de monuments : architecture, sculpture, peinture, mosaïque, monnaies et médailles, pierres gravées, bijoux, vases peints ; quels en sont les matériaux, argile, métaux, bois, pierre, marbre; les procédés, peinture à l'eau, à l'encaustique, sur terre cuite ; les sujets, dieux, héros, hommes ; histoire, genre, portrait ; animaux et plantes ; paysage. On voit combien il est utile de posséder des notions de cette nature, particulièrement pour les archéologues qui, comme la plupart des philologues, ne sont pas artistes eux-mêmes.

Un chapitre de cette partie théorique de l'archéologie a pris de notre temps un développement particulier; c'est celui qui traite d'une certaine catégorie de sujets, les sujets mythologiques. Sous le titre de mythologie figurée on a publié différents ouvrages, les uns très savants, les autres populaires, qui ont cet intérêt de représenter une alliance féconde entre deux sciences philologiques, la mythologie et l'archéologie. Il est facile de comprendre tout ce que la mythologie peut gagner à ce rapprochement. La manière de figurer les dieux, les symboles qu'on leur attribue, le nombre même des œuvres d'art

représentant une divinité, sont des indices de l'idée qu'on s'en faisait et de la vénération dont elle était entourée, presque aussi instructifs que les noms, les descriptions et les récits qui s'y rapportent chez les auteurs.

Ceci nous fait toucher à un point fort important. C'est que l'archéologie, soit comme auxiliaire des antiquités, soit en sa dignité propre d'histoire de l'art, ne peut être sérieusement et fructueusement étudiée qu'en présence des monuments, ou, à leur défaut, de reproductions des monuments, moulages, gravures, photographies. Heureusement, de nos jours, ces reproductions sont assez facilement accessibles, et notre Faculté est à cet égard une des plus favorisées de France.

On a souvent agité, ces derniers temps, la question de savoir comment les résultats de la science archéologique pourraient être utilisés pour l'enseignement secondaire. Je ne suis pas de ceux qui voudraient ajouter au programme déjà trop chargé du lycée un nombre, si petit fût-il, de leçons sur l'art. Mais sans leçons spéciales, l'enseignement secondaire peut profiter de bien des manières des secours que l'archéologie apporte à nos études. Que le professeur en ait seulement quelques notions, qu'il en sache ce que tout philologue doit en savoir, qu'il ait vu surtout les monuments, et son enseignement s'en ressentira, indirectement par la connaissance plus parfaite qu'il aura du monde ancien ; directement par les éclaircissements qu'il saura en tirer et par l'à-propos avec lequel il saura

mettre sous les yeux de ses élèves les reproductions les plus instructives. Nos livres classiques viennent au secours du professeur, un peu indiscrètement même ; on finira par faire de la grammaire latine un livre d'images.

III

L'histoire des littératures anciennes soulève certaines questions très analogues à celles qui se posent à propos de l'histoire de l'art. Nous avons vu qu'on peut hésiter entre une conception étroite, d'après laquelle l'histoire de l'art ne s'occuperait que des œuvres expressément destinées à être des œuvres d'art, et une idée plus large, qui embrasse aussi les objets d'usage qui ne sont des œuvres d'art que d'une manière accessoire. De même, les uns ne veulent traiter dans l'histoire littéraire que les écrits, soit en vers soit en prose, qui sont faits pour la jouissance, qui visent à plaire au lecteur, dans lesquels la forme n'est pas entièrement subordonnée au fond, les écrits, en un mot, qui font partie de ce qu'on appelle plus particulièrement la littérature. D'autres, au contraire, entendent que tout monument littéraire quelconque, tout livre, tout texte, rentre dans le domaine de l'histoire littéraire. Enfin, on a pensé que ces conceptions étaient légitimes toutes deux et pouvaient se concilier, et l'on a donné un nom à chacune. A la première serait réservé le titre d'histoire de la littéra-

ture ; la seconde s'appellerait histoire littéraire. Et, en effet, pourquoi ne serait-il pas loisible à chacun, quand il s'agira de faire un cours, d'écrire un livre, de choisir celui des deux genres qui lui plaira? Mais pour lui-même personnellement, le philologue ne peut hésiter, c'est l'histoire littéraire qu'il doit cultiver. La science de l'antiquité ne saurait se borner à la littérature dans le sens restreint du mot. Sans doute, c'est celle-ci, ce sont les œuvres destinées à charmer, à émouvoir, les œuvres dans lesquelles l'auteur se donne lui-même, et fait directement ou indirectement la peinture de ce qui l'entoure, ce sont ces œuvres-là, épopées, drames, poésies lyriques, harangues, plaidoyers, mémoires, qui, avec les écrits des historiens anciens, nous font surtout connaître la société ancienne et la font revivre à nos yeux. Sans doute encore, ce sont ces œuvres-là dont quelques-unes servent directement à l'enseignement de la jeunesse, et qui, par conséquent, sont pour nous les premiers sujets d'étude. Mais s'il peut paraître suffisant, à la rigueur, dans une littérature moderne, de connaître les œuvres de cette espèce, il n'en est pas de même des littératures anciennes. Supposez que vous ayez à faire l'histoire des *Méditations poétiques*. Comme nous possédons toute la poésie française antérieure et contemporaine, il vous sera relativement facile de constater en quoi elle a pu contribuer à faire éclore ce lyrisme nouveau, et dans quelle mesure, au contraire, nous en sommes redevables au génie du poète. Comme nous avons sous la main tout ce

qui a été écrit dès lors, il n'est pas moins aisé de suivre la trace de l'action exercée par le jeune chantre du *Lac*. Au contraire, prenez le recueil des poésies de Catulle, et essayez de déterminer la part des influences extérieures et celle de l'invention personnelle. Où trouverez-vous les points de comparaison nécessaires? Que sont devenus les poèmes des prédécesseurs et des contemporains de Catulle à Rome? Disparus, à l'exception de quelques maigres bribes. Et ses modèles dans la Grèce ancienne et à Alexandrie? Disparus encore, à part quelques fragments. Et après lui, entre lui et Horace, entre lui et Tibulle, qu'a-t-il été fait? Dans quelle mesure a-t-on subi ou repoussé son influence? Les seuls témoins directs, les poèmes lyriques et élégiaques, ont péri. Que faire, pour combler de si graves lacunes, sinon rechercher avec un soin extrême les témoignages indirects? Or, ceux-ci sont épars dans toute sorte d'écrits. Il n'est pas de texte si obscur, si technique, si peu littéraire, qui ne puisse en fournir. Mais ces témoignages indirects, à leur tour, ne peuvent être utilisés avec profit que si les livres où ils se trouvent sont datés, attribués à leurs véritables auteurs, jugés, classés, analysés, et si les données qu'ils contiennent sont ramenées à leur source. Il faut que les ouvrages les plus insignifiants par eux-mêmes, et d'autre part les moins littéraires, les plus exclusivement destinés à un but spécial, autre que le plaisir du lecteur, soient inventoriés et examinés, que leur histoire soit faite, aussi bien que celle des tragédies de So-

phocle et des harangues de Démosthène, parce que ces ouvrages, et même de misérables fragments de ces ouvrages, recueillis par d'obscurs compilateurs des derniers siècles, peuvent nous renseigner sur quelqu'une de ces centaines de tragédies et de harangues que le temps n'a pas laissées parvenir jusqu'à nous.

En quoi consistent ces témoignages indirects ? Il y en a de toute sorte. Il y a les fragments d'ouvrages cités, il y a des renseignements biographiques sur les auteurs et bibliographiques sur leurs œuvres, il y a même le simple fait de l'existence de tel ouvrage médiocre, qui suppose et atteste celle d'une œuvre capitale, et souvent nous donne une idée, si pâle soit-elle, de ce qu'elle a été. Dans les romans grecs des derniers siècles et chez des moralistes de second ordre, on a retrouvé de nombreux éléments de la comédie nouvelle ; Sulpice Sévère, dans sa chronique, a conservé la substance de certains chapitres de Tacite, aujourd'hui perdus, et c'est chez Quintus de Smyrne qu'il faut aller chercher l'écho des chants des premiers successeurs d'Homère.

Ces mêmes considérations fournissent la réponse à la question de savoir quelles seront les limites de l'histoire littéraire dans le temps. Cette question, il est vrai, se pose également pour l'histoire de l'art et pour les antiquités, pour tout ce qui est histoire, en un mot. La décadence dans les arts plastiques sert à éclairer les grandes époques. Les institutions publiques et privées n'ont pas disparu tout d'un

coup ; leurs dernières transformations dans la décrépitude du bas-empire, et même les restes que les barbares s'en sont appropriés, ont leur intérêt et contribuent à l'intelligence de ce qu'elles furent aux plus beaux temps de la République. Mais en ces sciences-là, on est assez généralement d'accord sur la nécessité de descendre jusqu'aux derniers temps de l'antiquité. En littérature, ceux qui tiennent pour l'histoire de la littérature contre l'histoire littéraire seront portés à fixer une limite plus précoce. C'est la conséquence naturelle de leur principe.

Pour nous, toute la question est de savoir où finit l'antiquité, où commence le moyen âge. En ce qui concerne le monde latin, la chose est assez claire. C'est la deuxième moitié du VII[e] siècle qui forme comme un large fossé entre le monde ancien et le monde nouveau. Il y a là une période d'arrêt, de nuit noire, qui sépare nettement les dernières lueurs du soir de l'aurore d'un nouveau matin. Jusque vers l'an 650, on écrit encore à peu près en latin, mais dans un latin qui est allé en baissant continuellement, qui n'est presque plus du latin. De 650 à 700 et plus, on n'écrit pas du tout ; enfin, dans le courant du VIII[e] siècle, on recommence insensiblement à écrire, mais, chose curieuse, le latin va s'améliorant, se purifiant, parce qu'il n'est plus désormais une langue vivante, parce qu'on ne l'apprend plus que par l'étude ; et en effet, dès 842 apparaissent les premiers monuments écrits de langue vulgaire, de français. Dans l'Empire d'Orient,

on est convenu de fixer la fin de la littérature grecque et le commencement de la littérature byzantine au règne de Justinien, 527. Mais, comme vient de le montrer fort bien le premier historien de cette littérature, cette date est mal choisie[1]. En Orient, aussi bien qu'en Occident, c'est seulement aux environs de l'an 650 que la nuit est faite, que la vie littéraire antique s'arrête complètement. Cet arrêt dure un peu plus longtemps qu'en Occident, jusque vers l'an 800. Mais c'est à la même époque, au milieu du VIIe siècle, que cesse, dans les deux empires, la littérature ancienne.

Les études du philologue s'arrêteront-elles strictement à cette limite? S'interdira-t-il tout regard au delà? Non pas. La littérature se distingue des arts plastiques en ce que ses monuments ne nous sont parvenus ni dans l'original, ni, sauf quelques exceptions, par des copies faites dans l'antiquité même. Il a fallu, pour les conserver, une longue série de transcriptions, qui se sont renouvelées durant tout le moyen âge. En outre, si presque toutes les œuvres d'art antiques ont été ensevelies, ou totalement oubliées et négligées pendant le moyen âge, un assez bon nombre d'œuvres littéraires ont été constamment étudiées depuis le VIIIe siècle jusqu'au XVe. Il en est résulté qu'elles ont été fréquemment imitées et qu'elles ont exercé une assez grande influence sur les littératures nou-

1. K. Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Litteratur*, (*Handbuch* de Iwan Müller, IX) p. 1 et suiv.

velles, grecque et latine, du moyen âge ; et comme ce sont en partie des ouvrages aujourd'hui perdus qui ont laissé des traces dans ces littératures nouvelles, nous devons étudier celles-ci, pour y suivre ces traces. L'histoire littéraire grecque et latine aura donc une suite ; ce sera l'histoire littéraire du moyen âge grec et latin, étudiée au point de vue des influences antiques.

Mais cette question des limites de l'histoire littéraire n'est pas seulement une question de valeur littéraire et une question de temps. C'est aussi une question de religion. Ce mot peut surprendre, mais le fait est connu. Doit-on comprendre dans l'histoire littéraire grecque et latine les ouvrages écrits par des chrétiens et dans lesquels s'affirme la religion des auteurs, en particulier toute cette vaste bibliothèque que nous ont laissée les Pères de l'Église ? Pendant assez longtemps, on a tenu à l'écart ces ouvrages-là. Les principales histoires littéraires récentes leur ont pourtant fait l'honneur d'en parler, mais d'une manière inégale. Bæhr et Bernhardy, pour les latins, Christ pour les Grecs, sous forme d'appendice ; Teuffel seul, en les plaçant à leur rang chronologique. Cette exclusion, ces hésitations, ne sont pas injustifiables. Elles se conçoivent fort bien d'abord, si l'on se borne à l'étude des œuvres littéraires au sens restreint du terme ; car beaucoup des œuvres des Pères n'ont aucune prétention littéraire, plusieurs répudient toute prétention de ce genre comme mondaine et payenne, d'autres enfin, qui peut-être visent à

plaire, sont loin d'y réussir. Et cependant, même à ce point de vue, il y aurait d'importantes exceptions à faire. Grégoire de Nazianze, Jean Chrysostome, ne figurent-ils pas dignement à côté des grands orateurs payens? Lactance, le Cicéron chrétien, ne mérite-t-il aucune attention de la part des latinistes cicéroniens? Les Confessions de saint Augustin, les poésies de Prudence, les hymnes de saint Ambroise ne sont-elles pas à leur façon des œuvres vraiment littéraires? Une certaine indifférence envers les auteurs chrétiens se comprend de même si l'on considère l'histoire littéraire grecque et romaine comme une science philologique, comme étant destinée à éclairer l'étude des grands auteurs classiques et à nous faire connaître dans la civilisation antique le fondement de la nôtre et une source de culture intellectuelle pour nous. Car il est vrai que le monde antique qui nous intéresse à ce point de vue, c'est le monde antique payen, c'est le monde grec et romain pur et sans mélange. Ce que nous y cherchons, c'est ce que les deux peuples classiques ont apporté à l'humanité d'original, de propre à eux. Avec le christianisme, ils se sont assimilé des éléments nouveaux, principalement orientaux, qui troublent la pureté de leurs caractères nationaux, qui ont eu d'ailleurs leur influence particulière sur le monde moderne, et qu'on peut, pour cette raison, préférer d'étudier et d'apprécier à part. Quant aux écrits chrétiens, il peut sembler à première vue que l'inspiration en est trop différente pour qu'ils forment avec les

autres un tout ayant cette unité d'origine, d'évolution et de caractères généraux, qu'on s'attend à trouver dans une même littérature. Mais il y a là sans doute une illusion, provenant précisément de l'habitude qu'on a prise de mettre à part la littérature chrétienne. Pendant plusieurs siècles, chrétiens et payens ont été bien plus mêlés qu'on ne le croit. Et si, par une assez étrange convention, certains auteurs chrétiens écrivant sur des sujets profanes ont jusque bien tard dissimulé pour ainsi dire leurs croyances ; si d'autre part en traitant de matières religieuses, plusieurs ont affecté de se séparer des payens, même en ce qui concerne l'art d'écrire, la distinction établie par là entre une littérature profane et payenne, et une littérature religieuse et chrétienne, est bien superficielle. Pour comprendre l'une, il importe de découvrir les secrètes attaches qu'elle peut avoir avec l'autre. S'il est incontestable que la littérature sacrée des chrétiens devait être peu connue des payens et n'a pu par conséquent exercer une très grande action sur leur littérature, la réciproque n'est pas également vraie. Enfin, on ne connaîtrait qu'imparfaitement, en faisant abstraction du christianisme, qui déjà en formait un élément important, l'atmosphère intellectuelle et morale dans laquelle vivaient Plutarque et Juvénal, Lucien et Apulée, Libanius et Claudien.

Ce que nous appelons aujourd'hui histoire littéraire s'est formé peu à peu par la combinaison de plusieurs éléments, dont chacun a commencé à se

produire déjà dans l'antiquité. Ainsi la bibliographie, dont l'origine est à Alexandrie, dans le catalogue de la grande bibliothèque de cette ville. C'est de là que sont sortis les cent vingt volumes de πίνακες de Callimaque, cette savante liste des écrivains de tous les temps et de leurs œuvres, qui resta pour longtemps la source et le modèle des travaux analogues. Ainsi encore la biographie des écrivains, que l'on avait commencé à cultiver plus anciennement déjà, et à laquelle s'adonnèrent avec zèle les grammairiens alexandrins et romains. C'est à eux que sont empruntées ces notices biographiques dont beaucoup de manuscrits font précéder ou suivre le texte de chaque auteur, et que nous trouvons réunies dans des compilations telles que l'histoire de la philosophie de Diogène Laërce et le dictionnaire de Suidas. Ainsi enfin, pour la poésie dramatique, les didascalies, c'est-à-dire l'indication de l'auteur, de la date et de l'occasion de la première représentation des pièces; puis les arguments, et quelques autres documents analogues. Telles sont les principales sources d'information où l'histoire littéraire a puisé jusqu'à nos jours. C'est de là qu'on a tiré les notices qui servent d'introduction aux éditions des auteurs; et ce sont ces renseignements, réunis et mis par ordre chronologique ou par ordre de matières, qui ont formé les grands répertoires tels que la *Bibliotheca graeca* de Fabricius.

Mais à côté des données de fait, il est un autre élément essentiel de l'histoire littéraire qui se pré-

parait également dès l'antiquité, c'est l'appréciation littéraire, ou ce qu'on appellerait aujourd'hui la critique littéraire. Il va sans dire qu'une certaine critique, la simple expression de jugements personnels, a dû commencer à s'exercer presque aussitôt que furent produites les premières œuvres littéraires. Vous vous rappelez Protagoras, chez Platon, disant que c'est un signe de bonne éducation de savoir porter de pareils jugements. Il est donc permis de croire que dès lors ceux qui donnaient cette bonne éducation faisaient profession d'enseigner la critique. Nous avons vu que le *iudicium,* le jugement, ou l'appréciation, est aussi une des quatre fonctions du philologue que Varron fait entrer dans sa définition. Mais ce ne sont pas les philologues seulement, ni même principalement, qui remplissent cette fonction. Les écrits des anciens qui ressemblent le plus à ce que nous appelons la critique littéraire, sont des ouvrages de rhétorique, tels que les petits écrits de Denys d'Halicarnasse, le *Traité du sublime,* le *Dialogue des orateurs,* le dixième livre de Quintilien. Les rhéteurs étaient amenés par leur profession à s'occuper de critique en vue d'un but pratique. Il s'agissait pour eux de diriger leurs élèves dans le choix de modèles à imiter. Dans les temps modernes, c'est surtout en France que la critique littéraire s'est développée, et cela en dehors de la philologie, à propos de la littérature nationale. Que se peut-il de plus caractéristique à cet égard que ces préfaces dont nos grands poètes font eux-mêmes

précéder leurs tragédies et leurs comédies, pour démontrer qu'elles sont faites selon les règles, ou pour s'excuser d'y avoir manqué ? Car, remarquez-le bien, cette critique, comme il arrive naturellement à propos d'œuvres contemporaines, était toute dogmatique, ou si vous aimez mieux, tout esthétique. Il s'agissait pour elle de savoir si un ouvrage était bien fait ou mal fait ; et ce jugement ne se fondait alors que sur l'autorité, qui plus tard fut remplacée par des raisonnements et des considérations générales. C'est cette critique d'abord dogmatique, puis philosophique, qu'on appliqua, pendant le XVIIe et le XVIIIe siècle, aux littératures anciennes, de même qu'on la pratiquait à propos des modernes. C'est ainsi que, considérant toute œuvre littéraire au même point de vue, en dehors de son temps et de son milieu, jugeant tout uniformément d'après certains principes abstraits, toujours les mêmes, on arrivait à cette inintelligence littéraire qui apparaît, pour en citer un seul exemple bien connu, dans le jugement de Laharpe sur Aristophane.

Notre siècle enfin introduisit dans la critique littéraire la notion plus saine de l'appréciation historique. On reconnut que, pour bien comprendre les choses, et par conséquent pour les bien juger, on doit les mettre à leur place et les considérer dans leur entourage; qu'il faut, en littérature, connaître les idées et les traditions sous l'empire desquelles une œuvre est née, les besoins et les aspirations, les goûts et les exigences auxquelles elle

était destinée à répondre; savoir quelles influences un auteur avait subies, et par le fait des circonstances de sa vie, et par celui de l'état de la littérature au moment de son apparition. On se rendit compte, d'autre part, que le jugement à porter sur une œuvre devait se borner à constater quels éléments nouveaux elle avait apportés dans la littérature de son temps, quelle impression elle avait produite, quelle influence elle avait exercée, et dans quelle mesure elle avait approché ou s'était éloignée, non pas de notre idéal personnel ou national, mais du type de perfection propre à la littérature dont elle fait partie, type que nous abstrayons de l'évolution totale de cette littérature; ce type pouvant être à son tour comparé à d'autres et rapporté à un idéal supérieur, qui s'élabore insensiblement par le développement général de l'humanité entière. En d'autres termes donc, la critique littéraire devenait histoire littéraire, et dès lors devait absorber cette histoire littéraire dont nous parlions tout à l'heure, et qui ne consistait qu'en données de fait, en notices biographiques et bibliographiques. Car une critique vraiment historique ne peut s'exercer que sur des faits. Elle exige la plus rigoureuse chronologie et les recherches les plus exactes concernant les circonstances qui servent de base à ses jugements, ou, pour parler plus exactement, qui seules lui permettent de comprendre une œuvre ; comprendre étant désormais son rôle bien plus encore que juger. Avec cette union intime entre l'ancienne histoire littéraire, toute de

faits et de détails, et cette critique nouvelle, toute préoccupée de tirer de ces faits l'intelligence que seuls ils peuvent fournir aussi bien de chaque œuvre en particulier que de la succession de toutes, c'est-à-dire de l'évolution d'une littérature entière, la véritable histoire littéraire était trouvée ; c'est celle que nous nous efforçons aujourd'hui de constituer.

Il serait aisé de montrer que l'histoire littéraire grecque et romaine est à la fois science pure et partie de la science appliquée que nous appelons philologie ou science de l'antiquité. Il y aurait lieu, à ce propos, de montrer quel usage le jeune philologue devenu professeur devra faire de sa connaissance de l'histoire littéraire. Il aura deux occasions principales de l'utiliser. D'une part, dans cette série de leçons spéciales qui sont aujourd'hui prescrites pour les classes de seconde et de rhétorique; d'autre part, et plus opportunément, je crois, dans l'explication des textes. Il ne pourra se dispenser, en effet, de faire connaître à ses élèves les auteurs dont ils liront les œuvres, ceux qui y sont mentionnés et ceux qui se trouvent avec les premiers dans quelque autre rapport, qui leur ont servi de modèle, par exemple, ou qui les ont imités. Mais je laisse ce point à vos propres réflexions. Il faut réserver quelques instants à cette histoire des sciences dans l'antiquité, que nous avons déclarée nécessaire en outre de l'histoire littéraire.

IV

En effet, l'histoire des sciences n'est pas comprise dans l'histoire littéraire. Celle-ci parlera des philosophes, des historiens, des mathématiciens, des naturalistes et de leurs écrits. Mais d'une part, elle ne saurait entrer dans l'analyse et l'appréciation du contenu de ces écrits, de l'autre toute la science n'est pas dans les livres. Socrate ne tiendra aucune place dans l'histoire de la littérature, il en occupera une considérable dans l'histoire de la philosophie.

L'histoire de la philosophie, telle sera en effet la partie principale de l'histoire de la science antique, car pendant longtemps on a compris sous le titre de philosophie presque toute la science; et à l'époque où les autres sciences se sont détachées de la philosophie et ont pris une existence propre, c'est encore la philosophie dont il importe le plus de connaître l'histoire, parce que plusieurs philosophes ont été des écrivains considérables et que beaucoup d'écrivains, et de poètes même, traitent de philosophie ou de sujets qui y touchent de près; enfin parce que la philosophie, en même temps qu'elle est une science, ou un essai de science, est aussi un résumé des idées générales qui ont cours dans un pays à une époque donnée, en sorte que l'histoire de la philosophie nous fait connaître ce pays presque autant que peut le faire l'histoire po-

litique, ou celle de la religion, ou de la littérature.

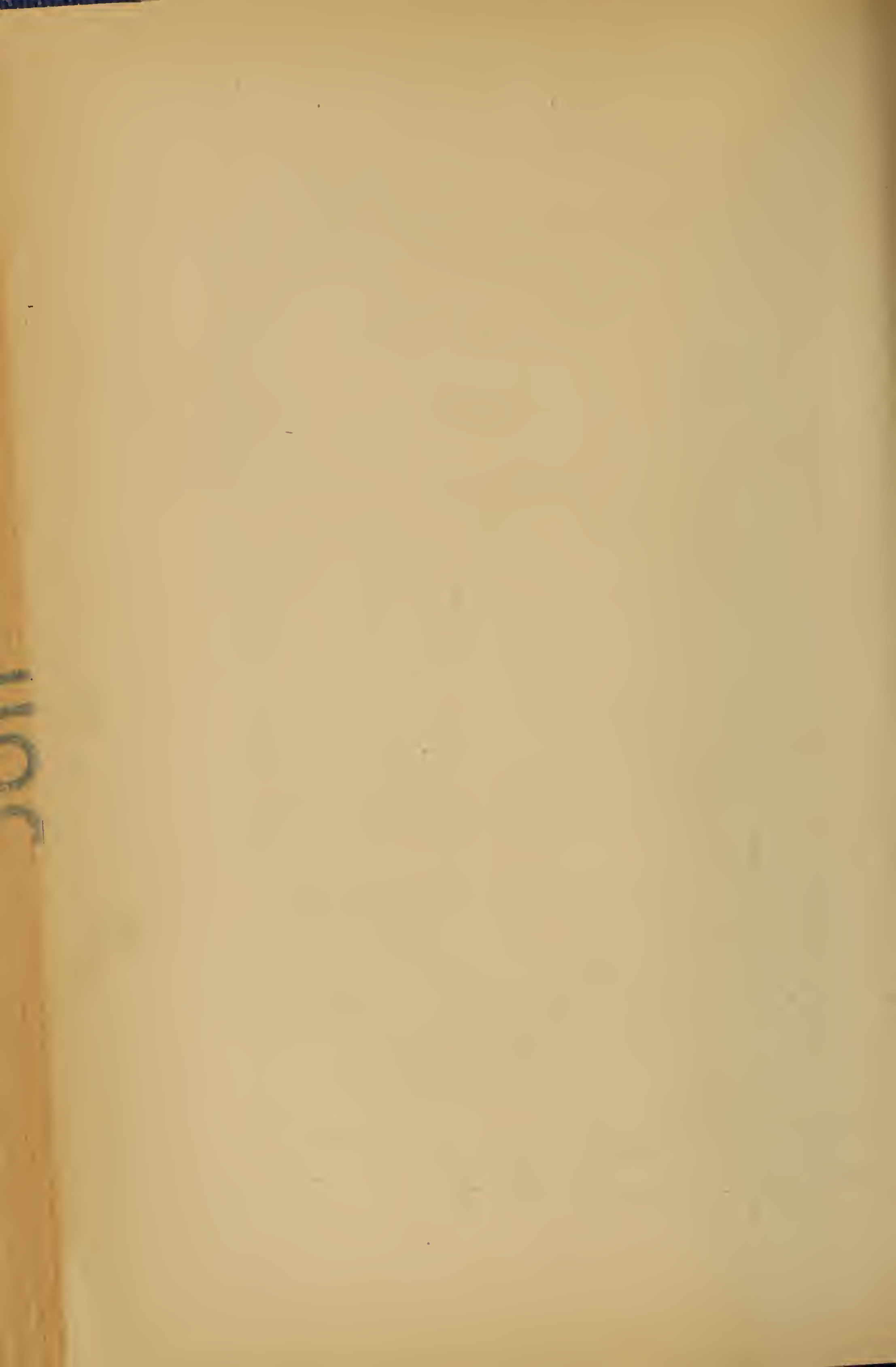
Le rang à donner à chacune des autres sciences se mesurera non pas à leur importance intrinsèque, mais à la place qu'elles occupent dans la littérature et dans le mouvement général des idées. Les mathématiques des Grecs ont joué un grand rôle dans l'antiquité même, comme science fondamentale et éducatrice, et encore chez les modernes qui, jusqu'à nos jours, ont marché sur les pas des Grecs en géométrie. Les sciences de la nature tenaient une place infiniment moindre que de nos jours. Excepté en philosophie, dans cette sorte de spéculation sur les phénomènes de la nature qu'ils appelaient physique, et qui trop souvent intervenait prématurément, avant que les faits fussent dûment constatés, les anciens se montrèrent moins appliqués à connaître la nature qu'à la goûter et à rendre par les arts l'impression qu'elle produisait sur eux.

L'histoire des sciences morales ou historiques et celle des différentes sciences appliquées nous intéresse davantage. Il est inutile d'insister ici sur chacune en particulier. On comprend aisément que l'histoire de telle science dans l'antiquité soit presque aussi importante que cette science même. Ainsi par exemple la géographie du monde ancien. Il ne suffit pas que nous sachions ce que furent en effet les peuples auxquels les Grecs et les Romains eurent affaire, quelle était en réalité la configuration des terres et la situation des lieux dont ils nous parlent. Les noms de l'époque hé-

roïque, employés de préférence par les poètes de tous les âges, doivent être connus aussi bien que les noms de l'époque historique. Mais c'est peu que les noms. Il faut connaître aussi les idées qu'on se faisait, dans différents siècles, de l'étendue et de la forme des terres, de leurs habitants, des mœurs et de l'histoire de ceux-ci. Il y a une géographie homérique, une géographie des écrivains du grand siècle, une géographie alexandrine, une géographie romaine, chacune imbue de plus ou moins d'erreurs. Ces erreurs se reflètent dans les œuvres non géographiques aussi bien que les notions véritables. Chacun connaît le rôle que jouent dans toute la poésie antique certains pays purement fabuleux, comme la Panchaïe, comme les Iles des Bienheureux, et les idées, en grande partie imaginaires, qu'on se faisait de certains peuples lointains, comme les Scythes et plus tard les Germains, à qui les peuples classiques attribuaient une vertu et un bonheur idéaux, reflets de leurs propres aspirations.

Je dois me contenter, Messieurs, de ces brèves indications. Elles suffiront, je pense, à vous faire comprendre la nécessité de joindre à l'histoire de l'art et de la littérature, l'histoire des sciences. Il est à peine besoin d'ajouter que cette étude est aussi très intéressante. Chaque science d'abord aime à connaître sa propre histoire ; et l'histoire de l'humanité serait très incomplète si elle ne comprenait l'histoire des sciences dès les temps les plus anciens. D'où il suit que cette partie de la phi-

lologie, comme les autres, n'existe pas pour la philologie seulement ; l'histoire des sciences chez les peuples classiques n'est qu'un chapitre de l'histoire générale des sciences, que la philologie s'approprie et adapte à ses besoins.



SIXIÈME LEÇON

L'étude des textes.

Toutes les sciences dont nous avons essayé jusqu'ici d'esquisser les contours ont un but commun, l'étude des textes. C'est de l'étude des textes même que je me propose de vous entretenir dans cette dernière leçon.

I

L'étude des textes, c'est-à-dire l'explication des textes, ou plus exactement l'établissement et l'explication des textes. Mais ces deux choses sont si étroitement unies, que l'une implique l'autre ; et la plus importante, c'est l'explication. On ne peut même pas dire que l'une doive précéder l'autre. Dans la pratique, nous allons le voir, il est impossible de faire de bonne interprétation sans critique, ni de bonne critique sans interprétation. Cependant on a divisé la théorie, et l'on a bien fait. On expose séparément avec plus d'ordre et de clarté les règles de la constitution des textes et celles de leur interprétation, sous le titre de critique d'une part et

d'herméneutique de l'autre. Mais avant d'aborder l'une ou l'autre, on peut et l'on doit acquérir quelques connaissances en paléographie. Avant d'établir un texte, ou de chercher à le comprendre, il faut savoir le déchiffrer. C'est à déchiffrer ou plus simplement à lire les écritures dans lesquelles les textes anciens nous ont été transmis, qu'enseigne la paléographie.

Peut-on apprendre à lire autrement que par la pratique? Non, sans doute, aucune théorie ne saurait dispenser de la pratique; celle-ci doit être recommandée au jeune philologue et recherchée par lui en première ligne. Mais l'apprentissage pratique gagnera en rapidité et en sûreté à être guidé par la théorie; et, de plus, la paléographie fournit à la critique une série de connaissances utiles en dehors du déchiffrement. La paléographie a pour objet principal l'histoire de l'écriture. Mais, en général, par une convention dont nous allons reparler, elle se borne à l'écriture sur matières molles, papyrus, parchemin, papier. Elle suit, à partir du moment où apparaissent les documents sur matières de cette sorte, les transformations de l'alphabet, capitale, onciale, cursive, minuscule; transformations, ou plutôt évolutions, merveilleusement constantes, et, chose remarquable, assez exactement parallèles dans l'écriture grecque et latine, même aux époques où l'on admet en général qu'il y avait peu de relations entre Byzance et l'Occident; puis, les signes sténographiques, ou tachygraphiques, comme on disait dans l'antiquité; enfin la ponctuation et

les abréviations. Mais ce n'est pas tout. La paléographie étudie aussi l'histoire de la confection et de la vente des livres, non seulement dans l'antiquité, mais encore au moyen âge. L'histoire du livre au moyen âge n'est point indifférente pour le philologue, puisque l'immense majorité des œuvres classiques ne nous est parvenue que par des copies faites à cette époque. En outre, la paléographie enseigne, chose très importante pour la critique, l'art de dater les manuscrits, c'est-à-dire de reconnaître à quelle époque ils remontent. Sans doute cela aussi est un art qui s'acquiert surtout par l'usage. A force de voir des manuscrits de différents âges, on apprend à reconnaître par leur aspect général à quel siècle ils appartiennent. Mais cette première impression doit être contrôlée par un examen méthodique, d'après les indications très précises que fournit une longue suite d'observations accumulées depuis des siècles. Enfin, c'est encore la paléographie qui renseigne sur les dépôts de manuscrits renfermant des ouvrages grecs et latins antiques. Vous voyez, Messieurs, combien il y a dans cette science de choses directement applicables à nos études. Félicitez-vous de ce que, en cette matière aussi, l'occasion vous est offerte, dans notre Faculté, d'acquérir de précieuses connaissances, et ne manquez pas d'en profiter.

La critique, telle que les philologues modernes ont coutume de l'enseigner, est une science assez mal bâtie, dépassant les limites que paraît lui imposer son titre, et d'autre part restant en deçà. Déjà

son nom a cet inconvénient de désigner à la fois la théorie et la pratique. La théorie de l'interprétation, c'est l'herméneutique ; la théorie de la critique, c'est encore la critique. C'est de la théorie, bien entendu, que nous parlons ici. On a coutume de diviser la critique en critique supérieure et critique inférieure ou verbale. La première enseigne les règles d'après lesquelles on doit juger de l'authenticité des écrits, et de leur attribution à tel ou tel auteur ; la seconde fait connaître la méthode à observer pour établir les textes, discerner les leçons qui remontent à l'auteur de celles que lui prête l'erreur ou la mauvaise foi des copistes, et dans le cas où la vraie leçon n'existe plus, la rétablir par conjecture. Il est clair qu'il n'y a pas de limite précise entre ces deux sortes de critique. A laquelle en effet appartiendra-t-il de prononcer s'il ne s'agit ni d'un écrit entier, ni d'un seul mot, mais d'une phrase, d'un chapitre, d'un des livres d'un ouvrage ? Ou encore si un écrit tout entier a été remanié, abrégé ou interpolé, et qu'on veuille savoir dans quelle mesure il est attribuable au premier auteur ; et s'il a été soumis à plusieurs remaniements successifs, laquelle des rédactions il convient de considérer comme la vraie ? Dans Homère, il n'est pas une leçon qu'on puisse adopter ou rejeter en bonne règle sans avoir son opinion faite sur toute la question homérique.

D'autre part, quelques-uns distinguent entre la critique négative et la critique positive, ou mieux, entre la critique proprement dite, d'une part, qui,

dans une tradition donnée, ou entre des leçons existantes, enseigne à discerner l'authentique de l'inauthentique, le vrai du faux, et d'autre part, la critique divinatoire qui, en l'absence de tradition et de leçons existantes, ou après que celles-ci ont été reconnues fausses, indique le moyen de retrouver la vérité par divination ou conjecture. Le mot de critique ne s'applique à cette dernière fonction que très improprement. La divination ou conjecture est un moyen d'investigation et non de vérification. C'est un acte de l'imagination combinatrice, une invention, une affirmation nouvelle, et non un jugement porté sur une opinion donnée, sur une affirmation précédente. Cependant, comme on ne peut complètement séparer les deux opérations, ni en pratique, ni en théorie, s'il faut une désignation commune à toutes deux, c'est le mot de critique qui paraît convenir. Mais on fera bien de l'employer sans épithète. La critique n'est par son essence ni négative ni positive. Elle est appelée justement à prononcer entre le pour et le contre, entre le oui et le non.

Enfin, il semble que ce titre de critique annonce aussi une théorie des jugements du goût. C'est ce que nous entendons principalement aujourd'hui en France par ce mot de critique ou critique littéraire, et c'est ce que rappelaient aux anciens eux-mêmes les mots de κρίνειν, κρίσις, κριτικός, κριτική, appliqués aux choses littéraires. Sur ce genre de critique, Messieurs, les opinions sont si diverses, et certains dissentiments si profonds, qu'il faudrait

non pas quelques instants d'une leçon déjà bien pleine, ni une leçon entière, mais tout un cours, pour nous mettre d'accord, si toutefois nous pouvions espérer d'y réussir. Puisque cependant la question ne peut être simplement écartée, je vous dirai ma pensée, mais brièvement, sans développement ni justification. Il faut distinguer, à mon avis, plusieurs choses qu'on a coutume de confondre entre elles et avec d'autres sous ce vocable de critique : 1° les jugements portés sur une œuvre au point de vue du goût ; 2° les considérations générales qui peuvent justifier de pareils jugements, les théories sur les jugements du goût, réunies ou non en corps de doctrine ; 3° l'intelligence historique d'une œuvre littéraire, qui consiste à découvrir les causes de toute nature qui l'ont produite, race, climat, état antérieur de la littérature, dons naturels de l'auteur, modèles suivis par lui ; à constater les effets produits par cette œuvre sur les œuvres suivantes ; enfin à déterminer sa valeur par rapport à l'idéal poursuivi par la littérature à laquelle elle appartient. De ces trois choses, la dernière, nous l'avons vu, est du ressort de l'histoire littéraire, ou plutôt c'est de l'histoire littéraire ; la première n'est pas une science, c'est l'exercice d'une faculté, qui peut s'accomplir en différentes occasions, et qui, en matière philologique, intervient particulièrement dans l'explication des textes. C'est la deuxième seule qu'on pourrait considérer comme l'un des genres de la critique dont nous parlons ici. Si la critique verbale enseigne à cons-

tituer un texte, la critique supérieure, à discerner l'authentique de l'inauthentique, cette troisième sorte de critique ferait connaître les principes des jugements à porter au point de vue du goût. Peut-être quelqu'un voudra-t-il rédiger le code de ces principes, appliqués aux littératures anciennes. J'avoue, pour ma part, que je n'ai pas une foi assez robuste en ces principes-là ; je préfère m'en tenir à l'intelligence historique. Et quant à la philologie, elle peut, ce me semble, se décharger du soin de ces questions sur la philosophie, qui les traite sous le titre d'esthétique, et peut-être un jour réussira à en faire une science. En attendant, on continuera à juger, comme on l'a fait jusqu'ici, chacun en vertu de son goût, c'est-à-dire en se rapportant à un idéal formé plus ou moins inconsciemment en lui par ses dispositions naturelles d'un côté, et de l'autre par la somme de toutes ses impressions et de tous ses jugements précédents, fondus entre eux et combinés comme ces images photographiques qu'on superpose les unes aux autres pour obtenir un type moyen, les photographies composites. On essayera de justifier ces jugements, comme nous le faisons tous les jours, dans la conversation, en parlant de nos lectures, par des raisonnements dont les prémisses se tiennent en l'air, ou s'appuient sur des principes généraux que nous inventons à mesure. J'ai une grande confiance en mon goût, je l'avoue, comme vous en avez probablement dans le vôtre. J'en ai beaucoup moins dans cette sorte de raisonnements justificatifs, même quand

c'est moi qui en use. Je n'y vois pas, en tout cas, de quoi former ni une science, ni l'une des parties d'une science.

Restent donc à la théorie de la critique philologique les règles à donner pour discerner les œuvres authentiques de celles qui ne le sont pas, et pour établir les textes. Je serais porté à laisser subsister seulement ces dernières. Je me demande s'il est bien utile de donner des règles spéciales sur la critique d'authenticité. Aussi bien ceux qui ont prétendu en donner n'ont guère fait que citer des exemples de verdicts modèles, avec les preuves ou les indices sur lesquels on s'est appuyé pour les rendre. C'est assez avouer que le vrai et peut-être le seul moyen de s'initier à ce genre de critique, c'est d'étudier les dossiers d'un certain nombre de procès plaidés par de grands maîtres, comme par exemple celui des lettres de Phalaris par Bentley, et puis de s'y essayer soi-même. Cette critique a d'ailleurs les mêmes méthodes et les mêmes principes que toute critique historique. Platon a-t-il vraiment écrit le Parménide, comme on l'affirme? César a-t-il en effet trempé dans la conjuration de Catilina, comme on le raconte? Ce sont des questions à peu près de même nature, et l'on ne voit pas bien pourquoi l'on donnerait des règles spéciales sur l'élucidation de l'une indépendamment de l'autre. Mais peut-être me trompé-je. Peut-être verrait-on moins produire de mauvais arguments, moins exprimer de doutes irréfléchis et moins obstinément maintenir certaines opinions mal fondées,

si ceux qui sont appelés à traiter ces questions étaient tenus en garde par un enseignement régulier, qui rassemblerait sous leurs yeux les attributions qui ont été vraiment démontrées ou réfutées, les circonstances qui ont donné lieu à des erreurs, et les preuves qui ont servi soit à confirmer la tradition, soit à la renverser.

Pour la critique verbale aussi, la meilleure école, n'est-ce pas la pratique? Personne ne saura constituer un texte que quand il s'y sera exercé, et beaucoup d'excellents critiques le sont devenus par ce moyen; *fabricando fit faber*. Nous avons vu d'ailleurs qu'il n'y a pas de limite précise entre la critique verbale et la critique dite supérieure. Tout cela est vrai. Et cependant il existe bien des points sur lesquels on peut faire abstraction de l'une et donner des renseignements et des directions utiles pour le maniement de l'autre. La critique ramenée à ces modestes proportions, traitera de la tradition manuscrite; des dangers innombrables auxquels le texte d'un écrit était exposé, et aussi des circonstances qui ont pu en sauver l'intégrité, pendant la première rédaction sur brouillon, la mise au net, la publication, les reproductions subséquentes, en un seul exemplaire ou plusieurs à la fois; dans les recensions des grammairiens; dans les copies exécutées par des moines, tantôt en guise de pénitence, avec ignorance et inintelligence, tantôt par goût, avec la tendance à corriger et embellir; dans les transcriptions des humanistes, souvent hâtives, ou infidèles par excès d'ardeur; enfin dans les éditions,

faites trop fréquemment sans aucun soin, sans les connaissances nécessaires, par pure spéculation ou encore d'après des principes absurdes; mais souvent aussi avec infiniment de science et d'intelligence, quelquefois avec un vrai génie. Elle fera connaître les différents genres de fautes introduites dans les textes au cours de toutes ces aventures, et les circonstances ou les accidents particuliers qui y ont donné lieu. Puis elle montrera comment on doit procéder, en raison même de ce mode de transmission, pour retrouver, dans la mesure du possible, le texte primitif, en remontant de copie en copie, jusqu'au manuscrit unique d'où tous descendent, que ce soit l'original même ou une copie déjà récente. On fera voir la nécessité d'établir à cet effet, une fois qu'on aura recueilli par d'exactes collations les leçons des manuscrits, une véritable généalogie de ces derniers, afin de pouvoir donner toujours la préférence au témoignage le plus direct, et une estimation comparative, d'après les passages où il n'y a pas de doute entre les variantes, afin de pouvoir s'attacher dans les passages douteux au témoignage le plus digne de foi. Enfin, on rappellera qu'il existe souvent des témoignages collatéraux, dans les traductions et les commentaires anciens, dans des citations et des imitations faites par d'autres auteurs, et l'on montrera de quelle manière ils peuvent être utilisés. C'est tout ce travail qu'on désigne par le nom de recension. Pour le compléter par l'émendation, la critique enseignera comment et dans quelle mesure on peut constater

les altérations qui subsistent encore dans les textes constitués d'après la meilleure tradition, et essayer de rétablir la vraie leçon par conjecture. Il est nécessaire d'être instruit sur toute cette procédure assez compliquée, même si l'on ne pense pas se trouver jamais dans le cas de publier un texte, parce que sans cette instruction on ne saura pas faire usage des éditions critiques et se guider dans le choix des leçons. Or, personne ne peut étudier sérieusement un auteur ancien s'il n'est en mesure de se faire une opinion propre sur la leçon à adopter en chaque lieu.

L'herméneutique, ou science de l'interprétation, doit, à mon sens, se faire encore plus modeste, encore plus pratique. Non que je méconnaisse le haut intérêt et la valeur scientifique de considérations sur ce sujet telles que celles de Schleiermacher, par exemple, qui s'élève à des principes assez généraux pour embrasser à la fois l'interprétation de tout discours quel qu'il soit, et qui soumet à l'analyse psychologique toutes les opérations qui s'accomplissent en l'âme de ceux à qui la pensée d'autrui se transmet par le moyen de la parole. Le philologue ne saurait mieux faire que de se pénétrer de ces fécondes idées et de fonder lui-même ses principes sur une aussi large base. Mais de ces hauteurs il devra redescendre jusqu'à la simple pratique de l'explication des textes, et ces principes si généraux, il devra les appliquer à une catégorie spéciale de discours, les écrits des auteurs grecs et latins. Là, il s'agira surtout de mettre en garde contre

certaines erreurs, d'inculquer certains principes essentiels, comme celui qui prescrit de s'attacher strictement au sens grammatical et historique; et de montrer dans le détail comment l'explication doit procéder.

L'épigraphie, avons-nous dit, comprend ce qui, dans la paléographie, la critique et l'herméneutique concerne une catégorie particulière de monuments littéraires, les inscriptions. Serait-ce une raison suffisante pour refuser à l'épigraphie, comme nous l'avons fait pour la numismatique, une place à part et une existence propre au sein de la philologie? Je ne le pense pas. L'épigraphie a atteint un trop grand développement. Elle est bien plus que la numismatique en relation directe avec la philologie classique, parce que les monnaies de tous les âges et de tous les pays offrent un intérêt à peu près égal, tandis que peu de peuples ont laissé autant et d'aussi importantes inscriptions que les Grecs et les Romains; on ne peut guère leur comparer à cet égard que les Égyptiens et les Assyriens. Les inscriptions ont d'ailleurs, parmi les monuments littéraires, des caractères si particuliers, que dans chacune des trois sciences, paléographie, critique et herméneutique, il faudrait consacrer à leur étude une place spéciale. Enfin, il y a certaines questions à traiter en épigraphie, qui ne rentrent dans aucune de ces trois sciences, et qui seraient plutôt du domaine des antiquités ou de l'histoire littéraire.

L'épigraphie, nous l'avons vu, se partage avec la

paléographie la tâche de faire l'histoire de l'écriture et particulièrement de l'alphabet grec et latin. Ce partage paraît avoir un inconvénient, c'est que les inscriptions remontant beaucoup plus haut que les plus anciens papyrus, la paléographie ne semble pas commencer par un véritable commencement. Mais l'écriture sur matière molle ayant pris dès le moment de sa naissance, et constamment développé dès lors, un caractère sensiblement différent de celui des inscriptions sur pierre et sur métal, ces deux parties de l'histoire de l'écriture se séparent assez naturellement.

Outre l'histoire des lettres, des ligatures, des chiffres, l'épigraphie donne l'explication des abréviations très nombreuses surtout chez les Romains. Elle expose les différents usages auxquels on faisait servir les inscriptions, et nombre d'habitudes qui y sont observées et de formules qui y sont employées. Ainsi en particulier pour les inscriptions romaines, elle explique ce qui concerne les noms, le *cursus honorum,* c'est-à-dire l'ordre d'avancement dans les carrières publiques, les titres des personnages étant toujours disposés d'après cet ordre dans les inscriptions ; enfin les dignités impériales. Tout cela sert l'interprétation, vous le voyez, et ne sert que l'interprétation des inscriptions. Certaines règles de critique sont aussi applicables plus ou moins exclusivement aux inscriptions. Les altérations en sont relativement rares, parce que le texte n'en a subi qu'une ou deux transmissions. Il y a cependant des fautes, mais

dont la correction est plus simple que celle des manuscrits, et n'est guère que conjecturale, puisqu'il arrive rarement qu'on ait plusieurs copies de la même inscription. On a très souvent, par contre, et presque régulièrement, plusieurs inscriptions conçues sur le même modèle, ce qui facilite singulièrement les corrections, et aussi les restitutions, que rend très souvent nécessaires la mutilation des bronzes et des marbres.

L'utilité de l'étude des inscriptions est extrême et va toujours croissant. Il n'est guère de discipline philologique qui n'en tire le plus grand profit. Pour la grammaire, les inscriptions sont des témoins directs de l'état de la langue à l'époque où elles ont été gravées. Elles sont les monuments d'une langue souvent fort différente de celle des livres, que ce soit la langue officielle et archaïque ou la langue populaire et néologique. L'histoire et les antiquités, les antiquités surtout, ont des chapitres entiers qui n'ont d'autres sources que les inscriptions. L'histoire de l'art, et même celle de la littérature, leur doivent nombre de renseignements sur différents personnages; sans compter que les inscriptions elles-mêmes forment des textes que l'histoire littéraire ne peut négliger et qu'elle apprendra sans doute à faire entrer plus complètement encore dans son cadre.

Cependant l'épigraphie est la plus jeune de toutes les sciences philologiques. Car s'il arrivait à Thucydide de copier quelque inscription pour l'insérer dans son histoire, il n'avait pas besoin pour cela

d'une science spéciale, pas plus que nous pour tirer un document du Journal officiel. Même les collections de documents épigraphiques qu'on forma dans l'antiquité ne peuvent être considérées comme un premier commencement d'épigraphie; un musée de sculpture ne constitue pas l'archéologie. Un recueil d'inscriptions ne contient de l'épigraphie que si les inscriptions y sont commentées. C'est ce qui est le cas de la plupart des publications faites depuis la Renaissance, parmi lesquelles les plus importantes sont le premier recueil général des inscriptions latines, inspiré par Scaliger, exécuté par Gruter, et les deux *Corpus* de Berlin, le grec rédigé par Bœckh, le latin publié sous la direction de Th. Mommsen. Quant à de véritables traités d'épigraphie, on n'a guère songé avant notre siècle à en composer; et il en existe relativement peu. L'intérêt particulier que notre pays a toujours conservé à cette science, même quand le reste de la philologie était le plus négligé, est cause peut-être que nous possédons deux bons ouvrages en français sur ce sujet, celui de M. Cagnat pour l'épigraphie latine et celui de M. Reinach pour l'épigraphie grecque.

II

Je vous ai annoncé, Messieurs, pour cette dernière leçon, quelques conseils pratiques sur l'explication des auteurs. Ce sera donc une leçon d'herméneutique, et une leçon de critique en même

temps. Je n'y ferai pas entrer assurément tout ce que ces sciences enseignent; mais j'en toucherai certains points. Pourquoi cela plutôt que de vous donner un spécimen d'épigraphie, ou d'histoire littéraire, ou de grammaire? C'est qu'après avoir tant de fois répété que tout dans la philologie se rapporte à l'étude des textes, je tiens à terminer ce cours par quelques mots sur l'étude des textes, en vous disant brièvement, pratiquement, à votre usage, comment elle doit être conduite.

Distinguons d'abord deux sortes d'explication des textes; d'une part celle qui se fait à la Faculté, par le professeur ou sous sa direction, et d'autre part l'explication que vous ferez pour vos élèves, dans les classes. La première doit être l'image, aussi fidèle que possible, de la préparation qu'exige la seconde; préparation générale, à faire pendant tout le temps de vos études; préparation spéciale, à renouveler chaque jour, en vue de la leçon du lendemain. Ces deux sortes d'explication seront essentiellement différentes l'une de l'autre. L'une fera voir comment vous procédez pour vous assurer vous-mêmes que vous saisissez exactement la pensée de l'auteur; l'autre consistera à faire connaître cette pensée à vos élèves, ou mieux, à la leur faire trouver. L'une sera un travail de recherche scientifique, mis en commun entre hommes du métier; l'autre sera de la vulgarisation au profit d'un public parfaitement déterminé, vos élèves.

Nous allons examiner la première seule, puisque ce sont les études de Faculté qui forment l'objet de

ce cours[1]. Vous verrez tout de suite vous-mêmes qu'il serait déplacé de faire dans les classes une explication telle que nous la décrirons ici. Au lycée, pas de critique du texte, si ce n'est très exceptionnellement, pour les élèves les plus avancés des classes supérieures, si l'occasion se présente de leur montrer clairement, par un exemple, ce qui rend cette critique nécessaire et comment elle opère. Dans l'explication proprement dite, pas de discussion, ni de démonstration, ou très peu, en dehors des moyens de démonstration qu'offrent aux élèves leurs connaissances et les faits accessibles à leur âge. Pas de recherches, en un mot, pas de travail savant ; c'est au professeur de les faire d'avance dans son cabinet. En classe, ce serait non seulement inutile, mais nuisible, comme tout est nuisible qui est au-dessus de la portée de l'élève. Il y faut des résultats acquis, qu'on fera retrouver aux élèves, ainsi qu'un bon professeur de géométrie fait redécouvrir chaque année les mêmes théorèmes; mais dans la mesure seulement où l'âge des élèves et l'état de leurs connaissances le permettront.

L'explication des textes à la Faculté doit montrer, disions-nous, comment il faut procéder pour saisir la pensée de l'auteur. La pensée de l'auteur étant exprimée en paroles, il s'agit de déterminer

1. Sur l'explication à faire en classe, voyez M. Bréal, *De l'Enseignement des langues anciennes,* p. 89 et suiv.; 97 et suiv.

le sens de ses paroles. Pour le faire, il faut vous assurer d'abord que vous vous trouvez bien en présence de ses paroles, car ce texte imprimé que vous avez sous les yeux n'est pas sorti tel quel des mains de l'auteur. Votre tâche sera donc, sinon d'établir le texte, comme si jamais rien n'avait été fait pour cela, du moins de refaire, pour votre édification personnelle, le travail de l'éditeur, s'il est bon ; de le remplacer, s'il est mauvais. Il faudra donc avant tout vous enquérir de l'état de la tradition du texte, savoir quels sont les manuscrits par lesquels il nous est parvenu, quels sont les rapports de parenté entre eux, quel est le manuscrit archétype dont la leçon peut être retrouvée par la recension, en d'autres termes, quel est l'état du texte le plus approchant de l'original qu'on puisse atteindre par l'ensemble des témoignages.

Vaut-il bien la peine, diront peut-être ceux d'entre vous qui n'ont pas encore l'habitude de ce genre de travaux, de se donner tant de mal ? Nous avons des éditions ; fions-nous au texte qu'elles nous présentent, et appliquons-nous plutôt à le comprendre. Très bien ; et si vous ne le comprenez pas ? Si ce texte n'offre pas de sens, parce qu'il est altéré? Il faudra bien alors vous décider à faire de la critique ; et vous n'irez pas loin sans rencontrer des passages où cela vous arrivera. Souvent aussi le texte présentera un sens à peu près satisfaisant, mais grâce à une correction, probablement incertaine, peut-être inadmissible : vous sera-t-il indifférent de lire du Triclinius pour du Sophocle, du

Wakefield pour du Lucrèce? Au moins faudrait-il savoir discerner les bonnes éditions; mais c'est précisément ce dont la condition préalable est de savoir juger les leçons par soi-même.

Citerai-je, pour vous convaincre de l'importance de la critique, quelques-uns de ces passages où une fausse leçon a donné lieu à des erreurs séculaires en histoire ou en histoire littéraire, ou bien a voilé pendant longtemps une beauté poétique, privé de sa pointe un trait d'esprit? J'aime mieux insister sur ce qui est d'une application plus commune, l'importance qu'il y a pour chacun de nous à pratiquer et à cultiver en soi une vertu sans laquelle le savoir et le talent font souvent plus de mal que de bien, la probité scientifique. C'est triste à dire, mais on ne peut nier que cette vertu fleurit dans les sciences de la nature plus que dans les sciences morales. Pour le physicien, pour le naturaliste, c'est une chose qui va sans dire que dans le relevé des faits l'exactitude ne saurait être trop scrupuleuse, et que le moindre détail doit être respecté, lors même qu'on n'en reconnaîtrait pas tout de suite la portée. On admet qu'avant d'interpréter les faits, avant d'en tirer des inductions, on doit les constater tels qu'ils sont et tant qu'ils sont. On sait bien que toute omission et tout à peu près peut se venger, et pour n'avoir pas à se rappeler ce danger à chaque coup, on prend une fois pour toutes l'habitude de la précision, on s'en fait une espèce de devoir professionnel, qu'on ne raisonne même plus. Rien, absolument rien ne justifie une

moindre délicatesse de conscience de notre côté. Accepter indifféremment la bonne ou la mauvaise leçon, même en un lieu dont le sens n'en serait pas visiblement affecté, n'est pas moins coupable que d'inscrire au hasard un degré de chaleur dans une série d'observations météorologiques, ou un nombre de milligrammes dans un relevé d'analyses chimiques. Pourtant le physicien et le chimiste convaincus d'une telle légèreté seraient couverts de confusion : dans nos études, non seulement on avoue impunément le dédain de l'exactitude, mais trop souvent on l'affiche. Plus d'un se croit un esprit supérieur parce qu'il se moque des variantes. Pour moi, je dois avouer que j'ai de la peine à conserver mon estime à qui, sachant de quoi il parle, ce qui est rare, à la vérité, se vante de faire peu de cas de la critique des textes.

D'ailleurs, les variantes les plus insignifiantes en apparence ont leur vengeance, aussi bien que les degrés du thermomètre et les poids de la balance. On peut compter par douzaines les règles de grammaire erronées, fondées sur une série de fausses leçons dont chacune paraissait être à peu près indifférente. L'attribution d'un écrit à un auteur peut dépendre en une grande mesure de l'adoption ou du rejet d'un certain nombre de leçons, dont chacune à sa place n'importe guère pour le sens de la phrase. Ce qui ne veut pas dire que, dans une explication, toute variante doive être mentionnée ; rien n'est plus loin de ma pensée. Il ne faut discuter que celles qui le méritent. C'est un des signes

les plus manifestes d'inexpérience ou d'incompétence que de s'arrêter à des leçons sans valeur, qu'on rencontre dans les manuscrits ou dans les éditions.

La première chose donc à faire, en présence d'un texte à expliquer, c'est, on vient de le voir, de rétablir ce texte en l'état le plus approchant de l'original qu'il soit possible d'atteindre par l'emploi méthodique des témoignages. Est-ce à dire que l'on puisse séparer la critique de l'interprétation, s'acquitter de l'une avant d'aborder l'autre, établir son texte avant de l'expliquer? Assurément non. Déjà pour estimer et classer les manuscrits, il faut avoir médité le texte avec soin, puisque cette estimation et ce classement se fondent en grande partie sur le sens que présentent les différentes leçons. Il est encore plus impossible de faire précéder l'interprétation par l'émendation, puisqu'on ne peut trouver une leçon par conjecture que d'après le sens exigé par le contexte; si bien qu'un maître éminent a pu dire, non pas que l'émendation suppose l'interprétation, mais qu'elle est une interprétation[1]. Le fait est que les différentes opérations de la critique et de l'interprétation sont intimement liées, et dépendent les unes des autres de telle façon, qu'aucune ne peut s'accomplir sans les autres. On peut à la rigueur, pour la clarté de l'exposition, indiquer d'avance le texte qu'on adoptera; mais ce ne sera que provisoire; la

1. H. Usener, *Philologie und Geschichtswissenschaft*, p. 31.

discussion des leçons douteuses dans la recension, et toute l'émendation, ne peuvent se faire qu'avec l'interprétation. Il n'est aucun moyen de prouver qu'une leçon est préférable à une autre, également bien attestée, ou de démontrer que toutes sont fautives et qu'il faut adopter une correction, si ce n'est de faire voir quel est le sens exigé par le contexte.

La première chose à faire, je le répète encore, c'est d'établir le texte le mieux attesté. C'est ce texte-là que nous soumettrons à l'interprétation et que nous conserverons autant que possible, c'est-à-dire autant qu'il présentera un sens acceptable. En effet, tant que le texte le mieux attesté peut s'expliquer, l'émendation ne doit intervenir que très exceptionnellement, si une leçon conjecturale est très probable d'après le sens, ou d'après les habitudes de l'auteur, et si, en même temps, on voit très clairement ce qui a pu faire naître la leçon des manuscrits. En dehors de là, la tradition doit être respectée, puisque c'est par la tradition que le texte nous est connu, et que la tradition, par conséquent, jusqu'à preuve du contraire, conserve, comme telle, une probabilité supérieure. Probabilité mathématique, à ne parler que de celle-là. Dans un texte d'une certaine étendue, il y a toujours, et de l'aveu de tous, plus de mots, ou, si vous voulez, plus de lettres copiées exactement que remplacées par d'autres. Donc, en dehors de raisons particulières, il y a plus à parier pour la tradition que contre. Mille fois, d'ailleurs, l'expérience a montré qu'une leçon

suspectée et rejetée par les critiques a été ensuite justifiée par la découverte de faits nouveaux. Pour un éditeur, donc, il convient, autant que possible, de conserver le texte le mieux attesté, même obscur, même suspect, afin de laisser le temps à la lumière de se faire. Mais notez, je vous prie, que je dis le texte le mieux attesté, et non le texte d'une édition quelconque, ni la vulgate, c'est-à-dire un texte qui, par hasard, jouit de la faveur du public depuis un certain temps. Et de plus, libre à l'éditeur, libre à vous surtout qui expliquez, d'exprimer toute sorte de soupçons et de doutes.

En règle générale donc, pas de conjecture sans nécessité, c'est-à-dire pas de conjecture, à moins que la leçon la mieux attestée ne soit inacceptable. Qu'est-ce qui peut la rendre inacceptable ? C'est, ou qu'elle n'offre aucun sens, ou un sens qui se trouve en contradiction avec le contexte, ou un sens absurde quand on a lieu de croire l'auteur raisonnable. Ou bien, c'est que l'expression est incorrecte chez un auteur qui sait sa langue, ou contraire à ses habitudes de langage. Encore chacune de ces conditions souffre-t-elle des exceptions. Car un passage peut n'offrir aucun sens à nous modernes, à cause de notre ignorance d'une foule de circonstances. L'auteur a pu se contredire une fois, ou écrire une chose absurde, alors même que cela ne lui arrive pas ordinairement. Il a pu une fois se servir d'une expression autre que celle qu'il emploie partout ailleurs en pareille circonstance. Il y a là mille nuances de vraisemblance, les unes à

peine dignes d'être envisagées, les autres atteignant presque à la certitude, la plupart intermédiaires, entre lesquelles on ne réussira à discerner que moyennant un tact extrêmement fin et extrêmement exercé. Impossible d'entrer ici dans le détail. Tenons ferme seulement à ce double principe, qu'il faut conserver la leçon la mieux attestée, si elle n'est pas inacceptable ; mais aussi, quand elle l'est, qu'il faut savoir le reconnaître, sans respect superstitieux pour la tradition, sans faire violence au texte pour y trouver un sens qui n'y est pas, et à sa propre intelligence, pour se persuader qu'on comprend ce qui est incompréhensible.

On a l'habitude de faire de l'explication des textes deux opérations distinctes ; l'une qui consiste à rendre le texte en français, l'autre à justifier la traduction donnée et à éclaircir ce qui reste obscur après avoir passé en français. Dans notre jargon universitaire on appelle la première opération l'explication, la seconde le commentaire. Il est curieux d'observer combien l'Université, qui devrait être la gardienne de la langue, est portée à la corrompre. On dit du professeur qu'il fait sa classe, au lieu de dire qu'il fait sa leçon dans sa classe. Le mot de copie, qui désigne proprement la transcription d'un texte, signifie aujourd'hui une feuille de papier couverte d'un texte ou entièrement blanche. Le mot expliquer a été pareillement détourné de son sens propre. Il est devenu synonyme de traduire. Une fois qu'on a dit explication pour traduction, il a fallu un autre terme pour explication, et l'on a

dit commentaire, ce qui n'est pas sans inconvénient. Commenter un auteur, c'est trop souvent parler sur un auteur, ou à propos d'un auteur, plutôt que laisser parler l'auteur. Un commentaire a trop l'air de quelque chose dont on peut aussi bien se passer. Pour éviter tout malentendu, disons traduction et interprétation, et convenons que le mot d'explication, s'il nous arrive de l'employer, sera synonyme d'interprétation, et non pas de traduction.

La traduction est-elle nécessaire ? Est-elle utile ? Il est permis d'en douter. Maurice Haupt, énumérant les trois conditions essentielles d'une véritable intelligence des textes, posait en première ligne celle-ci : Ne pas traduire[1]. La traduction présente un double danger. D'abord, on risque de s'imaginer que l'on comprend un texte parce qu'on a réussi à le mettre en français, tandis que toutes les difficultés que peuvent présenter la pensée de l'auteur ou les faits dont il parle ne sont que transportées dans notre langue. En second lieu, comme aucune traduction, par suite de la diversité des significations de chaque mot en chaque langue, n'est adéquate, on substitue au texte donné un autre texte, et c'est celui-ci qu'on s'approprie. En d'autres termes, on fait venir à soi l'auteur ancien, au lieu d'aller à lui. Et pourtant c'est aller à lui et se mettre à sa place, qui est la condition indispensable pour vraiment le comprendre. Il est parfaite-

1. Ch. Belger, *Moriz Haupt*, Berlin, 1879, p. 141.

ment juste de dire, si paradoxal que le mot paraisse, que la traduction nous éloigne du texte au lieu de nous en rapprocher. Pour comprendre Sophocle et Horace, ne les faisons pas parler français, ils ne seront plus eux-mêmes ; sachons bien plutôt, nous, entendre Sophocle en grec et Horace en latin ; reproduisons en nous leur pensée, pensons nous-mêmes exactement ce qu'ils ont pensé au moment où ils écrivaient, et à cet effet pensons-le nous-mêmes en grec, en latin. Tant que nous n'y réussirons pas, nous ne les comprendrons qu'imparfaitement. A supposer même que nous comprenions, à peu près, par l'intelligence, ce qu'ils veulent dire, nous ne sentirons pas ce qu'ils veulent nous faire éprouver.

Malgré ces dangers, la traduction paraît être nécessaire, et même n'être pas uniquement un mal nécessaire ; la traduction a aussi son utilité. Elle est nécessaire, dans la pratique, quand il ne s'agit pas seulement de comprendre soi-même, mais de montrer qu'on a compris, ou d'aider les autres à comprendre. Il faut bien, pour indiquer le sens qu'on trouve au texte, remplacer les expressions qu'on y lit, par d'autres, aussi synonymes que possible ; et dès lors une traduction vaut encore mieux peut-être qu'une paraphrase dans la même langue. La traduction est utile, parce qu'elle dispense de discuter le sens de chaque mot ; c'est un commentaire abrégé. La traduction est utile encore, parce qu'elle vous oblige à vous assurer que vous comprenez ; parce qu'elle ne vous laisse passer sur

aucun mot sans y fixer votre attention au moins pour un moment, et par là vous révèle souvent des difficultés sur lesquelles on se serait fait illusion, ou qu'on n'aurait pas remarquées, en lisant sans traduire.

Comment faut-il traduire? Traduire est un art extrêmement difficile, dont je ne puis faire ici toute la théorie. Je dois m'en tenir à la question pratique de savoir quel genre de traduction convient aux exercices que nous faisons à la Faculté. L'usage s'est établi, dans l'Université, de faire deux traductions, qu'on appelle, l'une le mot à mot, l'autre le français, ou le bon français. J'estime qu'on ferait bien de remplacer l'une et l'autre par quelque chose qui serait entre les deux, mais plus près du « bon français. » Le mot à mot a été sans doute inventé pour empêcher les très jeunes élèves de réciter une traduction apprise par cœur, ou tout au moins, puisqu'il était facile d'imprimer aussi des traductions mot à mot, et qu'on n'a pas manqué de le faire, pour les forcer de savoir à quel mot du texte répond chaque mot de la traduction. En tout cas, le procédé a quelque chose de puéril et de mécanique, qui me paraît contraire à la dignité de l'homme fait. Quant à la traduction en bon français, comme on dit, c'est un exercice d'une grande utilité, mais c'est un exercice de français, qui suppose l'interprétation faite plutôt qu'elle ne contribue à la faire. La traduction qui me paraît répondre à sa destination dans nos études, c'est une traduction qui, sans couper les phrases en menus fragments,

sans faire violence à notre langue et à la langue ancienne, et d'un autre côté sans rien sacrifier au désir de bien dire, sans franciser ou moderniser les idées et les expressions au-delà du strict nécessaire, serre le texte d'aussi près que possible, et rend non seulement le sens de la phrase, mais, si possible, la couleur de chaque expression et le ton de chaque morceau ; une traduction, en un mot, qui vise avant tout, et au risque de froisser quelqu'une de nos habitudes ou de nos susceptibilités, à rendre exactement l'idée qu'on croit trouver dans le texte et à produire l'effet qu'on en ressent.

Après la traduction, on a coutume de passer à l'interprétation proprement dite, l'interprétation explicite. Sur ce point, je me bornerai, comme je l'ai annoncé, à donner quelques directions, quelques conseils, qui me paraissent particulièrement importants. Je les alignerai sans essayer d'y mettre un ordre quelconque.

Ne cherchez pas, Messieurs, une remarque à faire sur chaque mot ou sur chaque phrase. Il n'est nullement besoin que vos explications soient également réparties sur tout le texte; c'est un des inconvénients de ce terme de commentaire, de faire croire qu'il doive en être ainsi. Une page entière peut n'avoir besoin d'aucune explication, et une ligne ensuite en nécessiter une très longue. Il ne faut pas faire des remarques, ni chercher l'occasion d'en faire. Il faut expliquer ce qui demande à être expliqué, c'est-à-dire les passages dont le sens est obscur ou douteux, soit par le fait de l'expression,

soit parce qu'il y est parlé de choses peu connues et sur lesquelles il convient de renseigner le lecteur.

Ne faites pas, comme cela arrive quand on cherche quelque chose à dire, au lieu de dire ce qui s'impose, de votre texte un prétexte, pour étaler vos connaissances, en grammaire ou en métrique, en histoire ou en quoi que ce soit. Tout étalage d'érudition est odieux ; il l'est doublement s'il se fait au détriment de la véritable science, c'est-à-dire, en la matière dont nous parlons, la véritable intelligence du texte. La grammaire, nous l'avons dit et le répèterons encore, est toujours et partout indispensable à l'interprétation ; mais il n'est pas toujours à propos d'en parler. Il ne faut l'invoquer que si vraiment on a besoin de son secours pour élucider une expression obscure ou discutable, et s'il s'agit de faits grammaticaux qu'on ne doive pas supposer connus. Toute observation de grammaire inutile ne fera que détourner l'attention de ce qui seul doit la captiver, la pensée de l'auteur. Gardez-vous plus encore de l'étymologie hors de propos. L'étymologie ne sera pas très souvent utile. Nous avons affaire à des textes écrits en une langue assez récente. Pour déterminer le sens d'un mot dans ces textes, il est beaucoup plus important de suivre l'évolution de ses acceptions pendant la période historique, que de le rattacher à une racine indo-européenne, séparée par tant de siècles de la première apparition du mot grec ou latin. Les antiquités, l'histoire de l'art, l'histoire grecque et

romaine, sont étudiées en philologie, nous n'avons cessé de le répéter, pour servir à l'explication des auteurs. Mais aucune de ces sciences ne doit envahir l'explication ; aucune n'en doit devenir le but.

Ne faites pas servir l'explication à montrer votre esprit, votre talent, votre éloquence, ni même votre sentiment littéraire. Ce n'est pas vous, en ce moment, qui êtes le personnage important et que nous voulons connaître; c'est Sophocle ou Lucrèce, Démosthène ou César. Vous-mêmes, plus vous vous effacerez, mieux vous remplirez votre tâche. Laissez parler votre texte, ou plus exactement, faites-le parler. Ne vous préoccupez que d'une chose, mettre en lumière et mettre hors de doute la véritable pensée de l'auteur. N'oubliez pas qu'interpréter, le mot lui-même le dit, c'est se faire interprète, c'est-à-dire truchement; intermédiaire, auxiliaire impersonnel. Souvent on vous recommande, trop souvent, dans le sens où on l'entend, de faire preuve de qualités personnelles. Dans l'interprétation du moins soyez impersonnels. Loin de chercher des idées à développer pour elles-mêmes, écartez celles que le texte peut vous suggérer, si intéressantes, si brillantes, si utiles qu'elles soient. Ne vous souciez que de celles que l'auteur y a mises. C'est celles-là que vous devez nous faire connaître, et celles-là seules.

L'interprétation doit être grammaticale et historique. Telle est la maxime aujourd'hui généralement adoptée par les philologues, et aussi par les

représentants les plus autorisés des autres sciences qui sont dans le cas de faire usage d'interprétation. Que veut dire cette maxime? Elle veut dire que l'interprétation doit être fondée sur la connaissance exacte de la langue dans laquelle le texte est rédigé, et tenir compte de toutes les circonstances dans lesquelles il a été écrit. Par une intelligence précise et un vif sentiment des expressions, par une exacte notion des choses, elle doit placer le lecteur, autant que possible, dans la situation d'esprit, à la fois de l'auteur au moment où il parlait, où il écrivait, et des auditeurs, des lecteurs qu'il pouvait avoir en vue. Pour acquérir le sentiment des expressions dont l'auteur se sert, pour arriver non seulement à en connaître l'exacte valeur, mais à ressentir l'effet qu'elles doivent produire, il faut parfaitement savoir la langue de l'auteur, par la grammaire et par la pratique. Il faut, de plus, avoir étudié l'usage particulier qu'il en fait, ses habitudes de langage, son style. C'est ici qu'on aura l'occasion d'appliquer l'étude historique de la grammaire que nous avons postulée et qui sait distinguer non seulement les époques, mais dans chaque époque les auteurs chez un même auteur ses différents écrits. Pour obtenir la notion exacte des choses dont l'auteur parle, il faut connaître, dans le menu détail, les peuples anciens, leur manière de vivre et de penser, et en particulier tout ce qu'il est possible de savoir sur l'auteur lui-même, son époque, son milieu, son caractère, les circonstances de sa vie. C'est le cas de recueillir le fruit de cette

étude des institutions, de la vie privée, des arts, de la littérature et des sciences, dont nous avons reconnu la nécessité pour le philologue.

Est-ce à dire que, mis en présence d'un texte, après avoir étudié ces différentes sciences, on se trouverait muni de toutes les connaissances nécessaires pour le comprendre? Nullement. Avoir étudié une science, si bornée soit-elle, et certes la nôtre ne l'est pas, ce n'est pas en posséder tous les détails. Si bien qu'on connaisse sa grammaire, ses antiquités, son histoire littéraire, on n'aura pu loger dans sa mémoire toutes les particularités du langage de tous les auteurs, tous les faits les plus insignifiants auxquels un auteur quelconque peut faire allusion, ou qui peuvent éclairer une idée qu'il exprime. Ce qu'aura pu vous donner l'étude générale des sciences philologiques, c'est de savoir promptement vous orienter, de savoir où et comment vous renseigner, de savoir faire la recherche qui vous éclairera. Beaucoup des faits, soit de grammaire, soit d'antiquités, ou de quelque autre science, dont vous pourrez avoir besoin pour expliquer un passage, n'ont pas même encore été relevés. Vous les établirez; et c'est ainsi que l'interprétation se trouvera souvent élargie par une recherche à faire sur l'emploi d'un mot, sur un événement, sur une institution.

C'est qu'en effet nous ne devons pas nous borner à affirmer. Nous devons donner des preuves, ou, à défaut de preuves, dans les cas très nombreux où il faut se contenter de probabilité, des raisons. Ces

preuves et ces raisons seront de nature diverse selon les cas. Tantôt il faudra montrer que l'auteur que nous expliquons a l'habitude d'employer une expression dans l'acception que nous lui supposons; tantôt, qu'il connaît la circonstance à laquelle nous prétendons qu'il fait allusion; tantôt qu'on peut lui attribuer l'erreur que nous croyons trouver dans ses paroles, parce qu'il en a commis de semblables. Souvent aussi on devra recourir à d'autres auteurs pour préciser le sens d'un mot rare qui se trouve chez eux, ou pour voir comment ils ont entendu une idée qu'ils auront empruntée à notre texte, une expression qu'ils en auront imitée. Ailleurs, il faudra rappeler ou démontrer des faits historiques qui confirment l'explication proposée; là aussi, à moins qu'il ne s'agisse de faits parfaitement avérés, il y aura lieu de remonter aux sources et de les citer. Cette nécessité de citer des textes dans beaucoup d'occasions trompe parfois les commençants, et non pas seulement les commençants. On croit bien faire en citant sans nécessité, en multipliant les rapprochements d'où ne résulte aucun éclaircissement. Gardez-vous avec soin de cette erreur. Pas d'explication que vous ne soyez en mesure de justifier, pas d'affirmation sans preuve. Mais pas de citations et de renvois superflus, pas de rapprochements inutiles.

Il va sans dire qu'en préparant une explication vous vous entourerez de tous les secours que vous aurez à votre portée. Vous lirez les commentaires, les mémoires, les articles de Revues, où votre texte

aura été discuté. C'est un devoir élémentaire. En toute recherche, on doit commencer par prendre connaissance de ce qui a été dit sur le sujet, pour en faire son profit, pour ne pas refaire un chemin déjà parcouru au lieu de pousser plus loin, et aussi pour ne pas donner comme son invention ce que d'autres ont trouvé auparavant. Mais cette science très légitime que vous aurez acquise, ne vous croyez pas tenus de la mettre toute dans votre explication. Ne rapportez et ne discutez que des opinions qui en vaillent la peine. Et surtout maintenez votre indépendance vis-à-vis des savants que vous aurez consultés. N'acceptez aucune interprétation sur l'autorité de personne. N'estimez que les raisons qu'on vous donnera. Jugez par vous-mêmes, et si les interprétations proposées par d'autres ne sont pas satisfaisantes, ce qui arrivera souvent, cherchez-en de nouvelles.

L'explication ne doit laisser dans l'ombre aucun mot, si humble soit-il. Il n'est pas de pronom, pas d'article, pas de particule, dont la valeur ne doive être exactement déterminée. Mais il ne faut pas que l'explication s'absorbe dans les mots. Les mots n'ont d'importance que pour autant qu'ils constituent ou modifient le sens d'une phrase. Chaque phrase à son tour n'est que la partie d'un tout, et c'est le tout encore plus que la partie qu'il s'agit de comprendre. Ce tout, ce n'est pas seulement un chapitre d'histoire, ou une tirade dans un drame, un de ces morceaux que l'usage des versions et les nécessités des examens nous ont beaucoup trop

habitués à détacher. C'est le tout que l'auteur lui-même a voulu donner; c'est un ouvrage historique, c'est une harangue, un drame, une épopée entière. Ce n'est que dans une œuvre entière qu'apparaîtra l'intention de l'auteur, son plan, sa pensée. Ce n'est qu'en présence de l'œuvre entière que l'on comprendra l'impression qu'il a voulu produire, et qu'on éprouvera cette impression. Aussi l'interprétation devra aller constamment du détail à l'ensemble, de l'ensemble au détail. L'un ne se comprend qu'au moyen de l'autre. De là le devoir pressant d'étudier vos auteurs à plusieurs reprises. Commencez par prendre connaissance de l'œuvre entière par une lecture rapide. Étudiez ensuite plus spécialement chaque partie, ainsi que nous sommes forcés de le faire dans nos leçons trop espacées; mais sans perdre de vue l'ensemble. Enfin, revenez sur l'ensemble, après vous être assurés que vous avez compris chaque page et chaque ligne. Cherchez alors à saisir le but que l'auteur s'est proposé, l'effet qu'il attendait de son œuvre. Laissez-la agir sur vous, pénétrez-vous en. Puis demandez-vous quels moyens il a employés, dans quelle mesure et comment il a réussi. Rappelez-vous dans quelles conditions étaient placés les premiers lecteurs, ou les premiers auditeurs, et essayez, par un effort d'imagination, de réaliser ces conditions pour vous-mêmes. C'est ainsi que vous approcherez enfin de cette intelligence parfaite qui doit être le but de l'interprétation, qui ne peut se traduire tout entière en paroles, dont la meilleure part peut-être

reste le secret de chacun et la récompense de son labeur. Mettez-en du moins tout ce que vous pourrez dans les explications destinées à ouvrir à d'autres cette parfaite intelligence, ou à prouver que vous l'avez cherchée pour vous-mêmes.

Il suffit d'un peu de réflexion sur ce que nous venons de dire, pour sentir que l'intelligence parfaite d'une œuvre quelconque ne peut être obtenue à la première lecture, ni à la seconde, mais qu'elle suppose, outre toutes les connaissances que nous avons énumérées dans ce cours, une longue intimité avec l'auteur. Il n'est donc guère possible, dans la brièveté de cette vie, et au milieu de beaucoup d'autres occupations, d'acquérir une si parfaite intelligence d'un grand nombre d'œuvres. Mais rien n'en fait approcher, rien n'exerce à l'explication, comme d'être arrivé à posséder complètement au moins un auteur. Aussi, c'est le conseil par lequel je voudrais terminer ces quelques remarques sur l'étude des textes, ayez chacun un auteur grec et un auteur latin qui soient vos auteurs, que vous connaissiez à fond, que vous relisiez cependant toujours, qui forment le centre de vos études et à l'explication desquels vous rapportiez tout ce que vous observerez et apprendrez ailleurs. Choisissez, cela va sans dire, des auteurs qui vous soient sympathiques, qui vous intéressent, en compagnie desquels vous pensiez avoir du plaisir à vivre pendant de longues années. Lisez d'eux tout ce qui en est conservé. Lisez tout ce qui a été écrit sur eux. Tenez-vous au courant des

publications nouvelles qui les concernent. Ainsi munis, cherchez vous-mêmes à les comprendre mieux encore que personne ne l'aura fait avant vous. Corrigez-en le texte où il est fautif, éclaircissez-le où il reste obscur. Contribuez pour votre part et sur ce terrain limité à l'immense travail collectif qui fait que de génération en génération on réussit mieux à pénétrer la pensée de ces grands hommes du passé et à la faire fructifier dans le sein des générations suivantes. En même temps qu'une réelle satisfaction et un plaisir délicat pour vous-mêmes — car vous verrez la jouissance grandir en raison directe de votre travail — vous aurez trouvé le plus sûr moyen de vous rendre toujours plus capables de bien remplir votre utile et noble tâche, et de contribuer pour une part, si modeste qu'elle soit, à l'avancement de la science. Vous aurez réalisé précisément ce que j'ai essayé dans ces quelques leçons de vous représenter comme étant le but de nos études.

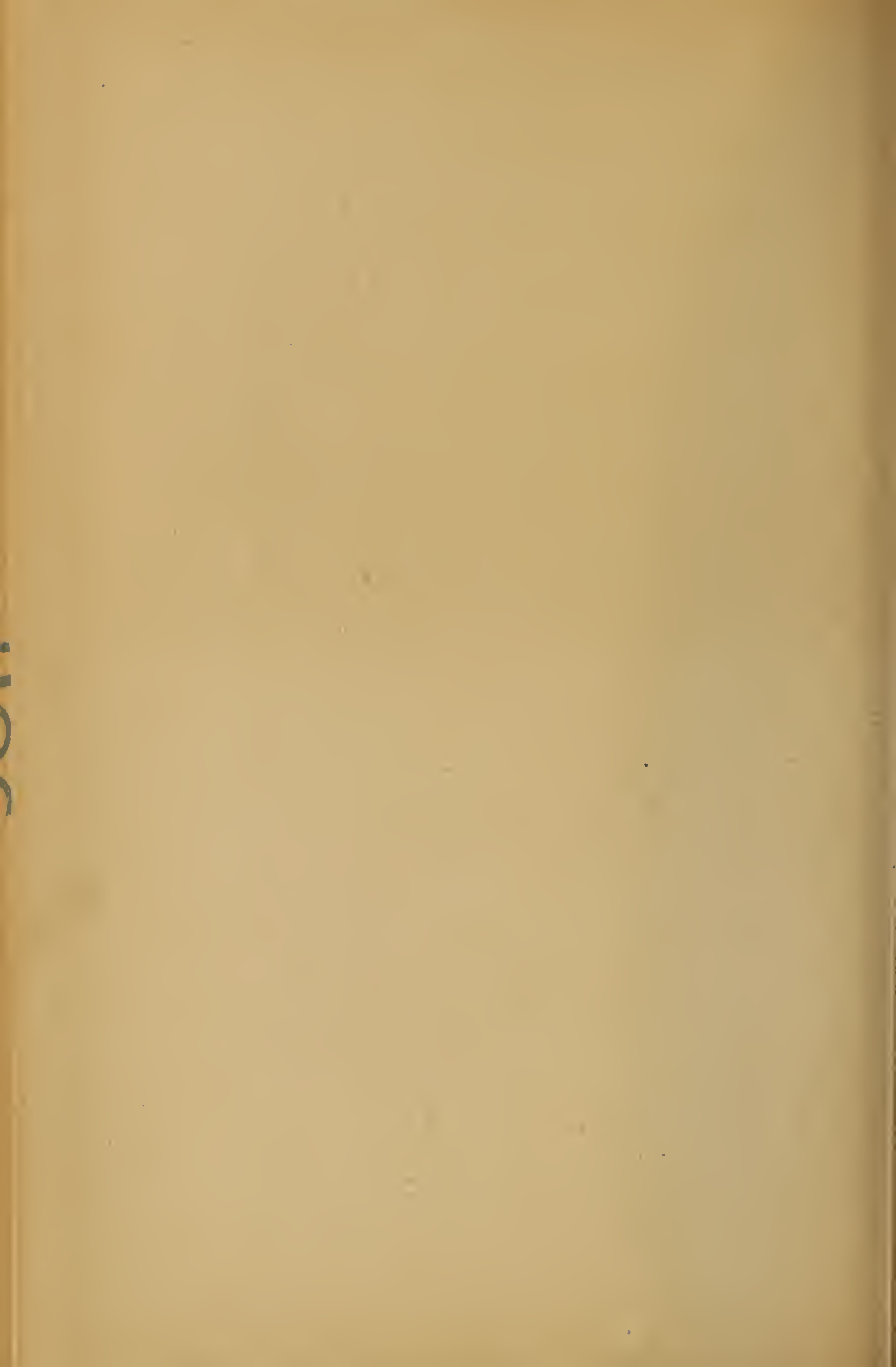


TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE LEÇON

Qu'est-ce que la Philologie?

Importance de la question. — I. Objet de la philologie; sa place parmi les autres sciences. — II. Réponse à quelques objections : la science pour la science; l'avenir de la philologie. — III. Méthode des études philologiques. En quoi elles diffèrent des études classiques secondaires; comment elles s'y rapportent. Art ou science. Conclusion. 1

DEUXIÈME LEÇON

Histoire de la Philologie.

Philologie et histoire de la philologie. — I. L'antiquité : la Grèce; Rome. Le moyen âge. La Renaissance italienne. — II. Les temps modernes : la France; la Hollande et l'Angleterre; l'Allemagne. Conclusion. 37

TROISIÈME LEÇON

Grammaire, Rhétorique et Poétique.

Quelles sont les différentes sciences philologiques et comment elles se sont constituées. — I. La grammaire. Philologie et linguistique. Grammaire et linguistique. Coup d'œil sur l'histoire de la grammaire. Divisions de la grammaire. Caractère scientifique de la grammaire. — II. La rhétorique et la poétique. Objet de la rhétorique. La stylistique. Objet de la poétique. La métrique. 71

QUATRIÈME LEÇON

Histoire et Antiquités.

I. L'histoire et la géographie ancienne. Histoire et philologie. Objet de l'histoire. Objet de la géographie. — II. Les antiquités. Leur objet. Leur histoire. Antiquités et histoire. Institutions politiques, judiciaires, etc. La vie privée des anciens. Le culte; la mythologie; la religion. — III. La chronologie; la numismatique; la métrologie. 109

CINQUIÈME LEÇON

Histoire de l'art et Histoire littéraire.

I. Histoire des beaux-arts. Musique, danse, art dramatique. — II. Les arts du dessin. L'archéologie; son histoire; son objet. La Grèce et Rome. La théorie de l'art; la mythologie figurée; les reproductions. — III. Histoire de la littérature et histoire littéraire. Objet de l'histoire littéraire; ses limites; son histoire. — IV. L'histoire des sciences. Philosophie; sciences de la nature; sciences morales 149

SIXIÈME LEÇON

L'étude des textes.

I. Paléographie. Critique. Herméneutique. Épigraphie. — II. Conseils pratiques pour l'étude des textes. Explication dans les classes et à la Faculté. Établissement du texte; recension, émendation. Traduction. Interprétation. Écueils à éviter. Méthode à suivre. Conclusion 185

RENNES, ALPH. LE ROY, IMPRIMEUR BREVETÉ.

IV

MÈTRES LYRIQUES D'HORACE

D'APRÈS LES RÉSULTATS DE LA MÉTRIQUE MODERNE

par **H. SCHILLER**

traduit sur la 2e édition allemande et augmenté de

Notions élémentaires de Musique appliquées à la Métrique

par **O. RIEMANN**

Maître de Conférences à l'École Normale Supérieure et à l'École Pratique des Hautes Études.

Brochure in-12. — Prix. . . **1** fr. **50** (cartonné toile, **2** fr.)

V

RÈGLES FONDAMENTALES DE LA

SYNTAXE GRECQUE

d'après l'ouvrage de Albert von BAMBERG

NOUVELLE ÉDITION entièrement remaniée

par **Ch. CUCUEL**, Professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux

sous la direction de **O. RIEMANN**

Maître de Conférences à l'École Normale Supérieure et à l'École Pratique des Hautes Études

Volume in-12, cartonné toile. — Prix . . . . **2** fr. **50**

VI

L'ARMÉE ROMAINE

AU TEMPS DE CÉSAR

Ouvrage traduit de l'allemand de F. KRANER

annoté et complété sous la direction de **Eug. BENOIST**, Membre de l'Institut,

par **L. BALDY**, Colonel du Génie et **G. LARROUMET**, Membre de l'Institut.

Vol. in-12, *avec 5 pl. dbl. en chromolith.*, cart. t. — Prix. **2** fr. **50**

VII

STYLISTIQUE LATINE

par **E. BERGER**

Traduite de l'allemand par F. GACHE et S. PIQUET, et remaniée par

Max BONNET ET **Ferd. GACHE**

Professeur à la Fac. des Lettres de Montpellier. — Professeur au Lycée de Châteauroux.

NOUVELLE ÉDITION corrigée et considérablement augmentée

Volume in-12, cartonné toile. — Prix . . . . **3** fr. **50**

XIII

PETIT MANUEL D'ARCHÉOLOGIE GRECQUE

d'après J.-P. MAHAFFY, M. A.

PAR

Ferd. GACHE ET **Henri DUMÉNY**

Volume in-12, cartonné toile. — Prix . . . . **2 fr. 50**

XIV

L'ART NAUTIQUE

DANS L'ANTIQUITÉ & SPÉCIALEMENT EN GRÈCE

d'après A. BREUSING

accompagné d'éclaircissements et de comparaisons avec les usages et les procédés de la marine actuelle

par **Jules VARS**, Professeur au Lycée Henri IV

Introduction par l'amiral **A. VALLON**

Vol. in-12, *av. pl., 56 fig. et carte,* cart. toile. — Prix. **3 fr. 50**

XV

TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE D'ACCENTUATION LATINE

suivi d'un ***Questionnaire*** à l'usage des classes

par l'abbé **VIOT**, Chanoine de Tours, ancien Prof. de l'Université, directeur-fondateur de l'Institution St-Louis de Gonzague

4e édition publiée par les soins de

Paul VIOLLET, Membre de l'Institut

Volume in-12, cartonné toile. — Prix. . . . . **1 fr.**

XVI

NOUVELLE GRAMMAIRE LATINE

RÉDIGÉE SUR UN PLAN NOUVEAU

par **L. HAENNY**, Professeur au Gymnase de Winterthur

Volume in-12, cartonné toile. — Prix. . . . **3 fr.**

XVII

CHRONOLOGIE DE L'EMPIRE ROMAIN

Publiée sous la direction de **R. CAGNAT**, Professeur au Collège de France

par **Georges GOYAU**, Élève de l'École Normale Supérieure

Volume in-12, cartonné toile. — Prix. . . . . **6 fr.**

XVIII

ÉLÉMENTS DE PALÉOGRAPHIE GRECQUE

d'après la « Griechische Palaeographie » de V. GARDTHAUSEN
par **Ch. CUCUEL**, Professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux
Avec 2 planches doubles en lithographie
Volume in-12, cartonné toile. — Prix . . . . **3 fr. 50**

XIX

EXEMPLES DE SYNTAXE GRECQUE

Pour servir à la *Traduction du français en grec*, et
précédés d'un *Résumé des règles principales de la Syntaxe Attique*
par l'abbé **N. HAMANT** et **Jos. RECH**,
Professeurs au Petit-Séminaire de Metz
avec Introduction
par **Am. HAUVETTE**, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris
Volume in-12, cartonné toile. — Prix. . . . . . **2 fr. 50**

XX

ÉTUDE SOMMAIRE

DES DIALECTES GRECS LITTÉRAIRES

(AUTRES QUE L'**ATTIQUE**)
Homérique — Nouvel-Ionien, Dorien, Éolien.
par **E. AUDOUIN**
Maître de Conférences à la Faculté des Lettres de Toulouse.
Avec Préface par **O. RIEMANN**, Maître de Conférences à l'École Normale Sup.
Volume in-12, cartonné toile. — Prix. . . **3 fr.**

DEUXIÈME SÉRIE

I

A SHORT HISTORY OF THE

ENGLISH LANGUAGE AND LITERATURE

FOR THE USE OF FRENCH STUDENTS
by **J. PARMENTIER**
Professor at the « Faculté des Lettres » of Poitiers.
Volume in-12, cartonné toile. — Prix . . . . **3 fr. 50**

II

CHRESTOMATHIE DE L'ANCIEN FRANÇAIS

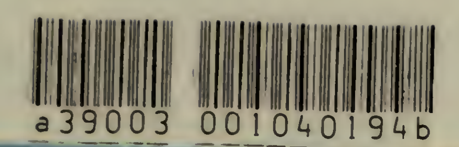
(IXe-XVe Siècles)
TEXTE, TRADUCTION ET GLOSSAIRE
par **Er. DEVILLARD**, Professeur agrégé au Lycée d'Angoulême.
Volume in-12, cartonné toile. — Prix . . . . **3 fr. 50**

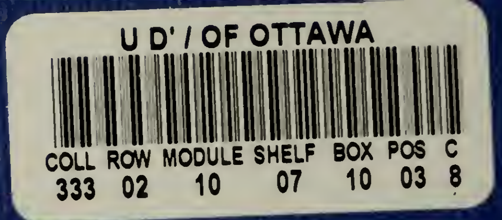
III

PRÉCIS DE PHONÉTIQUE FRANÇAISE

OU EXPOSÉ DES LOIS QUI RÉGISSENT LA TRANSFORMATION
DES MOTS LATINS EN FRANÇAIS
par **E. BOURCIEZ**
Professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux.
Volume in-12, cartonné toile. — Prix . . . . **2 fr. 50**

IMPRIMERIE POLYGLOTTE ALPH. LE ROY, RENNES.


a39003 001040194b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 10 07 10 03 8